N° 127_145_141
128

Library
of the
University of Toronto

ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injuſtices, heureux quand il n'en eſſuie point de plus graves.

Je ſuis, avec tout le reſpect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT.

P. A. LAVAL

COMÉDIEN,

A

M. J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

SUR les raiſons qu'il expoſe pour refuter M. D'ALEMBERT, qui dans le VII. Volume de l'Encyclopédie, Article GENÉVE, prouve que l'établiſſement d'une Comédie dans cette Ville y feroit réunir la ſageſſe de Lacédémone à la politeſſe d'Athénes.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines
Quos ultrà, citràque, nequit conſiſtere rectum.

A LA HAYE.

M. DCC. LVIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/palavalcomdien00lava

AU LECTEUR.

QUAND on parle raiſon & qu'on dit la vérité, on eſt perſuadé d'être favorablement accueilli. En douter, c'eſt faire injure au Public. Auſſi ne me mettrai-je point humblement à genoux dans une Préface pour réclamer l'indulgence du Lecteur. Le fonds de mes raiſonnemens eſt vrai, juſte & ſolide; en voilà aſſez pour mériter ſon approbation. Ai-je eu l'art d'y joindre la délicateſſe & l'agrément du ſtyle? ce n'eſt pas à moi à en juger. Si mon livre ennuye, j'aurai beau

prier qu'on le liſe, on n'en ſera rien : s'il plaît, à quoi bon affecter une inutile modeſtie ? Dois-je cependant refuſer à l'amour propre un tribut qui lui eſt dû, & qu'on lui prodigue quelquefois avec d'autant plus de fatuité, qu'on paroît déterminé à ne le lui point accorder ? Je hais la diſſimulation, & je penſe tout haut. C'eſt donc pour moi-même que je préviens du peu de tems que j'ai mis à compoſer ce petit volume. Pourquoi, me dira-t-on, vous être ſi fort précipité ? Le Public ne vaut-il pas bien la peine que vous limiez ce que vous oſez lui préſenter ? Qui en doute ? & qui doit connoître mieux qu'un Comédien tout le reſpect qu'on doit

à ce Public ? Si je n'ai pas mis la derniere main à mon ouvrage, ce n'eſt ni par négligence, ni par caprice, ni par défaut de reſpect ; il falloit arrêter promptement le poiſon dont j'appercevois les ſymptomes. Il eut été bien plus flateur pour moi de préſenter l'antidote ſous une forme agréable. J'ai ſacrifié mon intérêt perſonnel à celui de tous mes camarades. Dix-ſept jours m'ont ſuffi pour compoſer mon Manuſcrit, & pendant cet intervalle je n'ai pas laiſſé de remplir mes devoirs. Si l'on rencontre quelques fautes d'impreſſion, c'eſt une ſuite de la promptitude avec laquelle les Ouvriers ont travaillé, je crois pourtant

qu'elles y ſont aſſez rares ; & j'ai fait mettre à la fin du Volume un Errata pour corriger les plus groſſieres.

Je n'ai point entrepris de refuter Mr. Rouſſeau en matiere de Religion ; j'ai peut-être aſſez d'étude de Théologie pour avoir pû hazarder la diſpute. Si je ne l'ai pas oſé, c'eſt moins par la crainte de ſuccomber ſous la force de ſes Argumens, que par vénération pour ce qui en fait le ſujet. Il n'auroit pas fallu d'ailleurs être fort ſavant pour le terraſſer à cet égard. J'aurois eû pour moi la vérité. Que le menſonge eſt foible devant elle ! J'ai donc appréhendé de méler des Diſſertations de Dogme à l'examen des piéces

de Théatre , je crois avoir eu raiſon.

Au ſurplus , quand je dis qu'il m'eût été facile de convaincre mon adverſaire, qu'il raiſonne plus mal ſur la Théologie , ou du moins plus dangereuſement qu'il ne fait ſur la Comédie , je ne prétends point parler de Controverſe , ni attaquer les Religions adoptées. Ce n'eſt point mon affaire. Content de la mienne , je ne déclame contre celle de perſonne ; mais je dis qu'il n'auroit pas été fort difficile de s'élever avec avantage contre un homme qui ſappe les fondemens de toute eſpece de Religion Chrétienne en aboliſſant la Foi.

Quand un homme ne peut croire ce

qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt celle de ſa raiſon ; & comment concevrai-je que Dieu le puniſſe de ne s'être pas fait un entendement contraire à celui qu'il a reçu de lui ?

Si l'on ne voit pas là dedans l'anéantiſſement de la foi, & le principe de l'incrédulité dans le refus de l'intelligence que le Créateur fait à ſa créature, c'eſt qu'on ne voudra pas le voir. Quelles conſéquences faudroit-il tirer de-là ?

Je ne ſuis pas plus ſcandaliſé que ceux qui ſervent un Dieu clément rejettent l'Eternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec ſa juſtice. Qu'en pareil cas ils interprétent de leur mieux les Paſ-

ſages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre choſe ?

Ainſi chacun va être le maître des articles de foi les plus importans, en interprétant à ſa guiſe les Paſſages de l'Écriture. Cette morale n'eſt pas plus admiſe à Genève qu'à Paris, & tout bon Proteſtant, comme tout bon Catholique, ne ſe permettra jamais des ſentimens ſi contraires à la croyance qu'on doit aux Myſteres de Foi, quoiqu'ils paroiſſent incompatibles avec les lumieres de notre foible raiſon. Le Calviniſte & le Romain ſont perſuadés qu'ils doivent adorer un Dieu en trois Perſonnes, ils ne compren-

nent pourtant ni l'un ni l'autre comment trois ne font qu'un.

Mais je tombe dans l'inconvénient que je voulois éviter, je m'en répens, & je me tais.

P. A.

P. A. LAVAL

A

M. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

FAUT-IL avoir autant d'esprit que vous, MONSIEUR, pour répondre à l'Ouvrage que vous venez de donner au Public avec la noble & généreuse intention de dénigrer des gens qui ne vous ont fait aucun mal? Non sans doute : il suffit, je crois, de l'avoir bon. Sous le masque spécieux du patriotisme, vous vous croyez en droit d'exhaler une bile odieuse, & pour prouver que l'établissement de la Comédie à Genève y seroit nuisible, vous taxez tous les Acteurs d'être insolens, vicieux, fourbes & frippons. Voilà le précis de votre Livre.

Avouez de bonne foi que ſi vous aviez pu par votre ſeule accuſation inſpirer vos ſentimens d'aigreur à tout le monde, vous vous ſeriez diſpenſé de travailler à prouver que la Comédie ne peut abſolument pas être une École de bonnes mœurs. Il a fallu envelopper la calomnie, & pour lui donner plus de cours, vous vous êtes aviſé d'accumuler des principes faux dont vous avez tiré de frivoles conſéquences. Vous les avez expoſé avec tout l'art & toute l'élégance dont votre plume eſt capable. Vous en avez enfin compoſé un Volume de 264. Pages, qui pourroit bien faire réjaillir ſur ſon Auteur un vernis de méchanceté, en échange de celui dont il a fait uſage pour flétrir des gens à talens, qu'un préjugé déjà trop barbare autoriſe le menu peuple à mépriſer.

Ne penſez pas, MONSIEUR, que je veuille devenir l'apologiſte de la Comédie & des Comédiens, je pourrois peut-être avec raiſon l'être de l'une, je ne veux pas l'être des autres. Dépouillé de toute eſpece de prévention à cet égard, je ſens le vuide du Spectacle, comme j'en connois l'utilité. Je ſuis

également impartial sur la Profession du Comédien ; mais loin de la regarder comme infamante, je soûtiens & je prouverai qu'elle est honnête, utile, nécessaire même, & que ce ne peut être que les mauvaises mœurs du Comédien qui la deshonorent. Ce deshonneur lui est commun avec toutes les autres, que les hommes, de quelque espece de condition qu'ils soient, pourront rendre mépriſables quand ils se feront mépriſer eux-mêmes.

L'état de Comédien n'auroit assurément rien de flétrissant si tous ceux qui l'ont embrassé dans son principe, s'étoient comportés comme beaucoup d'Acteurs de nos jours. Il n'est donc pas infâme par lui-même, & tous ceux qui l'exercent ne sont pas tels que vous les dépeignez. Tâchons de vous démontrer cette vérité. Si je ne suis pas aussi correct & aussi fleuri que vous dans mon style, je serai plus juste & plus vrai. On n'y rencontrera point d'ailleurs tant de sel, parce que je n'ai point de méchancetés à dire.

Avant d'entrer dans le détail de toutes les raisons bonnes ou mauvaises que vous employez à noircir les Comédiens, remontons

à l'origine des Spectacles. Les Grecs, réputés pour les plus sages d'entre les hommes, sont les premiers inventeurs de la Tragédie & de la Comédie. Leurs Acteurs étoient leurs Prêtres. Pour encourager les Spectateurs à la vertu, ils ne trouvoient rien de plus frappant que de faire revivre sur la Scene les Héros dont on célébroit la valeur & les actions glorieuses. Vouloient-ils inspirer l'horreur du crime? Ils parloient tout à la fois aux yeux & aux oreilles, & s'exprimoient bien plus éloquemment en représentant un tyran occupé à consommer ses forfaits, que s'ils s'étoient contentés d'un simple récit de déclamateur. Voilà l'origine de la Tragédie qui n'avoit assurément rien que de louable dans son invention, & conséquemment ses Acteurs loin d'être mépriſables & mépriſés, étoient au contraire honorés avec beaucoup de distinction. Ils le seroient encore aujourd'hui si la succession des temps, qui peut avilir & dégrader les meilleures choses, n'eut fait changer de face à cette Profession.

L'avidité du gain & la curiosité du peuple persuaderent peu à peu à des gens sans

parceque l'adreſſe eſt une bonne qualité. La bonté de leur nature ne dépend donc pas de leurs effets, mais au contraire leurs effets dépendent de la bonté de leur nature. Ce n'eſt donc point faire une queſtion trop vague que de demander ſi les Spectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes. Parmi ceux qui ſont aujourd'hui l'ornement de la Scene, choiſiſſez ceux où la vertu triomphe, où le vice eſt puni, où le ridicule eſt tourné en dériſion, vous aurez un Spectacle bon en lui-même & bon dans ſes effets.

» C'eſt néceſſairement, *ſuivant vous*, le plaiſir que les Spectacles donnent qui détermine » leur eſpéce & non leur utilité..... Pourvu » que le peuple s'amuſe cet objet eſt aſſez » rempli. »

J'en conviendrai avec vous, lorſque je ſerai affecté comme vous, lorſque je ne voudrai enviſager les choſes que du côté déſavantageux; mais lorſque je voudrai les peſer au poids de l'équité, je dirai que la déviſe du Spectacle doit être & eſt effectivement, *Utile dulci.*

» Un Spectacle, *ſelon vous*, ne peut être

» utile au peuple, parceque pour lui plaire, » il faut favoriſer ſes penchans, au lieu qu'il » faudroit les modérer. »

Je ne ſuis pas bien perſuadé qu'il faille abſolument favoriſer le penchant du peuple, pour accréditer le Spectacle, je ne conſeillerois pas à un Auteur de fronder tout à coup & ſans précaution le goût d'une Nation, mais je voudrois que par dégrés il l'accoûtumât à le rectifier.

Par exemple, MONSIEUR, il eſt certain que le Théatre de Londres eſt, pour ainſi dire, une boucherie. Penſez-vous qu'une bonne Tragédie où l'on ne verroit pas ruiſſeler le ſang ſur la Scene, tomberoit tout-à-fait? Nous avons des exemples du contraire. Mais en ſuppoſant qu'un Ouvrage de la nature que celui que je propoſe n'eut pas un ſuccès auſſi brillant qu'un autre qui ſeroit tout-à-fait ſanguinaire, il ſuffiroit que dans ſon principe cette tentative ne déplut pas. Petit à petit le goût changera lorſqu'on en connoîtra la dépravation. Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, j'en conviens, mais corrige-t-on les défauts des hommes avec autant de promp-

titude & de facilité qu'on les apperçoit ?

Ce que je dis en citant l'Angleterre pour exemple, je le dis auſſi du Théatre François. L'Amour eſt ordinairement le ſujet principal de nos Piéces, & l'on s'étoit perſuadé que ſans une intrigue qui roulât ſur cette paſſion un Ouvrage théatral n'auroit point de ſuccès.

Le célébre Voltaire, à qui la Gréce auroit dreſſé des Autels, même de ſon vivant, nous a fait voir par ſes Tragédies de la mort de Céſar & de Mérope, qu'on peut intéreſſer le Spectateur François ſans lui parler d'amour. On peut donc travailler utilement & agréablement en modérant le penchant du peuple à qui l'on expoſe ſes Ouvrages.

» La Scene, *comme vous le dites fort bien*, » eſt un tableau des paſſions humaines dont » l'original eſt dans tous les cœurs. Mais, » *ajoutez-vous*, ſi le Peintre n'avoit ſoin de » flatter ces paſſions, les Spectateurs ſeroient » bientôt rebutés, & ne voudroient plus ſe » voir ſous un aſpect qui les fit mépriſer » d'eux-mêmes. »

Appellez-vous flatter les paſſions que de fixer l'attention du Spectateur en l'intéreſſant ?

Direz-vous que l'ambition & le fanatiſme ſont flattés dans la repréſentation de Mahomet, parcequ'Omar eſt le protocole de ſon faux Prophéte ? Le vertueux Zopire ne jette-t-il pas un rayon de lumiere qui éclaire toute l'horreur de la conduite du Conquérant ? Pourquoi prétendez-vous encore qu'»il n'y » a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur » la Scene, *& qu*'un homme ſans paſſions ou » qui les domineroit toujours n'y ſauroit in-» téreſſer perſonne. »

Le même Zopire dont je parle ici eſt une preuve du contraire dans le Tragique. Eſt-il un mortel plus vertueux, plus raiſonnable & moins paſſionné que lui ? En eſt-il un plus intéreſſant ? Ariſte du Méchant ne témoigne pas moins à votre déſavantage dans le Comique. Demandez au Parterre de Paris ſi Mr. de la Noue, honnête homme Comédien, a ſçu l'intéreſſer dans ce rôle qui n'eſt autre que la raiſon la plus ſaine & la plus épurée.

» Un Stoïcien, *à votre avis*, ſeroit un » perſonnage inſupportable dans la Tragédie.» En ſavez-vous la raiſon, MONSIEUR? c'eſt

qu'un Stoïcien fait ordinairement état de ne s'intéreſſer pour perſonne, ainſi l'on n'eſt pas porté à s'intéreſſer pour lui. A l'égard de la Comédie, où vous dites qu'il feroit rire tout au plus. L'impreſſion qu'il feroit dépendroit des ombres & des couleurs ſous leſquelles l'Auteur le feroit paroître. Un Stoïcien, par exemple, qui, trahi par ſes amis & maltraité injuſtement, ſoutiendra ſa diſgrace comme ſon eſprit philoſophique l'exige, excitera mon admiration & mes applaudiſſemens. Je ne crois pas au reſte qu'il ſoit fort difficile de faire de cet homme un perſonnage très-intéreſſant; car enfin moins il paroîtra être ému par ſes malheurs, plus je le ſerai pour lui. Ce genre là n'eſt point, dites-vous, propre à la Comédie? Nos Auteurs modernes nous ont fait connoître que cette eſpéce de Spectacle pouvoit très-bien être rempli par des Scenes nobles, touchantes & qu'on pouvoit faire une bonne Comédie ſans provoquer les éclats de rire par des plaiſanteries.

» Qu'on n'attribue pas, *dites-vous*, au » Théatre le pouvoir de changer des ſentimens » ni des mœurs qu'il ne peut que ſuivre & « embellir. »

Permettez-moi de ne pas convenir de ce que vous dites, à moins que vous ne prétendiez que le Théatre ſuit & embellit les nobles ſentimens & les bonnes mœurs. Or, c'eſt ce que vous n'entendez sûrement pas. Eſt-ce ſuivre & embellir les mœurs d'un Conquérant qui ſe croit tout permis, que de lui repréſenter Chriſtierne au cinquième Acte de Guſtave, enchaîné, puni & excitant l'indignation publique par les reproches dont l'accable ſon vertueux vainqueur ? Il a vu cette Tragédie, il l'a applaudie malgré ſon penchant à l'uſurpation. Il n'en a pas profité, il eſt vrai. Je voudrois qu'on la lui repréſentât aujourd'hui.

Il en eſt, MONSIEUR, de la Scene comme de la Peinture, on voit ſans peine & même avec une eſpèce de ſatisfaction un ſerpent qu'un habile pinceau a, pour ainſi dire, vivifié, mais le talent du Peintre qui repréſente ce monſtre ne le fait pas aimer. Tel qui achete la copie ne s'aprivoiſeroit point avec l'original.

S'il eſt vrai, comme il n'en faut pas douter, qu'un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoſeroit bientôt pour lui ſeul, il n'eſt pas moins aſſuré qu'il dépend de lui de travailler

travailler avec ſuccès pour tout le monde, lorſqu'il apportera certains tempéramens dans la manière dont il frondera le mauvais goût de ſon ſiécle. Moliere n'avoit pas eu tort de donner ſon Miſantrope, mais il auroit dû en faire préſentir la premiere repréſentation, & ſa piéce n'y ſeroit pas tombée. La preuve c'eſt que par la ſuite elle a été vuë avec le concours le plus général. Les meilleurs remédes n'opérent que ſur un tempérament préparé à en recevoir l'adminiſtration. Ce n'eſt donc pas la faute du Théatre, ſi certains Ouvrages, quoique fort bons & fort utiles pour les mœurs, n'y ſont pas bien reçus, c'eſt la faute des Auteurs, qui doivent amener avec circonſpection les ſujets qu'ils veulent traiter.

Le goût du Théatre n'eſt pas aujourd'hui le même qu'il étoit du tems de Moliere. Mais qui a opéré ce changement? C'eſt le ſoin qu'on a apporté dans les ſpectacles de n'expoſer aux yeux du public que de bonnes piéces. Si Moliere & les autres Auteurs contemporains ou modernes, n'avoient orné la Scene que de Paſquinades comme autrefois, elles y ſeroient encore reçues; mais malgré le goût du peuple pour

ces farces, on lui a fait voir du véritablement beau; il a changé petit à petit, & ce changement, bien loin de prouver, comme vous le prétendez, qu'il faut abſolument ſuivre & embellir les mœurs ou le goût préſent, rend le témoignage le plus convainquant, que le Théâtre aide à le rectifier, puiſque la premiere repréſentation du Miſantrope fut mal reçue, & que depuis ce tems-là cette piéce a toujours été regardée comme un chef-d'œuvre. Moliere a été bien hardi de traiter quelque choſe d'auſſi ſérieux que le Miſantrope devant des ſpectateurs accoûtumés à des bouffonneries; mais cette hardieſſe lui a valu l'honneur d'être regardé comme le pere & le réformateur du Théatre Comique. On ne lui reproche qu'une choſe, c'eſt qu'après avoir eſſayé ſa force, il a eu la foibleſſe de donner des Ouvrages où l'on trouve encore d'aſſez baſſes plaiſanteries; il avoit commencé à corriger ſon Parterre, il falloit ne plus le flater dans ſes défauts. Au reſte, quand vous prétendez que les chefs-d'œuvres de ce grand homme tomberoient s'ils paroiſſoient aujourd'hui pour la premiere fois; permettez-moi

de vous dire que votre ſentiment eſt outré. Le ſiécle étant plus éclairé, on les épluche-roit davantage ; mais comme il eſt certain que ces Ouvrages ſont marqués au bon coin, ils auroient un ſort auſſi favorable, vu l'augmentation de nos lumières, qu'ils l'ont eu dans un tems où l'on n'a pas apperçu ſi aiſément leurs défauts, mais auſſi où l'on n'en ſentoit pas ſi parfaitement les beautés. De-là je conclus que ſi le Théatre s'aſſujettit aux mœurs & au goût du ſpectateur, c'eſt moins pour le flater que pour le corriger par degré. Vous voyez, MONSIEUR, que nous regardons les choſes d'un œil bien différent ; c'eſt au public à juger par l'expérience qui de nous deux a raiſon.

S'il eſt vrai que la meilleure piéce de Sophocle tomberoit ſur notre Théatre, ce n'eſt point parce que nous ne nous trouverions pas du goût de ſes anciens ſpectateurs, comme vous le dites ; mais c'eſt que tout excellent que ſoit Sophocle, nous avons eu depuis lui bien des Auteurs qui ont traité ſes ſujets avec une grande perfection ; c'eſt qu'il ſeroit fort difficile de le faire reſſembler à lui-même dans une traduction du Grec en François : c'eſt

enfin parce que l'Œdipe & l'Électre de ce Poëte ne ſont pas ſans de grands défauts. Nous verrions avec plaiſir un ſujet dont la morale ſeroit telle que celle de ces deux piéces ; (*) mais il faudroit le traiter dans notre langue avec la liberté de l'invention. La traduction eſt toujours trop foible, & peu ſuſceptible des beautés de l'original.

» La Poétique du Théatre prétend, *dites-* » *vous*, purger les paſſions en les excitant ; » mais j'ai peine à bien concevoir cette régle. » Seroit-ce que pour devenir tempérant & » ſage, il faut commencer par être furieux & » fou ? Voilà, MONSIEUR, comme on raiſonne quand on veut ſacrifier ſes propres lumieres au plaiſir de ſoutenir un ſentiment

(*) Sophocle dans ſon Œdipe fait voir que l'orgueil, la violence, la colere & la curioſité, entraînent dans d'affreuſes calamités des gens vertueux d'ailleurs. Ce ſont là les paſſions qu'il veut purger en nous par l'exemple d'Œdipe. Cette piéce eſt ſans conteſtation ſon chef-d'œuvre. Il prouve dans ſon Electre que les méchans tôt ou tard n'échappent point à la juſtice divine ; voilà l'utilité qu'il vouloit que ſes ſpectateurs tiraſſent de la repréſentation de cette Tragédie, qui quoique fort belle, eſt cependant inférieure à celle d'Œdipe.

erronné. Eſt-ce exciter les paſſions que de les montrer ſous un point de vue où elles ſont toujours odieuſes, dès qu'elles ſont criminelles ? Eſt-ce exciter l'ambition d'un uſurpateur que de lui repréſenter Polifonte juſtement mis à mort par le jeune Égiſte ſon Prince légitime ? Eſt-ce exciter la barbarie, l'orgueil & la cruauté que d'expoſer aux yeux du public Guſman puni de ſa férocité par Zamore ? Eſt-ce exciter la vengeance que d'introduire ce Vice-Roi ſur la Scene, qui baigné dans ſon ſang, pardonne ſa mort à ſon meurtrier, par un effort d'héroïſme propre à un véritable Chrétien ? Eſt-ce enfin exciter la criminelle complaiſance d'une femme qui ſe porte à des conſeils & à des intrigues blâmables pour favoriſer l'impudicité, que de lui faire appercevoir le prix de ſes lâchetés dans la juſte punition d'Œnone ? Quoi de plus propre à faire déteſter le crime que d'en voir l'exemple vivant accompagné de tous les maux dont il eſt la ſource ? Blâmez-vous la ſageſſe de ces Anciens, qui pour inſpirer l'horreur de l'yvrognerie à leurs enfans, faiſoient enyvrer leurs eſclaves ? excitoient-ils dans ces enfans le deſir de boire,

parce qu'un yvrogne dans la joie que lui inſpiroit le vin, pouvoit témoigner la plus parfaite ſatisfaction ? L'abrutiſſement, ſuite inévitable de ſon intempérance, faiſoit plus d'impreſſion ſur les enfans que n'en avoit fait ſa gaieté paſſagere. Voilà auſſi l'effet que produit la Tragédie. Je veux bien convenir avec vous, que la vengeance, l'amour, l'ambition, peuvent me paroître pendant l'eſpace de quelques Scenes des paſſions moins criminelles qu'elles ne ſont, par l'adreſſe que l'Auteur a eu beſoin d'employer pour repréſenter ſon Héros tel qu'il eſt ; mais cette affection ſera momentanée, & le dénouement de la piéce me forcera à aprécier les choſes dans leur juſte valeur. Le crime y étant puni, je le déteſterai pour lui-même & pour ſes effets. La vertu y étant récompenſée, je l'aimerai pour elle-même & pour ſes avantages.

Je ſuis très-aſſuré que vous avez ſenti ces vérités comme moi. Puis-je croire conſéquemment que ce ſoit avec bonne foi que vous ayez fait la demande qui ſuit ?

» Pourquoi l'image des peines qui naiſſent » des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſ-

» ports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi » naître ?

Hélas ! MONSIEUR, un homme d'eſprit comme vous, fait-il cette queſtion ? ou s'il l'a pu faire, eſt-ce comme homme d'un bon eſprit qu'il l'a fait ? Quoi, lorſque Polifonte vient me dire :

Un Soldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat quand il l'a ſçu défendre.

Quelque beauté qu'il y ait dans ces vers, quelqu'apparence de raiſon que j'y rencontre, me perſuadera-t-il en faveur de la tyrannie avec aſſez de force, pour ne pas perdre toutes les impreſſions que j'aurai priſes à ſon avantage, lorſque Mérope lui reprochera ſes forfaits, & que ſon Prince légitime l'en punira ? Eſt-il poſſible que vous vous déterminiez à ſacrifier la vérité à la paſſion ? Le plaiſir de dire du mal des Spectacles doit-il l'emporter ſur la juſtice que la probité vous doit obliger de leur rendre ? C'eſt travailler contre vous-même, car enfin peut-il ſe rencontrer un Lecteur aſſez ſtupide pour ne pas apperce-

voir que toutes vos phraſes ſont dictées par un eſprit de parti ? ce terme ne doit pas vous paroître offenſant.

» Le Théatre, *dites-vous*, purge les paſ-» ſions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. C'eſt une conſéquence que vous tirez d'un principe très-faux, que vous établiſſez en fourniſſant des exemples dont la lecture m'a fait rire de bon cœur. Examinons un peu ce paſſage, il eſt curieux.

» Nous ne partageons pas les affections de » tous les perſonnages, il eſt vrai ; car, leurs » intérêts étant oppoſés, il faut bien que l'Au-» teur nous en faſſe préférer quelqu'un, autre-» ment nous n'en prendrions point du tout ; » mais loin de choiſir pour cela les paſſions » qu'il veut nous faire aimer, il eſt forcé de » choiſir celles que nous aimons. Ce que j'ai » dit du genre des Spectacles doit s'entendre » encore de l'intérêt qu'on y fait régner. » A Londres un Drame intéreſſe en faiſant haïr » les François ; à Tunis la belle paſſion ſeroit » la Piraterie ; à Meſſine, une vengeance » bien ſavoureuſe ; à Goa, l'honneur de brû-» ler des Juifs. Qu'un Auteur choque ces

» maximes, il pourra faire une belle piéce, où » l'on n'ira point. Mais dites-moi, MONSIEUR, ſi l'on ne va pas à une piéce où ces paſſions ſeront frondées, eſt-il néceſſaire de prendre ſes ſujets pour le Théatre? Ne peut-on repréſenter à Londres une Tragédie ſans y mal parler des François? Je vous dirai en ce cas-là que vous avez raiſon; mais ſi on en expoſe ſur ce Théatre, ſans qu'il y ſoit queſtion de la France, on ne fomente donc pas la paſſion du public, tout au plus on la laiſſe telle qu'elle eſt ſans l'attaquer. Parlons vrai, MONSIEUR, croyez-vous qu'un Auteur qui donneroit au Parterre de Londres une bonne Tragédie, où avec tout l'art & toute l'habileté d'un Voltaire, il introduiroit un Athénien reprochant à un Romain l'injuſte préjugé qui rend ces deux Nations ennemies l'une de l'autre, qui lui feroit des leçons d'humanité, qui enfin lui prouveroit que plus deux Peuples ſont vertueux, ſages & éclairés, plus ce doit être une raiſon d'union, & qu'en pareil cas la rivalité ne doit avoir lieu que pour combattre de vertus; penſez-vous, dis-je, qu'un tel perſonnage n'attireroit pas les applaudiſſemens

des Spectateurs? Je sai bien qu'aujourd'hui particulierement que nous sommes en guerre, un Auteur auroit mauvais jeu à faire le panégyrique de la France; mais sans nommer les gens par leur nom, un habile homme sait se faire entendre; j'en reviens donc à ce que j'ai dit: On ne doit point heurter ouvertement le goût d'une nation, mais avec des tempéramens faciles pour les gens à talens, on vient à bout d'adoucir la censure qu'on en fait, & insensiblement on le rectifie.

J'aurois bien affaire s'il falloit démontrer le faux de tout ce que vous dites du Spectacle, s'il falloit prendre toutes vos phrases les unes après les autres. Je me contente de relever les absurdités les mieux enveloppées, & les plus capables de glisser dans l'esprit des Lecteurs le venin de votre Livre; tout y est amertume. A quel propos, par exemple, faire une mauvaise plaisanterie sur les Acteurs de l'Opéra, parce que Néron faisoit égorger ceux qui s'endormoient lorsqu'il chantoit au Théatre? Admirez tout le fiel de cette apostrophe: » Nobles » Acteurs de l'Opéra de Paris, ah! si vous eus- » siez joui de la puissance Impériale, je ne

» gémirois pas maintenant d'avoir trop » vécu !

Avez-vous toujours tenu ce langage, vous qui avez travaillé pour le Théatre même, que vous insultez aujourd'hui ? *heu, quantùm distat ab isto !* Oüi, on vous a vu faire la cour à ces Acteurs lorsqu'il étoit question de donner au public votre Devin du Village. Mais ne savez-vous pas, MONSIEUR, que qui veut la cause veut l'effet ? Il n'y auroit point d'Acteurs s'il n'y avoit point d'Auteurs. Croyez-moi, faites amende-honorable d'avoir été le premier instrument de l'ennui que quelques esprits caustiques diront avoir éprouvé à la représentation de votre piéce. Plaisanterie à part, je ne prétends pas que votre joli petit Opéra soit ennuyeux, mais je suis fâché que vous déclamiez contre des gens qui ont employé tous leurs talens pour faire valoir les vôtres, & que vous avez payé d'ingratitude. Cela n'est pas d'un galant homme. Je ne vois pas non plus, pourquoi vous vous plaignez de l'ennui que vous avez eu à l'Opéra. Qui vous forçoit d'y aller, si vous n'y rencontriez pas tous les agrémens dont ce Spectacle est suscep-

tible par lui-même & par le mérite de ſes ſujets ? Vous avez voulu dire un bon mot, on en rit, mais on n'en ira pas moins à l'Opéra, & votre Satyre n'empêchera pas les gens de goût & d'un bon eſprit de lui rendre juſtice. Prenez garde au ſurplus que vous ne vous contentez pas de tourner en ridicule les Acteurs de l'Académie Royale de Muſique quant à leurs talens; vous les taxez encore d'être d'un caractere auſſi cruel que Néron, car vous parlez comme un homme convaincu qu'ils ne vous laiſſeroient pas dormir avec impunité lorſque l'ennui de leur chant provoqueroit votre ſommeil. *Si vous aviez joui de la puiſſance Impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu.* Si leurs talens ne doivent pas être mis en parallele avec ceux de Néron, je ſuis également perſuadé que l'on ne peut ſans une monſtrueuſe calomnie leur prêter le cœur & les ſentimens de ce méchant Empereur.

Revenons à notre ſujet. Vous ne voulez pas que le Théatre dirigé comme il peut & doit l'être, rende la vertu aimable & le vice odieux. » Quoi donc ? *dites-vous*, avant qu'il

» y eût des Comédies n'aimoit-on pas les » gens de bien, ne haïſſoit-on point les mé- » chans ? » Belle conſéquence ! N'aimoit-on pas les gens de bien & ne haïſſoit-on pas les méchans avant les Bourdaloües ? (*d*) Il étoit donc inutile qu'ils préchaſſent la plus ſainte & la plus ſavante morale, parceque le bien eſt gravé dans tous les cœurs. *Signatum eſt ſuper nos.*

C'eſt préciſément, MONSIEUR, parce-qu'on aime les gens de bien & qu'on hait les méchans qu'on trouve le Spectacle utile & agréable. C'eſt un amuſement qui eſt permis, puiſque loin de nous éloigner de notre devoir, il nous en retrace les préceptes, & qu'il nous entretient dans les louables ſentimens de ne point nous en écarter ; mais il ne s'enſuit pas que s'il n'y avoit point de Spectacles on ceſſeroit d'aimer la vertu & de haïr le vice. Votre raiſonnement eſt celui d'un homme qui veut

(*d*) Je ne prétens point faire ici une comparaiſon d'état. On me fera la grace de ne pas me croire fou. La comparaiſon ne tombe que ſur l'utilité qu'on peut tirer du ſacré & du prophane, ſuivant le genre de chacun.

étourdir par des termes. Vous pourrez en impoſer par-là à des gens qui s'attachent à la ſuperficie, *frons prima multos decipit*, mais vous ne perſuaderez pas les perſonnes qui ſavent approfondir.

Une preuve que vous ne cherchez qu'à éblouir l'imagination de vos Lecteurs, c'eſt la phraſe dont vous vous ſervez pour démontrer l'inutilité du Spectacle. » Je doute que tout » homme à qui l'on expoſera d'avance les cri- » mes de Phédre ou de Médée, ne les déteſte » plus encore au commencement qu'à la fin de » la piéce; & ſi ce doute eſt fondé que faut-il » penſer de cet effet ſi vanté du Théatre ? »

Vous avez raiſon de dire *ſi ce doute eſt fondé.* Cela me paroît bien problématique, ou pour mieux dire, ce n'eſt un problême que pour vous ſeul. Je ſuis très-aſſuré que Phédre indigne bien plus après le recit de Teramene qui expoſe l'innocence d'Hipolite & qui attendrit tous les cœurs par le témoignage qu'il rend à la vertu du Héros victime de ſon inceſtueuſe belle-mere, qu'elle n'indigneroit ſi on ſe contentoit de faire une foible, mais véritable narration de ſes feux impudi-

ques & de toutes ſes fureurs. Je pourrois pourtant appuyer votre ſentiment par une reflexion ſur laquelle vous vous êtes peut-être fondé. Phédre ſera moins déteſtée à la fin de la Piéce qu'au commencement, parceque l'on ſe ſera accoutumé à voir avec plaiſir ſur la Scene une jolie femme bien parée, mais ſi, malheureuſement pour vous, l'Actrice eſt laide, adieu la compaſſion qu'auroit pû provoquer ſa beauté.

» Je voudrois bien, *ce ſont vos paroles*, » qu'on me montrât clairement & ſans ver- » biage par quels moyens le Spectacle pourroit » produire en nous des ſentimens que nous » n'aurions pas ? ... »

Je ne penſe point qu'il ſoit fort difficile de prouver comme une vérité ce que vous revoquez en doute, mais c'eſt à tout autre qu'à vous qu'il ſera aiſé de donner cette preuve, car pour les gens à parti c'eſt aſsûrément d'eux qu'il faut dire : *Oculos habent & non videbunt.* Quoiqu'il en ſoit, voyons ſi la vérité dans ſon grand jour frappera du moins vos yeux. Peut-être, & je l'eſpere, ira-t-elle juſqu'au cœur des autres.

Plus les exemples ſont naturels, vifs, intéreſſans, & plus ils ont de force. Le Prophéte Nathan veut-il reprocher à David ſon adultere ? il lui fait la comparaiſon d'un homme qui ayant un troupeau de brebis, en a lâchement volé une à un pauvre malheureux qui en faiſoit ſes plus cheres délices. Le Roi trouve qu'un tel homme eſt digne de mort, alors le Prophéte venant à l'application lui dit : *Tu es ille vir.* Peut-être que ſans l'art avec lequel Nathan reproche à ſon maître un ſi grand crime, il n'auroit fait qu'exciter ſon indignation, contre une telle hardieſſe ; & au lieu de provoquer le Prince à la pénitence, il l'auroit entraîné dans un nouveau péché, par l'abus que ce Roi auroit pu faire de ſon pouvoir. Adieu ne plaiſe que je veuille donner autant d'efficacité aux exemples que les Comédiens fourniſſent tous les jours de vertu, par la repréſentation des Héros & des grands hommes, que la comparaiſon de la brebis en eut dans la bouche de Nathan ! Je ne me ſers de cette figure que pour vous faire ſentir qu'il y a un art, ſinon à inſpirer, du moins à exciter les ſentimens d'honneur & de probité.

Quoique

Quoique l'amour que nous devons aux auteurs de nos jours ſoit gravé dans tous les cœurs ; il eſt certain qu'il y a des enfans dénaturés. Penſez-vous, MONSIEUR, qu'un de ces eſpeces de monſtres à la repréſentation d'Eſope à la Cour ne ſe fera pas horreur à lui-même lorſqu'il verra une mere tendre ſe plaindre du mépris de ſa fille qui refuſe de la reconnoître, & croyez-vous que ce même monſtre ne ſera pas touché, quand cette fille tombera aux genoux de ſa mere après le reproche qu'Eſope lui aura fait de la perverſité de ſon cœur, en la comparant à une petite riviere qui enflée d'orgueil, parcequ'elle eſt devenue un fleuve conſiderable méconnoît ſon humble ſource.

Voilà comment le Spectacle peut produire en nous des ſentimens qui quoiqu'innés dans l'homme ſe trouvent quelquefois preſqu'éteints dans ſon cœur par les paſſions. Ceſſez donc de vous écrier : » Ah ſi la beauté de la » vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-» temps qu'il l'auroit défigurée ! »

L'art défigurera la vertu quand il ſera l'ouvrage des méchans, il la fera briller dans tout

ſon luſtre quand il ſera employé par les bons. Le plaiſir de faire une épigramme l'emportera-t-il toujours chez vous ſur la juſtice & l'équité?

Vous ſoutenez que l'homme eſt né bon. Qui en doute? Il eſt queſtion de ſavoir s'il dégrade ſouvent la perfection de ſa nature, & ſi cela eſt, il faut donc le rappeller à lui-même en lui remontrant ſes devoirs ſous le point de vuë le plus propre à diſſiper les nuages dont il laiſſe éclipſer ſa raiſon. Je ſais bien que quiconque va à la Comédie eſt intérieurement convaincu de ce qu'on y prouve, & dejà prévenu pour tous ceux qu'on y fait aimer, parcequ'on y rend la ſeule vertu aimable; mais cette conviction vague qui précéde la repréſentation ne produit pas ſur le Spectateur le même effet que l'action opérera. L'attention qu'il donne à la Scene paſſe de l'eſprit au cœur. Tel qui avant d'avoir vu le Glorieux ſavoit fort bien que la miſere d'un pere ne doit pas le faire méconnoître par ſon fils, n'avoit jamais ſi parfaitement ſenti la baſſeſſe de cette conduite que quand le Glorieux eſt humilié aux pieds de ſon Pere qu'il a voulu faire paſſer pour ſon Intendant.

» Dans les querelles, *dites-vous*, dont nous » ſommes purement ſpectateurs, nous pren- » nons à l'inſtant le parti de la juſtice..... » mais quand notre intérêt s'y mêle..... c'eſt » alors que nous préférons le mal qui nous eſt » utile au bien que nous fait aimer la nature. »

Qu'en concluez-vous ? Qu'il eſt par conſéquent inutile de nous faire appercevoir notre injuſtice, parceque notre intérêt malgré les remontrances nous déterminera en ſa faveur ? Ainſi un hipocrite n'aura point de retour ſur lui-même en voyant jouer Tartufe ? Je conviens qu'il y a des gens aſſez dépravés pour ſe dire à eux-mêmes, je ſais que je fais mal & je veux le faire. Alors *perditio tua Iſrael ;* mais j'en connois d'autres qui malgré l'intérêt qu'ils auroient à perſévérer dans un vice changeront de conduite lorſqu'on aura eu l'habileté de leur en faire ſentir toute l'indignité.

» Le Méchant, *comme vous le remarquez fort* » *bien*, va voir préciſément au Spectacle ce » qu'il voudroit trouver par tout ; des leçons » de vertu pour le public dont il s'excepte, » & des gens immolant tout à leur devoir, » tandis qu'on n'exige rien de lui. »

Vous parlez là d'un méchant décidé, ſans remords & qui a étouffé tout-à-fait les ſentimens de probité, chez qui enfin la voix de la conſcience ne ſe fait plus entendre. Ces ſortes des gens ſont-ils bien communs, & ferez-vous l'honneur à un Spectacle compoſé de mille ou douze cent perſonnes de croire que le plus grand nombre reſſemble à un tel homme ? Peut-être n'y trouveroit-on pas une ſeule copie d'un pareil original. Il s'y rencontrera des ſpectateurs qui auront des défauts, ſans avoir le cœur gâté, c'eſt à ceux-là que les leçons de vertu ſont efficaces ; & c'eſt à ceux là ſeulement qu'on peut eſpérer que la Comédie ſera utile. Quant aux gens tout-à-fait vertueux, ils ſe feront un amuſement du Spectacle & apprendront aux vicieux le cas qu'ils font du mérite, par leurs applaudiſſemens. A l'égard du méchant déterminé, dont nous avons parlé, la Comédie ne lui eſt pas plus utile que le meilleur Sermon. Vous n'en conclurez pas, j'eſpere, qu'il ne faut point de Prédicateurs.

Vous ſoutenez hardiment que la pitié que la Tragédie inſpire eſt une pitié ſtérile qui n'a

jamais produit le moindre acte d'humanité. Voilà ce qui s'appelle décider en dernier reſſort. Je ne m'amuſerai point à vous prouver la futilité de votre raiſonnement on la ſent avec trop de facilité. Tous les hommes qui ont vu jouer la Tragédie vous ont-ils aſſuré que les leçons d'humanité qu'ils y ont reçû ont gliſſé légérement ſur eux, & qu'ils n'en ont jamais fait aucun acte rélativement à ces leçons ? Je pourrois, ſi j'oſois, vous nommer un homme en place qui, après la repréſentation de Nanine, rentra avec précipitation chez lui pour ordonner à ſon Suiſſe de ne refuſer ſa porte à qui que ce fût, pas même aux fouguenilles & aux ſabots, ce furent ſes propres termes ; le Suiſſe fut ſi fort étonné du diſcours de ſon maître, qui juſques là n'avoit apparemment pas été fort débonnaire, qu'il dit à un valet de chambre qui ſe rencontra près de lui, *morbleu ſi je n'avois apperçu Mlle. D***. dans le caroſſe de Monſeigneur, je croirois qu'il vient de confeſſe.*

Une Tragédie où les mêmes préceptes d'humanité ſe ſeroient rencontrés auroit ſans doute eu le même effet que la Comédie de Mr. de Voltaire.

Vous ne vous démentez en rien, MONSIEUR, & votre esprit est toujours une source de Satyre. En voici un nouveau trait.

» Quand un homme est allé admirer de bel-» les actions dans les fables .... ne s'est-il pas » acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par » l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que » voudroit-on qu'il fit de plus ? Qu'il la prati-» quât lui-même ? Il n'a point de rôle à » jouer : il n'est pas Comédien. »

Quel effort d'imagination ! La pratique de la vertu est donc étrangere à l'homme ? Quelle pointe ! Mais accordez-vous donc avec vous-même. Désavouérez-vous la phrase suivante ?

» Quant à moi, dût-on me traiter de mé-» chant encore pour oser soutenir que l'hom-» me est né bon, je le pense & crois l'avoir » prouvé ; la source de l'intérêt qui nous » attache à ce qui est honnête & nous inspire » de l'aversion pour le mal est en nous, & » non dans les piéces. » Si la source du bien est en nous, sa pratique nous est propre, il ne faut donc point avoir de rôle à jouer & être Comédien pour faire des actions vertueuses.

L'homme eſt né bon quand vous voulez l'empêcher d'aller à la Comédie, en lui perſuadant que la morale qu'il y rencontrera eſt dans ſon cœur, mais il eſt méchant quand il y a été, puiſqu'il ſe contentera d'avoir applaudi le bien ſans le faire. Vous avez raiſon de dire que *le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur ce qui ne ſe raporte pas perſonnellement à lui. Que dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, mais que quand notre intérêt s'y méle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent.*

Ne vous eſcrimez pas pour nous convaincre de cette vérité. *Fabula de te narratur.*

Avançons. » On ſe croiroit, *à votre déciſion*, » auſſi ridicule d'adopter les vertus des Héros » Tragiques que de parler en vers & d'endoſ- » ſer un habit à la Romaine. » Exceptez-moi, s'il vous plait, du nombre de ceux à qui vous prêtez cette façon de penſer. Je vous proteſte avec toute la ſincérité imaginable, que je voudrois reſſembler à Narbas, à Polieucte, & à Mardochée par le cœur, mais en vérité je ſerois très-fâché d'être obligé de porter leurs

habits dans la societé. (e) Je suis persuadé que tous les honnêtes gens pensent comme moi à cet égard. Vous avez donc tort de dire que » toutes les brillantes maximes qu'on » vante avec tant d'emphase sont reléguées à » jamais sur la Scene, & ne servent qu'à nous » montrer la vertu comme un jeu de Théatre, » bon pour amuser le public ; que la plus avan- » tageuse impression des meilleures Tragédies » est de réduire à quelques affections passage- » res, stériles & sans effet tous les devoirs de » la vie humaine, à peu près comme ces gens » polis qui croient avoir fait un acte de cha- » rité, en disant au pauvre : Dieu vous assiste.»

Vous parlez ici contre vous-même, car si la Tragédie est aussi éloquente que la misere du pauvre qui expose ses besoins, elle ne sera pas toujours sans effet. Bien des gens donnent l'aumône à ce misérable ; d'autres la lui refusent. La dureté des uns ne doit point décourager le mendiant, surtout quand il est bien

(e) Je sens d'ici la pointe de votre Epigramme. Je ne leur ressemblerai, direz-vous, au contraire que par l'habit. Pouvez-vous en décider ? J'écris contre vous.

accueilli par la générosité des autres.

A force de vouloir approfondir, pour autoriser votre syſtême, vous donnez dans des écarts qui ne ſont pas d'un homme d'eſprit comme vous. » On peut, *c'eſt vous qui parlez*, » donner un appareil plus ſimple à la Scene, » & rapprocher dans la Comédie le ton du » Théatre de celui du monde, mais de cette » maniere on ne corrige pas les mœurs, on les » peint, & un laid viſage ne paroit point laid » à celui qui le porte. »

C'eſt au contraire en peignant les mœurs qu'on les corrige, la charge qu'on ajoute dans la peinture qu'on en fait y eſt néceſſaire. Il faut être ſoi-même affecté doublement d'un ſentiment qu'on veut faire paſſer dans l'ame de ſon Auditeur; ſans quoi on eſt froid, & le public ne s'intéreſſe plus. Il eſt d'ailleurs très-faux qu'un laid viſage ne paroit pas tel à celui qui le porte. L'amour propre cherche à pallier ſes défauts, mais un miroir ſert de juge. Je ne puis mieux vous comparer les charges qu'on emploie au Théatre pour ridiculiſer le vice qu'à ces lunettes qui groſſiſſent les objets pour en faire appercevoir juſqu'aux moindres dé-

fauts. Ces verres ſont néceſſaires pour ceux dont la vue eſt foible. Une charge décente qu'on donne à un vice deſſille les yeux de quiconque voudroit s'abuſer en s'excuſant.

Ne craignez point au reſte, comme vous paroiſſez l'appréhender, que le ridicule attaque dans le fond du cœur le reſpect qu'on doit à la vertu, parce que l'on plaiſante quelquefois des gens très-eſtimables. Jamais la vertu ne devient ſur le Théatre l'objet de la plaiſanterie, ſans un puiſſant correctif qui lui rend toujours les reſpects & les hommages qui lui ſont dûs; & jamais le fourbe qui la badine n'eſt peint ſous d'autres couleurs que ſous celles qui le rendent odieux; bien que ſes mauvais tours excitent le rire, par leur ſingularité. Vous appuyez le ſentiment dans lequel vous êtes ſur l'inutilité des Spectacles, de l'opinion du grave Murat, qui dit que nous voyons toujours au Théatre d'autres êtres que nos ſemblables. Encore une fois, MONSIEUR, les portraits y ſont chargés pour y paroître tels qu'ils doivent être. Une ſtatuë immenſe placée à un certain éloignement, diminuë de ſa grandeur, & vous ſemble de hauteur naturelle.

Pour laiſſer au public une idée de l'héroïſme d'Alexandre, il faut le peindre au-deſſus de lui-même, afin qu'il gagne par cette exagération ce qu'il perd à n'être que repréſenté. Voilà pourquoi la Tragédie met l'homme au-deſſus de l'humanité ; ſi la Comédie le met au-deſſous, c'eſt toujours par la même difficulté de faire appercevoir les objets tels qu'ils ſont réellement. L'homme y paroît-il plus foible qu'il n'eſt en effet ? Le Spectateur ne ſera que trop porté à lui rendre beaucoup plus qu'on ne lui ôte. Lors donc qu'Ariſtote donne pour régle dans ſa poétique de faire dans la Tragédie les Héros plus grands qu'ils ne ſont ; & s'il veut au contraire qu'on mette les hommes au-deſſous d'eux-mêmes dans la Comédie, c'eſt parce qu'il a ſenti que ces deux excès étoient chacun néceſſaire dans leur genre pour que le public ſe fit une juſte idée de ce qu'on vouloit lui repréſenter. Ce n'eſt donc point l'amour de l'illuſion qui a dicté cette régle, c'eſt celui de la vérité.

Vous croyez convaincre du peu de profit qu'on peut tirer des Spectacles pour les mœurs, parce que, dites-vous ; » la plûpart des

» actions tragiques n'étant que de pures fables, » des événemens qu'on sait être de l'invention » du Poëte, ne font pas une grande impression » sur les Spectateurs. Je répons à cela qu'il n'est pas exactement vrai que la plûpart des actions tragiques soient de pures fables, qu'il y en a quelques-unes, mais que le grand nombre est fondé sur de véritables histoires. J'ajoute que quand cela seroit vrai, les fables, les allégories & les paraboles ont été de tout tems regardées comme les moyens les plus propres à instruire les hommes; tous les Législateurs les ont employé avec succès. Pourquoi ne perdroient-elles leur utilité qu'au Théatre où l'on cherche à les rapprocher le plus qu'on peut de la vérité? Vous ne voulez pas non plus que les exemples de la vertu récompensée & du vice puni soient profitables sur la Scene, » parce que ces punitions & ces récompenses » s'opérent toujours par des moyens si extraor- » dinaires qu'on n'attend rien de pareil dans » le cours naturel des choses humaines ». Mauvaise raison! Ne serai-je point excité à l'amour de la foi chrétienne quand un miracle honorera la mort d'un martyr, parce que c'est un

événement qui ne doit pas ſe rencontrer dans le cours naturel des choſes humaines ? L'horreur que je dois avoir du menſonge ne s'augmentera-t-il pas en moi quand je lirai l'hiſtoire d'Ananie, parce que les menteurs ne ſont pas tous frappés de mort par la toute-puiſſance de Dieu ? A la vérité ſes exemples ſaints feront ſur moi une impreſſion bien différente que la punition de Salmoné, ou d'autres hiſtoires fabuleuſes ; dans les uns j'adorerai le doigt de Dieu, dans les autres je tirerai mon profit de leur morale, quoique je ſache que ce ſoit l'ouvrage des hommes. Si je fais une action ſainte en me nourriſſant des vérités ſacrées, je n'en ferai pas une mauvaiſe, en cherchant une bonne morale dans la Fable. J'imiterai l'abeille, qui après avoir fait un précieux larcin ſur le lys, ne dédaigne pas le ſuc du ſerpolet.

Vous avez ſenti la foibleſſe des preuves que vous aportez pour détruire l'utilité de la Comédie. Votre derniere reſſource eſt donc de nier tout net que le Spectacle puiſſe être avantageux. » Je répons, *dites-vous*, en niant » le fait. » Vous ne voulez pas que l'objet ſur lequel les Auteurs dirigent leurs ouvrages ſoit

d'inſpirer l'amour de la vertu & la haine du vice par la morale de leurs Piéces, ainſi vous n'héſitez point de parler en ces termes: » Vice » ou vertu, qu'importe ? pourvu qu'on en » impoſe par un air de grandeur ? Auſſi la » Scene Françoiſe, ſans contredit la plus par- » faite, ou du moins la plus réguliere qui ait » encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triom- » phe des grands ſcélérats que des plus illuſ- » tres Héros ? témoin Catilina, Mahomet, » Atrée, & beaucoup d'autres. »

Quelqu'un qui lira cet article ſans connoître les Tragédies dont vous parlez, avalera à longs traits le poiſon que vous verſez. Voilà pourquoi les Ecrivains ſont ſouvent à craindre. Ils adoptent un ſentiment qu'ils ſoutiennent avec eſprit, conſéquemment avec quelqu'apparence de vérité. Les Lecteurs ſont ſéduits, & entraînés dans le piége qu'on leur a tendu, parcequ'il ne ſe trouve perſonne qui les garantiſſe du précipice ou qui les aide à en ſortir.

Catilina eſt repréſenté comme un illuſtre ſcélérat, mais non pas comme un grand homme. Depuis le premier juſqu'au quatrieme

Acte inclusivement, il étonne, il étourdit le Spectateur par la hardiesse de ses projets, au cinquieme ses fureurs ne provoquent assurément pas la pitié, elles inspirent au contraire de l'horreur. C'est un homme extraordinaire qu'on veut connoître parcequ'il s'est rendu fameux, & toute sa conduite sert de preuve que les plus hautes qualités sont les plus pernicieuses dans un cœur corrompu. L'Auteur a mis cette vérité dans la bouche de Caton qui lui dit :

Catilina, je crois que tu n'es point coupable,
Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable,
Car je ne vois en toi que l'esprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

Le public qui entend parler ainsi Caton est prévenu que Catilina est réellement coupable, il l'envisage donc comme le plus scélérat des hommes, & non comme le plus grand.

Lorsque Catilina en voyant sortir Ciceron qu'il vient de tromper par un lâche artifice, dit :

Va, ma valeur bientôt sera mieux occupée ;
Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

Croyez-vous que ces deux vers disposent en sa faveur, & qu'on ne le regarde pas comme un forcené ? On le met au rang des Cromwel, & de tels personnages sont toujours odieux.

Il finit par se poignarder lui-même, on ne le plaint pas ; il a révolté les esprits par ses forfaits, on ne se sent point attendri pour lui. Si la catastrophe de la piéce peut inspirer de la pitié c'est pour Tullie qu'on la ressent. On voudroit que la fille du plus grand des Romains eût pû résister à l'amour qui l'enflâme pour un monstre qui ne respire que l'assassinat de son Pere. Les transports dont elle est agitée à la vue des crimes de son amant, les efforts qu'elle fait pour lui suggérer des sentimens de répentir, & pour qu'il se mette à même d'obtenir le pardon de sa révolte ; sa douleur enfin lorsqu'il se poignarde à ses yeux, tous les mouvemens de Tullie intéressent & émeuvent en sa faveur ; mais on n'est point du tout fâché de voir périr un traître, un séditieux, un meurtrier, un homme enfin abominable & qui est dépeint comme tel. Ses crimes ne se changent en vertus que dans sa bouche.

bouche. Il ne peut en impoſer, Ciceron & Caton le démaſquent.

Ne dites donc point que la Scene eſt le triomphe de Catilina, puiſqu'elle met au jour l'horreur de ſes complots & que ſa mort & celle de ſes conjurés en eſt la juſte punition.

Vous prétendez que dans cette Piéce Caton fait le perſonnage d'un pédant & Ciceron celui d'un vil Rhéteur & d'un lâche. Ils ne ſont traités ainſi que par Catilina, qui a intérêt de les abaiſſer. Vous ſavez bien que l'éloge ou le blâme d'un ſcélérat eſt ſans aucun poids, (*a*) s'il étoit poſſible que les mépris de Catilina pour ces deux Romains fiſſent quelqu'impreſſion déſavantageuſe ſur l'eſprit des Spectateurs, elle s'évanouiroit bientôt par les ſoins qu'on les voit prendre pour ſauver la République & par les ſuccès dont ces mêmes ſoins ſont ſuivis.

Il n'y a jamais qu'un Acteur qui préférera, pour le jeu ſeulement, le rôle de Catalina à

(*a*) . . . . Qu'il parle mal ou bien,
Il eſt deshonoré, ſes diſcours ne ſont rien.
G.

celui de Ciceron ou de Caton. C'eſt donc à tort que vous accuſez Mr. de Crébillon d'avoir obligé les Spectateurs à accorder toute leur eſtime au ſcélérat qu'il a peint tel que Ciceron lui-même dans ſes Catilinaires.

De tout ce que je viens de dire il n'en reſulte pas, comme vous l'aſſurez » que la » morale de cette Piéce n'aboutit qu'à encou- » rager des Catilina, & à donner aux mé- » chans habiles le prix de l'eſtime dûe aux » gens de bien. »

Nous ſommes dans un ſiécle où les Catilina n'auroient pas plus beau jeu que leur modéle. Aſſurément le prix de ſes crimes n'encouragera perſonne à l'imiter. Au ſurplus votre crainte à cet égard ne peut regarder que votre patrie. Je ſuis très-perſuadé qu'elle n'a point donné le jour à un méchant de l'eſpece de celui dont nous parlons, ſi je me trompe dans ma bonne opinion, elle trouvera en vous un ſecond Ciceron. Soyez donc tranquille ſur les effets de la repréſentation de cette Tragédie.

Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de faire l'examen de Mahomet & d'Atrée, j'ai

déja parlé de la premiere de ces deux Piéces qui eſt un chef-d'œuvre en tout genre, la ſeconde a ſans doute un mérite ſupérieur, mais je n'ai pas le temps de faire une diſcuſſion générale de toutes les productions de nos Auteurs. Moins j'allongerai mes remarques à cet égard, plus vous devez m'en ſavoir gré.

Vous vous plaignez qu'on ne fait paroître ſur la Scene que des Héros, vous voudriez qu'on nous affecta des mêmes ſentimens d'un tendre intérêt pour la ſimple humanité. Vous êtes le ſeul qui n'avez par apperçu ou voulu épercevoir toutes les leçons que la Tragédie fournit à cet égard.

Vous avez vû jouer Mérope, & vous demandez des leçons d'humanité! O Voltaire! quel Dieu t'inſpira la ſeconde Scene du ſecond Acte? O Rouſſeau! quel démon te l'a fait oublier? Fut-il jamais de ſentimens plus nobles, plus grands, plus généreux que ceux de Mérope qui veut protéger Égiſte lorſqu'elle croit être perſuadée qu'il n'eſt pas ſon fils? Écoutons cette Reine:

Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante;
C'eſt un infortuné que le Ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme & qu'il ſoit malheureux.

Se plaindre après que la Tragédie eſt muette lorſqu'il s'agit de donner des leçons d'humanité, c'eſt s'aveugler ſoi-même, c'eſt ſuivre l'erreur, parce qu'on la chérit. Je choiſis cet Ouvrage de M. de Voltaire par prédilection; mais ſans rien diminuer du mérite de ce grand homme, en le lui faiſant partager avec d'autres, je pourrois citer une nombreuſe multitude de Tragédies qui ne ſont pas de ce ſublime Écrivain, dans leſquelles les leçons de la ſimple humanité ſont auſſi frappantes que répétées. Je regarde donc comme un ſacrifice du cœur fait à l'eſprit cette jolie phraſe que vous nous débitez à ce ſujet: » Les Anciens » avoient des Héros, & mettoient des hommes » ſur leurs Théatres, nous, au contraire, » nous n'y mettons que des Héros, & à peine » avons-nous des hommes.

Je ne ſuis pas ſurpris qu'ayant adopté un ſyſtème, vous cherchiez à le faire recevoir; mais ce qui m'étonne, ce ſont les moyens que vous employez pour y réuſſir.

» Il n'eſt pas vrai, *dites-vous*, que le meur» tre & le parricide ſoient toujours odieux au » Théatre ». Et où, s'il vous plaît, paroiſ-

ſent-ils ſans être des objets d'exécration? Toutes les mauvaiſes raiſons que les criminels apportent, toute la pompe des vers qu'ils débitent, le ton impoſant & ſententieux qu'ils emploient, tout cela peut-il en faire accroire? Belle inſtruction, vous écriez-vous, pour le Parterre! Mais quel Parterre aſſez ſtupide pour être la dupe de ce ton impoſant & ſententieux? Vous lui faites bien de l'honneur.

Quel aſſemblage faites-vous, MONSIEUR, des crimes les plus énormes & les plus monſtrueux pour convaincre votre Lecteur que les combats des gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que nos Spectacles? L'adultere, l'inceſte, le parricide, ſont, à vous entendre, l'ornement de la Scene Françoiſe. Je ſais qu'il eſt quelquefois mention de ces crimes, mais je n'ignore pas, que s'il faut les bannir du Théatre, parce qu'ils font friſſonner d'horreur, il faut ſupprimer tous les Hiſtoriens qui nous en ont tranſmis le détail. Le récit de ces exécrations n'eſt pas fait pour *parer* la Scene, mais pour inſpirer une haine ſalutaire contre ces abominables actions. Graces à la ſageſſe des Loix & du Gouvernement, ces ſcélérateſſes ne ſont pas

fréquentes ; on en voit pourtant quelquefois de trop funeſtes exemples ; on ne fait donc pas mal de déclamer contre ces crimes. Au ſurplus, le nombre des Tragédies auxquelles l'inceſte & le parricide ſervent de ſujets, eſt fort petit en comparaiſon des autres ; fut-il d'ailleurs plus conſidérable, ce ſeroit toujours outrer la matiere que de vouloir nous faire convenir que *les maſſacres des gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que nos affreux Spectacles.* La repréſentation de quelque fait que ce puiſſe être, pourra-t-elle être miſe en paralléle avec la réalité d'un mal auſſi grand que celui de l'homicide ? Les gladiateurs s'égorgeoient réellement ; l'un des combattans, & quelquefois tous les deux, étoient mis à mort. Chez nous, l'inceſtueux & le parricide n'ont que l'ombre du crime ; nos Spectacles ſont pourtant à votre avis, plus affreux que ceux qui en avoient la réalité. Votre déciſion paſſera-t-elle ſans appel ?

J'ajouterai encore que nos Auteurs François ont très-grand ſoin de dérober autant qu'ils peuvent la vuë & le récit même de tous les forfaits trop odieux. Vous excuſez les Grecs

qui agiſſoient à cet égard ſans aucun ménagement, parce qu' » ils avoient leurs raiſons, & » que l'odieux même entroit dans leurs vues.

Voilà qui eſt bient ôt dit ; mais ne voit-on pas qu'il y a dans ce raiſonnement une volonté déterminée de décrier abſolument le Théatre François, lors même qu'il évite les défauts qu'on reproche aux Grecs ?

Nous avons une Tragédie d'Électre. Sophocle, Euripide, Eſchyle nous en ont laiſſé chacun une ſur le même ſujet. Quelle comparaiſon ferez-vous de la nôtre avec celle de ces Anciens ? Vous avez dit plus haut que la plus belle Tragédie de Sophocle tomberoit tout à plat ſur notre Théatre. Mais indépendamment des raiſons que je vous ai déja donné du peu de ſuccès qu'elle auroit, c'eſt que l'on peut véritablement reprocher à Sophocle, qu'il n'a point ménagé la délicateſſe du ſentiment dans ſes Ouvrages. Par exemple la cataſtrophe de ſon Électre, au lieu d'exciter la terreur & la compaſſion, donne de l'horreur, ce qui paſſe le tragique. C'eſt la remarque que fait le ſavant M. Dacier, lorſqu'il dit :

» Je ſuis perſuadé que le ſujet de cette piéce

» paroîtra aujourd'hui trop horrible, & que » l'on ne pourra ſouffrir un fils qui tue ſa mere, » & une fille qui exhorte ſon frere à ce meur- » tre. En effet, il y a une trop grande atro- » cité dans cette action. Les Athéniens même » qui étoient le Peuple du monde qui haïſſoit » le plus les Rois, en ont été choqués; car » nous voyons qu'Ariſtote enſeigne de quelle » maniere Sophocle devoit corriger cette » atrocité, ſans rien changer à la fable. Ce » Poëte en a diminué l'horreur autant qu'il a » pu, en relevant extrêmement les malheurs » d'Electre, & en peignant des plus noires » couleurs la cruauté & la barbarie de Clytem- » neſtre & d'Égiſte. D'ailleurs il a cru inſtruire » par-là plus efficacement les hommes de cette » importante vérité, que ceux qui commet- » tent de grands crimes, ne ſont pas à couvert » au milieu de leur famille, & que Dieu pour » rendre leur châtiment plus terrible & plus » exemplaire, les punit par la main même de » leurs enfans; mais cela ne ſuffit peut-être » pas pour le juſtifier.

En effet lorſqu'au cinquiéme Acte Oreſte tue ſa mere, on entend Clytemneſtre lui adreſſer

ces tendres paroles : *Mon fils ! mon cher fils ! ayez pitié de celle qui vous a donné la vie.* Il faut qu'un fils ſoit bien dénaturé pour tuer ſa mere avec pleine connoiſſance, lors même que pour le fléchir elle emploie la voix de la nature. Electre eſt à mon avis encore plus cruelle, à raiſon de ſon ſexe, à qui la pitié & la douceur ſont des vertus perſonnelles. Cette barbare fille entendant ſa mere demander la vie à ſon fils, lui répond : *Mais auriez-vous donc eu pitié de lui, & eûtes-vous pitié de notre pere, lorſque vous l'aſſaſſinâtes ſi cruellement ?*

Je conviendrai avec vous que ſi nos Tragédies avoient des défauts auſſi grands que ceux-là, vous auriez raiſon de dire que nos Spectacles ſont affreux : mais trouvez-vous rien de ſemblable dans l'Electre Françoiſe ? Avec quel art le Poëte ne dérobe-t-il pas toute l'atrocité de l'action ! il nous enſeigne la même morale que l'Ecrivain grec, mais il le fait d'une maniere qui nous intéreſſe & qui ne nous révolte pas.

Combien plus ne trouverons-nous pas à blâmer dans l'Electre d'Eſchyle que dans celle de Sophocle ; on voit ſur le Théatre Cly-

temneſtre qui prie ſon fils de ne la pas tuer. (*) Le même ſujet eſt encore traité d'une maniere plus horrible dans Euripide. Electre y dit qu'elle ſe ſent capable de tuer ſa mere de ſa propre main. En effet elle l'attire dans le piége ; elle eſt non-ſeulement préſente à ſa mort ; mais elle encourage ſon frere, & elle met la main au poignard. Voilà pourtant les Auteurs que vous excuſez.

„ Si les Grecs, *dites-vous*, ſupportoient de „ pareils Spectacles, c'étoit comme leur repré- „ ſentant des antiquités nationales, qui cou- „ roient de tout tems parmi le peuple, qu'ils „ avoient leurs raiſons pour ſe rappeller „ ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit „ dans leurs vues. „ Voilà encore une fois les Grecs diſculpés, & nous qui apportons les tems péramens les plus ſcrupuleux pour ôter toutes les horreurs dont leur Théatre étoit rempli, nous qui ſouffrons à peine le recit de ce qu'ils

(*) Lorſque Sophocle fait dire à Clytemneſtre : *Mon fils ! mon cher fils ! ayez pitié de celle qui vous a donné la vie.* On entend ces paroles ſans voir les Acteurs, la Scene eſt occupée par le chœur, au lieu qu'Eſchyle, fait paroître Clytemneſtre demandant grace à ſon fils.

y mettoient en action, nous ſommes condamnés. L'admirable jugement !

Notre Théatre a des régles qu'il ne peut jamais tranſgreſſer. On ne doit point détruire les Fables reçues, mais on peut manier avec habileté les incidens ſans changer le fond de la choſe. C'eſt ce qu'Ariſtote nous apprend quand il nous enſeigne de quelle maniere il faut ſe conduire lorſqu'on a des actions atroces à traiter. Il ne veut point qu'on conſomme une action atroce avec connoiſſance de cauſe. Il veut qu'on agiſſe ſans connoître & qu'on reconnoiſſe ſon crime quand il eſt fait, ou bien qu'on ſoit ſur le point de le commettre ; mais qu'on le reconnoiſſe avant l'execution, ce qui empêche qu'on ne l'acheve. Par ce moyen on ſauve au public l'horreur inſéparable de tout ce qui eſt contre nature. Perſonne ne diſconviendra qu'une régle ſi ſage ne ſoit obſervée aujourd'hui avec la derniere exactitude.

Après avoir employé toute votre Rhétorique à nous convaincre du mal auquel la Tragédie donne néceſſairement lieu, vous en venez à la Comédie. Quel acharnement ! C'eſt ici que vous vous déchaînez avec tout le zele que votre enthouſiaſme vous inſpire.

„ Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout „ tire à conſéquence pour les Spectateurs, & „ le plaiſir même du comique étant fondé ſur „ un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de „ ce principe, que plus la Comédie eſt agréable „ & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux „ mœurs. „

Vous nous apporterez ſans doute ſur la Comédie d'auſſi bonnes raiſons que celles dont vous avez fait uſage contre la Tragédie. En attendant l'examen que j'en ferai, je commence par nier tout net (à votre exemple) qu'il ſoit vrai que *l'effet de la Comédie ſoit funeſte aux mœurs, parceque le plaiſir du comique eſt fondé ſur un vice du cœur.* Il n'y a dans ce raiſonnement que l'art néceſſaire à la ſéduction. Employons contre lui les armes d'une vérité claire & convainquante.

Le plaiſir du Comique eſt fondé ſur un vice du cœur. Pourquoi, s'il vous plaît? parce que l'on rit à la Comédie quand un valet fourbe un honnête homme, & c'eſt être vicieux que de rire du mal, parce qu'il ne doit jamais produire que l'indignation. Voilà votre penſée dévéloppée.

Vous auriez raiſon de dire que c'eſt le propre d'un cœur vicieux que de ſentir un certain plaiſir quand il voit commettre une mauvaiſe action. Reſte à ſavoir de quelle nature eſt le plaiſir que me donne un valet qui dupe ſon maître ſur la Scene ; ſi le cœur partage ce plaiſir, je n'ai point de replique à vous donner. J'ai longtems vu jouer à Paris la Comédie avant d'avoir embraſſé l'état de Comédien. Sans difficulté le Théatre de cette ville étant le plus parfait qu'il y ait au monde, c'eſt lui qui doit indubitablement faire la plus ſenſible impreſſion ſur les Spectateurs. Eh bien, MONSIEUR, je vous proteſte & je vous jure que jamais Mrs. Armand & Preville, malgré la ſupériorité de leurs talens, n'ont affecté mon cœur d'une ſenſation voluptueuſe, quand avec toute l'adreſſe la plus parfaite, ils ont repréſenté quelque perſonnage d'habiles fripons, ou trompé la ſimplicité d'un honnête vieillard. J'ai pourtant ri avec tout le parterre, mais mon cœur n'avoit aucune part à ce témoignage de ſatisfaction.

Je diſtingue deux eſpeces de plaiſir qu'on peut goûter au Spectacle ; l'un qui va droit au

cœur ; l'autre qui n'égaye que l'eſprit. Le premier peut être nuiſible aux mœurs, s'il eſt poſſible qu'une mauvaiſe action le faſſe naître. Or le cœur de l'homme eſt naturellement trop ami de la droiture pour être délicieuſement affecté par la repréſentation du mal, ſur tout quand aucun intérêt perſonnel n'eſt aſſez fort & aſſez puiſſant pour obſcurcir les lumieres de ſa raiſon, & étouffer le témoignage de ſa conſcience. Le genre de plaiſir que le cœur éprouve à la Comédie, eſt donc toujours le fruit du bien. La généroſité, la bonté, la tendre humanité, voilà ce qui remue l'ame & touche agréablement le cœur. (*) Nanine produit ces effets. Nous avons par malheur trop peu de Comédies faites ſur ce modèle. Puiſſent-elles ſe multiplier !

Si la plus grande partie de nos Comédies ne reſſemblent point à Nanine, elles différent

(*) . . . . . Voyez dans nos Spectacles
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout ſon jour la tendre humanité,
Tous les cœurs ſont remplis d'une volupté pure,
Et c'eſt là qu'on entend le cri de la nature.
G.

auſſi dans l'eſpece de plaiſir qu'elles donnent. Le propre de celui-ci eſt d'égayer l'eſprit ſeulement. Je verſe des larmes de joie quand Philippe Humbert met dans tout ſon jour l'innocence & l'amour filiale de Nanine, mon cœur gros de ſoupirs ſe ſoulage avec délectation par mes yeux. Jamais Hector mettant la main dans le chapeau du joueur pour eſcamoter quelques piſtoles, malgré toute ſon adreſſe, ne m'a intéreſſé aſſez délicatement pour me faire pleurer de plaiſir. J'ai ri, mon eſprit goûtoit un moment de récréation; mon cœur étoit ſans ſentiment. Ne rit-on pas ſouvent de ce qu'on mépriſe ?

Vous avez donc tort de dire, que *le plaiſir du Comique eſt fondé ſur un vice du cœur*, puiſque le cœur n'en a jamais éprouvé lorſque la bonne foi, la ſimplicité, ou quelqu'autre caractère vertueux que ce ſoit, a été la dupe d'un vaurien, ou tourné en ridicule par un mauvais plaiſant.

Vous me direz à cela que la Comédie à mon compte ſera toujours pernicieuſe, puiſque ſi ſon plaiſir n'eſt pas fondé ſur un vice du cœur, il l'eſt ſur un vice de l'eſprit, attendu qu'il

n'eſt pas d'un bon eſprit de rire du ridicule qu'on donne à la ſimple vertu.

Je vous réponds d'abord que c'eſt pointiller ſur le Spectacle avec autant de raffinement qu'on épilogueroit un Sermon. Quoiqu'il en ſoit, j'ai nié tout net qu'il fut vrai que la Comédie fut pernicieuſe aux mœurs. Je ne veux pas vous laiſſer la liberté d'appuyer la preuve de ſes dangereux effets par l'impreſſion qu'elle fera ſur l'eſprit, j'ai démontré qu'elle n'en pouvoit faire qu'une très-bonne ſur le cœur.

L'eſprit peut être égayé fort innocemment par les pointes & les plaiſanteries fines qu'un perſonnage peu ſcrupuleux ſur la probité lâchera contre un parfaitement honnête homme, ſans pour cela être un mauvais eſprit. Je ne ris point de la fourberie en elle-même, je ris de la maniere ingénieuſe dont elle ſe trâme & dont elle s'exécute. L'invention de l'Auteur & l'adreſſe de l'Acteur me font plaiſir. Je ne crois pas avoir rien à me reprocher à cet égard ſur ma façon de penſer. En voici la raiſon : Si je croyois que Scapin ou Soſie trompaſſent réellement leurs vertueux Patrons, je pourrois rire

rire de leur adreſſe ; mais j'avertirai leur maître. Je rirois cependant, parce que le rire n'eſt pas un ſigne d'approbation. Sur la Scene, je ſais que tout ce qui s'y paſſe eſt un jeu ; l'action en elle-même m'eſt donc très-indifférente. J'y vais voir l'image des mœurs, il faut qu'on me la repréſente fidellement. Tous les jours les honnêtes gens ſont les victimes des frippons, j'empêcherai ce malheur tant qu'il ſera en moi, mais je ne ferai pas à cet égard le perſonnage d'Héraclite à la Comédie.

Ne me diriez-vous pas par hazard que mon eſprit ou mon cœur ſont vicieux, parce que je ris quand je vois un Charlatan avaler du plomb fondu ? Je ſuis perſuadé qu'il ne ſe fera pas de mal ; j'ai la liberté de rire de ſon adreſſe à en faire accroire aux ſimples. Toutes ces conſidérations ont été pour vous de nulle valeur. Vous vouliez abſolument dire du mal de la Comédie, vous vous êtes ſatisfait. Continuons à rétorquer tous les argumens que vous employez contre elle.

„ Le Théatre de Moliere, à votre avis, eſt une
„ école de vices & de mauvaiſes mœurs. . . . .
„ Les ſots y ſont les victimes des méchans . . .

„ Cet homme trouble tout l'ordre de la So-
„ ciété . . . . . il tourne en dériſion les reſpec-
„ tables droits des peres ſur leurs enfans, des
„ maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur
„ leurs ſerviteurs „.

Si Moliere avoit beſoin de juſtification à cet égard, quelque foible que ſoit ma plume je la ſentirois aſſurément aſſez forte pour l'entreprendre. Heureuſement on lui rend la juſtice qu'il mérite. Il étoit trop honnête homme pour attaquer volontairement le ſacré caractere de la vertu, il avoit trop d'eſprit pour avoir pu l'attaquer ſans qu'il s'en fut apperçu. Que n'ai-je le temps d'examiner toutes ſes piéces ſans ennuyer le Lecteur. Je lui en ferois l'expoſition pour l'en laiſſer le juge! Eſt-ce tourner en dériſion les reſpectables droits des peres, que de faire voir avec quel art un fils ſouſtrait à ſon pere la connoiſſance de ſes maîtreſſes & lui fait payer ſes dettes?

Eſt-ce tourner en dériſion les reſpectables droits des maris que de montrer combien une femme eſt adroite quand elle veut tromper ſon époux?

Eſt-ce enfin tourner en dériſion les reſpec-

tables droits des maîtres que de leur enſeigner comment un frippon de valet peut abuſer de leur confiance ?

N'eſt-ce pas l'image de ce qui ſe paſſe continuellement ? Pourquoi donc a-t-il tort de l'expoſer au grand jour ? parce qu'*il met les rieurs du côté des fourbes*, (*) *que » les applaudiſſemens ſont rarement pour le plus eſtimable & » preſque toujours pour le plus adroit.* »

Cenſeur auſtere, vous que l'amour de la vérité échauffe, excite, & tranſporte ; ô vous zelé défenſeur des droits de la ſimple vertu, répondez : Eſt-ce de bonne foi & en ſuivant les lumieres de votre conſcience que vous avez voulu perſuader à vos Lecteurs que les Comédies de Moliere ſont une véritable école de mauvaiſes mœurs, & en avez-vous regardé comme une preuve les applaudiſſemens que le Parterre donne à la naïve peinture des vices de la ſocieté ? Fut-il jamais de leçon plus inſtructive que ſon Tartufe ? On applaudit cet Hypocrite, mais eſt-ce le caractere de l'hypocriſie

(*) Ridendo dicere verum quid vetat ?
H.

à qui l'on prodigue les applaudiſſemens, où eſt-ce à la vérité avec laquelle il en fait le portrait ? S'intéreſſe-t-on pour lui, jugez en au plaiſir que tout le Parterre témoigne, quand par un juſte Arrêt du Prince, on le conduit en Priſon & qu'on reſtitue au bon homme Orgon tous les biens dont ce traître le vouloit dépouiller ? Quelle morale plus ſaine que celle d'Ariſte ? Ne l'applaudit-on pas ? Si l'on rit de la ſimplicité du dévot perſonnage qui eſt dupé, c'eſt qu'il a un excès d'amour pour le ſerpent qu'il échauffe dans ſon ſein, c'eſt qu'il y a un ridicule à Orgon de s'inquiéter avec ſoin des nouvelles de Tartufe gros & gras, tandis que ce même Orgon n'a aucune ſollicitude pour une femme vertueuſe qui eſt malade. La ſotiſe du bon homme fait rire, elle affecteroit bien différemment ſi l'on n'étoit pas prévenu que tous les malheurs qui le ménacent ne lui arriveront point. Le rire en cette occaſion eſt un mouvement involontaire produit par la ſingularité de la Scene. Les applaudiſſemens qu'on donne à Orgon, quand en ſortant de deſſous la table il prend le perfide ſur le fait, ſont une preuve de la ſatisfaction qu'on reſſent de ce qu'il n'a

pourtant pas été la victime de sa bonhommie. Je doute, en un mot, qu'il soit possible de mieux apprendre à se méfier des Hypocrites que par la représentation de cette piéce. N'est-ce pas une obligation qu'on lui a d'avoir ainsi développé tous les ressorts d'un vice d'autant plus à craindre qu'il se couvre des respectables dehors de la vertu ?

Ce que je dis du Tartufe, je pourrois également le dire de presque toutes ses piéces, dans lesquelles on rencontre toujours une très-grande morale. Je sais bien qu'on le blâme de n'avoir pas assez épuré quelques unes de ses Scenes où l'on trouve des équivoques, & des plaisanteries un peu trop fortes, mais MONSIEUR, *paucis non offendar maculis ubi plura nitent. H.* C'est un pré immense tout émaillé de fleurs, parmi lesquelles on voit encore deux ou trois plantes d'horties. On les a apperçu, elles ne sont plus à craindre.

Il est certain que le bien peut être converti en mal, surtout par quelqu'un qui a de l'esprit. Je suis donc peu surpris que vous donniez adroitement une mauvaise tournure aux meilleurs ouvrages de ce fameux Auteur. Tout le

monde ſait que pour juger d'un fait il ne ſuffit pas d'en faire l'expoſition, il faut encore en rapporter toutes les circonſtances, & voir ſi tout l'acceſſoire ne le met pas dans un autre jour qu'il ne paroîtroit denué de tous ſes alentours. Que diriez-vous d'un homme qui pour diſſuader quelqu'un d'acheter un verger délicieux lui feroit gouter le fruit d'un ſauvageon qui ſe trouveroit par hazard au milieu d'une prodigieuſe quantité des plus excellents fruitiers ? Je vous laiſſe le ſoin d'appliquer cette comparaiſon, & d'apprécier la droiture du génie d'un tel perſonnage. Comme votre deſſein eſt de décrier les ouvrages de Moliere, vous vous en prenez à ſon chef-d'œuvre. Nous allons voir ſi l'équité a dicté votre critique. Elle me ſemble d'autant plus dangereuſe qu'avant de l'entamer vous avez ſoin de faire parade d'un eſprit de modération, & de douceur qui ne m'a pas paru vous inſpirer juſqu'à préſent. „ Ne nous prévalons, *c'eſt vous qui* „ *parlez*, ni des irrégularités qui peuvent ſe „ trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni „ de ce qu'il y a de moins bien dans ſes autres „ piéces, & paſſons tout d'un coup à celle

„ qu'on reconnoît unanimement pour ſon „ chef-d'œuvre : je veux dire le Miſantrope. „

Cette indulgence qui veut excuſer ce que tout le monde diſculpe aura bientôt des ſuites rigoureuſes. C'eſt ainſi qu'on couvre de fleurs le piége qu'on tend à ſon ennemi. *Timeo Danaos vel dona ferentes.* V. Æn.

„ Il n'a point prétendu, *à votre jugement*, „ former un honnête homme, mais un homme „ du monde ..... ainſi voulant expoſer à la „ riſée publique tous les défauts oppoſés aux „ qualités de l'homme aimable, de l'homme „ de ſocieté, après avoir joué tant d'autres „ ridicules, il lui reſtoit à jouer celui que le „ monde pardonne le moins, le ridicule de la „ vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſan- „ trope. „

La vertu n'a jamais de ridicule, elle ne peut pas même en avoir, mais on peut joindre beaucoup de ridicule à la maniere dont on s'eſt projetté d'être vertueux. L'excès eſt nuiſible dans les meilleures choſes, il devient même quelquefois criminel. Quand Moliere a fait jouer le Miſantrope, il n'a jamais eu l'idée de tourner en ridicule la droiture & la ſincérité

d'Alceſte, mais la rudeſſe qui accompagne chez lui ces excellentes qualités. Vous vous êtes plaint qu'on ne mettoit ſur la Scene que des êtres giganteſques & qui ne reſſembloient point aux hommes. Direz-vous que celui-ci ne ſoit pas la véritable image de beaucoup d'honnêtes gens qu'un tempérament atrabilaire rend inſuportables, en obſcurciſſant leur mérite? Vous n'approuvez pas qu'il ſoit queſtion au Théatre de crimes, ſouffrez donc qu'on y cenſure le ridicule. Où donc en ſeroit la ſocieté ſi le caractere du Miſantrope, tel que Moliere l'a dépeint, devenoit commun à beaucoup de perſonnes? On ne leur reprocheroit à la vérité aucun vice groſſier; mais l'union, l'amitié, l'eſprit de fraternité formeroit-il le lien qui doit unir des citoyens? Les méchans feroient du mal à tout le monde, & les bons ne feroient de bien à perſonne.

Malgré tout ce que vous pourrez imaginer, vous ne perſuaderez à qui que ce ſoit au monde, que le Miſantrope ne ſoit un ſujet très-propre à être cenſuré.

Vous convenez vous-même qu'*Alceſte a des défauts réels dont on n'a pas tort de rire* & vous

faites le procès à un homme qui fronde ces défauts. La vénération qu'on doit à la vertu doit-elle aveugler au point en sa faveur qu'on n'ose pas lui reprocher les ridicules qu'on lui associe ? Chez un homme tel qu'Alceste la vertu est une rose qui quoique fort belle, ne peut être cueillie par la quantité de ses épines. Souffrez qu'une main adroite les ôte, afin de profiter d'une si aimable fleur.

Me permettrez-vous, MONSIEUR, d'oser vous dire que vous n'avez pas saisi le caractere du Misantrope ? Selon vous, Alceste est un homme plein de droiture & de sincérité, qui n'a pas tort de se déchaîner contre les hommes.

- - - Les uns parcequ'ils sont méchans
Et les autres, pour être aux méchans, complaisans.

Je conviens que s'il ne peut avoir de commerce qu'avec de telles gens, il a raison de dire, qu'il a conçu pour eux une mortelle haine. Voilà le propre de la vertu, haïr sinon les méchans, du moins la méchanceté. Aussi Moliere se seroit bien gardé de le tourner en ridicule, s'il n'eut refusé le commerce que des méchans ou des flateurs. Mais il fait plus, il

veut rompre avec tous les hommes & notamment avec Philinte ſon ami. Et pourquoi, s'il vous plait ? Parcequ'il l'a vu ſaluer & ambraſſer une perſonne qu'il ne connoit pas parfaitement. Voilà le motif du courroux d'Alceſte qui entre comme un furieux ſur la Scene, & qui, ſans avoir raiſon de ſe plaindre d'un ami qui veut prendre part au chagrin que lui donne l'embarras d'un procès, paye ces témoignages de bienveillance en refuſant même de l'écouter. Il fait plus lorſque Philinte cherche à l'adoucir, en lui diſant avec intérêt :

Dans vos bruſques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoi qu'amis enfin, je ſuis tout des premiers.

Le Miſantrope lui répond durement :

Moi votre ami ! Rayez cela de vos papiers,
J'ai fait juſques ici profeſſion de l'être,
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître, &c.

Ne croiriez-vous pas que Philinte a commis quelque crime ou fait quelque lâcheté pour être tout à coup rayé du Catalogue des amis d'Alceſte ? Tout le mal conſiſte pourtant à

avoir porté la politeſſe un peu plus loin qu'il ne faudroit, en embraſſant un homme qu'il ne connoit que médiocrement ; c'eſt, à l'avis du Miſantrope, un ſi grand forfait, qu'il dit :

- - - Si par malheur j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'inſtant.

Voilà la premiere Scene du Miſantrope, conſéquemment voilà l'expoſition de ſon caractere. C'eſt donc un homme à la vérité vertueux, mais dur, farouche, peu ſociable, ridicule même, que Moliere a voulu jouer, & non pas un homme qui ne refuſeroit de communiquer qu'avec les frippons & les flateurs.

Ce qui vous fait errer ſur la qualité du caractere d'Alceſte, c'eſt que vous n'aviez pas la piéce bien préſente quand vous en avez entrepris la cenſure. Vous prétendez que le Miſantrope dit : » qu'il a conçu une haine » effroyable contre le genre humain, quand » outré d'avoir vu ſon ami trahir lâchement » ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le » lui demande, il s'en voit encore plaiſanter » lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt

» naturel que cette colere dégénere en em-» portement, & lui faſſe dire alors plus qu'il » ne penſe de ſang froid. »

Non, MONSIEUR, il dit qu'il a conçu cette haine effroyable contre le genre humain ſans avoir encore eu à ſe plaindre de perſonne. Ce ſont les vices des hommes en général qui l'enflâment de colere contre les particuliers. L'homme au ſonnet n'a pas encore paru, ainſi ſon ami ne s'eſt pas encore moqué de lui. En un mot, il n'a perſonnellement de griefs contre qui que ce ſoit, & ſi un tel original eſt ſuſceptible de ſang froid, c'eſt de ſang froid qu'il lâche toutes ces ſotiſes.

Je ne vous ſuſcite point une querelle ſur le renverſement que vous faites de la piéce, en vous abuſant dans vos citations, puiſque vous avertiſſez, *en cet endroit même*, que peut-être vous vous trompez à cet égard: cependant cette erreur vous a fait donner à gauche dans l'idée que vous vous êtes formé du Miſantrope. Vis-à-vis quelqu'un dont je ſoupçonnerois la bonne foi je dirois qu'une pareille mépriſe peut avoir été volontaire, ſurtout quand on prend les moyens néceſſaires pour ſe mettre

à labri des reproches, en prévenant par une note que ſi on ſe trompe, c'eſt parcequ'on travaille ſans livres & ſans mémoire. Il étoit aiſé de vous éclaircir. Vous avez négligé de le faire, par la raiſon que vous ajoutez dans votre note. *Quand mes exemples ſeroient peu juſtes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins ; attendu qu'elles ne ſont point tirées de telle ou telle piéce, mais de l'eſprit général du Théatre que j'ai bien étudié.*

On appelle cela vouloir avoir raiſon bon gré malgré. L'intérêt qu'on prend pour ce qui regarde le Miſantrope & le plaiſir même qu'on a en le voyant, ne vient point du tout, comme vous l'imaginez, par la raiſon qu'il n'eſt pas Miſantrope à la lettre, mais c'eſt qu'il a les plus belles qualités du monde. Moliere penſoit trop bien pour ne pas faire rendre hommage à la vertu de la même perſonne dont il badinoit les ridicules. Si les Spectateurs ne voudroient point lui reſſembler, ce n'eſt pas encore, quoique vous en diſiez, parceque tant de droiture ſeroit incommode, mais c'eſt parcequ'il accompagne cette droiture d'un eſprit de miſantropie contraire à l'honnête ſocieté.

Vous remarquez judicieuſement „ qu'il y a „ un ſi grand nombre des propres maximes „ de Moliere dans la bouche d'Alceſte que „ pluſieurs ont cru qu'il vouloit ſe peindre lui-„ même. „ Si cela eſt, il a eu raiſon de le faire. Il a donc ſenti que ſa qualité d'honnête homme étoit altérée par des défauts. Sans doute il cherchoit à s'en corriger. Pourquoi lui faire un crime de ce qu'imaginant qu'il y avoit des gens qui lui reſſembloient, il a voulu travailler à leur faire partager le dégré de perfection auquel il s'efforçoit d'atteindre ?

Vous êtes encore dans une bien plus grande erreur ſur le fonds du caractere de Philinte, que ſur celui du Miſantrope, peu s'en faut que vous n'en faſſiez un frippon. » C'eſt, *dites-„ vous*, un de ces honnêtes gens du grand „ monde, dont les maximes reſſemblent beau-„ coup à celles des frippons, ... de ces gens „ qui ſont toujours content de tout le monde, „ parcequ'ils ne ſe ſoucient de perſonne ; qui „ autour d'une bonne table ſoutiennent qu'il „ n'eſt pas vrai que le peuple ait faim ; qui, „ le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais „ qu'on déclame en faveur des pauvres, &c. »

Où, s'il vous plaît, avez-vous reconnu cette façon de penſer dans les diſcours de Philinte ? L'Auteur en a fait le contraſte du Miſantrope. C'eſt un homme doux à la vérité, & d'un commerce aiſé, mais il eſt ſi peu vrai qu'il ſoit du nombre de ceux *qui ne ſe ſoucient de perſonne*, qu'il marque un véritable intérêt pour ce qui regarde ſon ami. Il veut l'accompagner, malgré toutes ſes brutalités, chez les Maréchaux de France lorſqu'il y eſt cité. Il lui donne des conſeils très-ſalutaires ſur le mariage qu'il veut faire avec Celimene dont l'humeur coquette ne peut que cauſer beaucoup de déſagrément à un mari tel qu'Alceſte ſurtout. Eſt-ce là ne ſe ſoucier de perſonne ? A l'égard de ce que vous dites : *de la bonne table, du gouffet bien garni, du peuple qui a faim.* Je ne puis vous blâmer de l'intention que vous avez eu de vous ſoulever, ainſi que Mr. de la Bruyere, contre ceux à qui vous reprochez cette inſenſibilité qui eſt odieuſe, mais elle n'a jamais été propre à Philinte. Moliere ſe ſeroit bien gardé de mettre un tel homme en butte aux traits de l'humeur ſatyrique d'Alceſte. Sa miſantropie auroit eu un juſte fon-

dement & le ridicule de ſa rudeſſe n'auroit point ſorti, comme quand il s'indiſpoſe & ſe courrouce contre un quelqu'un qui joint à un véritable fonds de droiture, l'urbanité & la douceur.

Au ſurplus tout ce que vous prétendez que Moliere auroit dû faire pour conſerver le véritable naturel du Miſantrope eſt très-bien raiſonné, quand à votre façon de penſer, puiſque vous voulez qu'il ſoit exactement ſans défaut; mais l'Auteur n'a pas voulu le peindre tel.

Chez vous le Miſantrope eſt un cenſeur perpétuel, mais cenſeur raiſonnable, ſans paſſion, ſans aigreur, inſenſible à toutes les injuſtices qu'on lui peut faire, parcequ'il s'y attend. Chez Moliere, c'eſt un homme d'un tempérament bilieux que tout effarouche, qui ne s'offenſe pas ſeulement du mal, mais de tous les petits ménagemens qu'une politeſſe peut-être un peu trop affable, a introduit dans le monde. Chez vous enfin le Miſantrope ne hait que la corruption du genre humain, & chez notre Auteur la haine de cette corruption, & même de ce qui n'en a qu'une foible apparence réjaillit

juſqu'à

juſqu'à un certain point ſur les hommes.

Vous croyez qu'on pourroit faire ſur votre idée un nouveau Miſantrope. Il ne faudroit pas alors qu'il devint le ſujet d'aucune plaiſanterie. Ce ſeroit à lui au contraire à railler les autres. On ne rempliroit conſéquemment pas l'intention de Moliere qui étoit de montrer qu'un excès de vertu trop auſtere & mal entendue peut rendre blâmable. On donneroit des leçons de morale aux hommes.

Votre cenſeur pourroit même faire rire par mille Epigrammes pleines de ſel. Reſte à décider ſi un ſujet de cette nature pourroit porter le titre de Miſantrope. Nous avons attaché à ce mot une ſignification toute autre que celle d'un juſte critique.

Vous déſaprouvez la pointe de la Scene du Sonnet :

La peſte de la chute, empoiſonneur au Diable !
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

Je vous avouerai qu'elle m'a toujours paru trop baſſe & trop triviale dans la bouche d'une perſonne de condition, mais encore une fois, le Poëte a voulu peindre un homme

réellement ridicule. Il l'auroit peut-être été assez sans cela.

Je ne pense pas au reste que Moliere ait adouci la force du caractere d'Alceste, vis-à-vis l'homme au sonnet, par la seule intention de faire rire le Parterre.

L'embarras du Misantrope qui use de quelques petites bienséances pour dire que le Sonnet ne vaut rien, est une preuve de la sotise de sa misantropie. Il est si peu honnête & si peu raisonnable qu'on dise grossiérement à un quelqu'un d'un certain rang qui vient vous montrer un ouvrage, *cela ne vaut rien*, que le Misantrope, tout Misantrope qu'il, est ne sait comment s'y prendre pour se livrer tout entier à son peu de politesse. Les détours dont il use en cette occasion, quoique hors de son caractere, ne le détruisent pas assez pour qu'on dise que le Poëte l'a manqué. On voit à la torture qu'il se donne qu'il est toujours le même, & on en conclut seulement qu'il faut qu'il y ait bien de l'absurdité dans son humeur, puisque magré toute l'envie qu'il auroit de la suivre, il hésite.

Remarquez encore, MONSIEUR, qu'il

ne demeure pas long-temps dans cette ſituation d'eſprit, car à l'inſtant qu'on lui témoigne du mécontentement de la déciſion qu'il vient de donner, il ſe livre à ſes emportemens ordinaires, & ſe dédommage bien de la gêne dans laquelle il s'eſt vu l'eſpace de deux ou trois minutes. Peut-on rien de moins méſuré que ces termes :

J'en pourrois par malheur faire d'auſſi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

Le reconnoiſſez-vous là? Un homme peut bien ſe démentir pendant un eſpace de tems, ſur tout auſſi peu conſidérable, mais *naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.* C'eſt préciſément ce qu'il nous prouve.

Vous ne voulez pas que Philinte conſeille à Alceſte de viſiter les Juges, parce que c'eſt dire, en termes honnêtes, qu'on va chercher à les corrompre. Je ne m'étonne pas que vous vous ſcandaliſiez ſi fort que l'on ſe mocque d'un homme qui porte tout à l'extrême. Vous êtes intéreſſé au jeu. La cauſe d'Alceſte eſt bonne; Philinte lui repréſente que ſa partie eſt forte, qu'elle peut entraîner les ſuffrages

par cabale. Dans cette ſuppoſition eſt-ce ſuggerer à un homme de faire une mauvaiſe action, que de lui repréſenter combien il eſt de ſon intérêt de viſiter les Juges, non pour les corrompre, mais pour faire valoir ſes droits? Si tous les hommes étoient tels qu'ils doivent être, ces ſoins ſeroient ſuperflus; mais malheureuſement on ſait le contraire, & il peut très-bien arriver que la maniere dont on expoſera la juſtice de ſes prétentions, empêchera les Juges d'être abuſés; car enfin ce ſont des hommes, ſujets parconſéquent à l'erreur. La diligence qu'on aura apporté à leur bien détailler toutes les circonſtances qu'ils ne doivent point ignorer; bien-loin de les induire à mal juger, les empêchera au contraire de prêter les mains à l'injuſtice. D'ailleurs, tel Magiſtrat, qui par quelque conſidération particuliere pencheroit du côté qui a tort, peut être ramené à l'équité par des bonnes & ſolides remontrances. En un mot, ſolliciter un Juge n'eſt un mal que quand on ſent bien qu'on travaille à ſubſtituer le menſonge à la vérité. Alceſte & Philinte diſent eux-mêmes, qu'ils ſont bien perſuadés que la cauſe

dont il s'agit, eſt bonne, juſte & raiſonnable; ce n'eſt donc pas vouloir faire une méchante action que de viſiter les Juges, pour qu'ils ne ſoient ni aveuglés par la chicane, ni entraînés par la cabale. Je n'irai point prier mon rapporteur pour qu'il donne une bonne tournure à mon affaire, mais je lui ferai appercevoir toutes les menées de ma partie, qui joint le crédit & l'adreſſe pour faſciner les yeux du Tribunal. Un Miſantrope décidé peut fort bien tenir cette conduite, elle prouve même la mauvaiſe opinion qu'il a des hommes; Philinte a donc pu donner à ſon ami le conſeil qu'il lui a cru ſalutaire à cet égard. S'il le refuſe c'eſt qu'il eſt ſi exceſſif dans ſes idées & dans ſes actions, qu'il en devient tout-à-fait condamnable. Ceſſez donc de vous perſuader que vous avez démontré *que dans tout ce qui rend le Miſantrope ridicule, il ne fait que le devoir d'un homme de bien;* il n'auroit point manqué à la droiture quand il ſe ſeroit rendu aux avis de ſon ami. Il auroit au contraire été plus raiſonnable, il n'auroit pas rempli le caractere que l'Auteur lui donne. Avec autant de vertu qu'Alceſte en a, peut-on, me direz-vous,

allier tant de défauts ? La preuve que la choſe eſt poſſible, c'eſt que Moliere croyoit être tel. Vous finiſſez l'examen de cet Ouvrage par une phraſe qui mérite bien d'être rapportée dans toute ſon étendue.

„ Puiſque *cette piece* eſt ſans contredit de „ toutes les Comédies de Moliere celle qui „ contient la meilleure & la plus ſaine morale, „ ſur celle-là jugeons des autres, & conve- „ nons que l'intention de l'Auteur étant de „ plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale „ porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche „ eſt plus dangereux que le mal même, en ce „ qu'il ſéduit par une apparence de raiſon; en „ ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes „ du monde à l'exacte probité; en ce qu'il „ fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu „ entre le vice & la vertu; en ce qu'au grand „ ſoulagement des Spectateurs, il leur per- „ ſuade, que pour être honnête homme il ſuf- „ fit de n'être pas un franc ſcélérat. „

Je voudrois que vous me diſiez pourquoi il a intention de plaire à des eſprits corrompus. Vous taxez ſans doute tous les Spectateurs de corruption par une ſuite de votre principe,

que c'eſt un vice du cœur de rire du mal qu'on voit à la Comédie. Je vous ai démontré ſuffiſamment, ce me ſemble, que le rire n'étoit point du tout relatif au mal même, ni un acte d'approbation, & qu'on peut rire de ce qu'on mépriſe. Vous trouvez encore une autre preuve de corruption dans le rire qui eſt provoqué par toutes les extravagances du Miſantrope, parce que ſelon vous, *dans tout ce qui le rend ridicule, il ne fait que le devoir d'un homme de bien.* Eſt-ce ma faute à moi, ſi le public ne vous paroît corrompu que parce que vous êtes intéreſſé à juſtifier Alceſte? Eſt-ce encore ma faute ſi, parce qu'il eſt foncierement honnête homme, vous voulez qu'on lui paſſe toutes ſes humeurs, ſes fantaiſies, ſes brutalités, ſes impertinences même? D'où vient penſez-vous ſur ſon compte autrement que celui qui a compoſé la Piéce; & que tous ceux qui la voient jouer? Encore une fois, ce n'eſt point la vertu du Miſantrope qu'on a prétendu tourner en ridicule, ce ſont tous les défauts qui la rendent ſi mauſſade qu'il s'en faut peu qu'elle ne dégénere en vice; car enfin, il n'a plus qu'un pas à faire pour par-

venir à haïr tout le genre humain, & comme vous le dites vous-même, „ une pareille haine „ ne ſeroit pas un défaut, mais une déprava- „ tion de la nature, & le plus grand de tous „ les vices.

Commencez par vous rétracter ſur la mauvaiſe opinion que vous avez de nos Spectateurs; & par un effort qui vous ſeroit bien glorieux, parce qu'il vous couteroit beaucoup, convenez de bonne foi, que l'intention de Moliere n'a pas été *de perſuader au grand ſoulagement des Spectateurs, que pour être honnête homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.* Vous devez cette juſtice à la mémoire de cet Auteur, que vous flétriſſez par une calomnie atroce; vous la devez enfin à la vérité, puiſqu'il eſt certain que toute la morale du Miſantrope ſe réduit à faire d'un citoyen un homme tout à la fois aimable & vertueux.

Je n'entrerai point dans le détail de toutes vos déclamations contre Regnard & Dancourt. L'élégance de votre ſtyle ne m'a pas empêché de m'ennuyer en faiſant cette lecture. Ma réponſe produiroit ſans difficulté le même effet. Vous êtes d'ailleurs ſi emporté, que

j'appréhenderois de vous apoſtropher d'une façon peu décente, ſi je voulois commenter cette partie de votre ouvrage. Une plaiſanterie, mauvaiſe ſi vous voulez, échauffe tout à coup votre bile, & tranſporté par un délire frénétique : *Les Spectateurs*, vous écriez-vous, *ſortent complices des crimes qu'ils ont vû commettre ſur la Scene. . . . . Qui ne devient pas filou ſoi-même en s'intéreſſant pour un filou ? car s'intéreſſer pour quelqu'un, qu'eſt-ce autre choſe que ſe mettre à ſa place ?* Que répondre à cela ? Lecteur, j'en ris.

Vous convenez, MONSIEUR, que nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des pieces plus épurées, *qu'elles inſtruiſent beaucoup*, mais qu'elles ennuyent encore davantage. *Autant vaudroit aller au ſermon.* Cette apoſtrophe eſt d'un quelqu'un qui n'y va pas, ou qui n'en entend que de mauvais. Quoiqu'il en ſoit, laiſſez au Comédiens le ſoin de ſe plaindre que les Auteurs modernes les font prêcher au déſert. Ils ſont contents d'un grand nombre de nouveautés. Vous avouez qu'elles inſtruiſent beaucoup ; ils trouvent leur compte à en donner

les répréſentations ; laiſſez donc jouer la Comédie en paix, ſinon, l'on vous dira que vous reſſemblez à un fagot d'épines ; par où le prendre ?

Vous connoiſſez trop, MONSIEUR, combien la variété eſt utile, néceſſaire même à un Ouvrage, pour ne pas mettre vos lumieres à profit. Il faut de tems en tems ſoulager l'attention du Lecteur. C'eſt ce que vous faites de la façon du monde la plus ingénieuſe. Après une longue diſſertation ſur la Comédie & les Comédiens, vous avez craint de cauſer de l'ennui. Pour éviter cet inconvénient, les femmes vous ont fourni des traits de ſatyre très-propres à égayer l'eſprit fatigué de votre morale *Anti-comédienne.*

J'ignore ſi vous avez à vous plaindre du ſexe ; au cas que cela ſoit, de quelque nature que puiſſe être le mécontentement qu'il vous a donné, ma foi, vous n'êtes pas en reſte. Vous direz, peut-être, qu'en épouſant cette quérelle, je prends trop d'avantage contre vous ; mais qu'importe à un Philoſophe ? Vous aurez d'ailleurs, pour ſoutenir votre parti, ces auſteres perſonnages au teint blême

& livide, qui ſe font un devoir de penſer comme vous par ſingularité & par néceſſité; vous aurez pour vous tous les Diogenes & les Quakres François; en un mot, toute l'eſpéce de Philoſophes qui vous reſſemblent, & moi je ſerai réduit à me conſoler de la ſupériorité de vos forces avec des hommes. De quelque côté que demeure la victoire, hazardons le combat.

Il eſt très-dangereux, à vous entendre, de mettre ſur la Scene des pieces „ où les femmes „ & les jeunes filles deviennent les précepteurs „ du public; c'eſt leur donner ſur les Specta- „ teurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs „ amans. En augmentant avec tant de ſoin „ l'aſcendant des femmes, les hommes en „ ſeront-ils mieux gouvernés? Ne ſembleroit-il pas que la forme du Gouvernement, & les Conſtitutions de l'État vont changer, parce que nos Actrices ont ſçu dire aux hommes qu'ils devoient éviter tel & tel mal, pour pratiquer tel & tel bien? On va partir de là pour donner aux femmes l'adminiſtration des affaires & l'entrée du Conſeil. Tout va changer de face; elles vont ſuperbement s'emparer du glaive & &

nous prendrons humblement la quenouille. Quel déſordre ! quel bouleverſement ! *O tempora ! ô mores !*

Si quelque choſe eſt capable d'adoucir les craintes que vous nous inſpirez ſi ſalutairement, c'eſt la parole que vous nous donnez » qu'il peut y avoir dans le monde quelques » femmes dignes d'être écoutées d'un honnête » homme. » Conſolons-nous donc & *s'il peut y avoir* quelque femme de cette eſpèce, ſans doute ce ſera celle là qui prendra l'*aſcendant* dont vous craignez de les voir jouir à notre préjudice. Ce n'eſt pas au reſte que vous ne connoiſſiez tout leur mérite, quand vous aprehendez de nous voir ſubjugués par leur deſpotiſme, mais vous craignez *d'avilir notre ſexe en honorant le leur !*

„ Le plus charmant objet de la nature, le „ plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible „ & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, „ une femme aimable & vertueuſe. „ C'eſt ainſi que vous vous répandez en éloges ! Eſt-il rien de plus flateur, & en même temps de plus vrai ? pourſuivons, *mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il ?* Voilà la pointe, voilà le ſer-

pent ſous les fleurs. Il n'eſt donc point, cet objet ſi plein de charmes ? ou s'il exiſte il eſt ſi rare & ſi déplacé dans la ſocieté qu'il n'oſe pas s'y montrer. Il eſt obligé de ſe cacher, *& où ſe cache-t-il* ? Une femme aimable & vertueuſe tout à la fois ! hélas ! c'eſt à votre avis, un être imaginaire. Je vais donc m'écrier avec vous : „ N'eſt-il pas bien cruel de le contem-„ pler avec tant de plaiſir au Théatre pour en „ trouver de ſi différens dans la ſocieté ? „

Mais enfin puiſque cet objet ne ſe rencontre que dans la peinture qu'en fait le Théatre, aprouvez donc cette peinture, elle eſt ſi belle qu'elle inſpirera aux femmes le deſir de reſſembler à ce tableau. Vous ne vous plaindrez plus après cela de ne pouvoir rencontrer une femme aimable & vertueuſe.

Si vous aviez intitulé votre livre : *Satyre contre les Comédiens & les femmes*, je ne me donnerois pas la peine de vous répondre. Ces ſortes d'ouvrages ne ſont point dangereux, parcequ'on eſt prévenu ſur les licences qu'ils prennent, mais vous compoſez un volume pour détruire les opinions juſtes & ſages d'un homme reſpectable à tous égards, d'un homme

qui plein d'eſtime pour votre patrie veut que l'univers lui doive l'exemple de la raiſon ſans préjugé, d'un homme enfin qui eſt lui-même le modéle de ce qu'il propoſe : votre livre ſe répand à la faveur des deux noms qui en ornent le frontiſpice, ſouffrez donc que ſi l'amour de votre pays a pu vous ſuggerer toutes les invectives qui ſont ſorties de votre plume, l'amour du mien ne me permette pas de demeurer dans le ſilence, lorſque vous décochez les traits les plus envénimés contre l'honneur & la vertu des Dames Françoiſes. C'eſt ſans difficulté les apoſtropher avec mépris, quand lorſqu'on eſt comme vous, au milieu de la France, on demande *dans quel endroit de la terre ſe cache une femme vertueuſe & aimable* ?

Tout ce que vous dites pour humilier ce ſexe n'en diminuera pas ſans doute le mérite, & ne changera rien à la nature des choſes, mais vous n'en êtes pas moins repréhenſible. Vous ne voulez pas que les hommes prennent des leçons de la part des femmes, *parcequ'elles ne ſavent rien, quoiqu'elles jugent de tout.* Ce reproche d'ignorance eſt très-mal fondé, ſur tout dans ce Siécle, où elles ont l'eſprit fort orné ;

mais quand il ſeroit juſte, il y auroit de l'inhumanité à le faire. Quelle eſt, s'il vous plaît, la raiſon du peu de connoiſſances des femmes? Eſt-ce la groſſiéreté de leur eſprit, le peu de ſolidité de leur jugement, la peſanteur de leur imagination? Nous ſavons bien le contraire nous autres hommes. En général elles ont l'eſprit plus fin & plus délicat que nous, le jugement plus facile, l'imagination plus vive, elles ont de commun avec nous toutes les bonnes qualités de l'ame & de l'eſprit, & pardeſſus nous l'élégance de la taille, les graces du maintien & les charmes de la figure. Il a donc été de notre intérêt en les deſtinant à nos plaiſirs, de les éloigner de tout ce qui auroit pu les diſtraire du ſoin que nous avons voulu qu'elles priſſent uniquement à nous plaire. Nous n'avons ceſſé de leur repéter qu'elles ne ſont faites dans l'ordre de la nature & de la ſociété que pour nous amuſer, & tout au plus veiller aux ſoins groſſiers & néceſſaires d'un ménage; après cela nous aurons la barbarie de leur reprocher qu'elles ne ſavent rien. Jettons les yeux ſur celles qui libres de ce préjugé, ont oſé entrer en rivalité avec nous. Leurs

écrits, leurs actions n'ont rien d'efféminé. Mais encore une fois, il eſt de l'intérêt de notre amour propre qu'elles nous ſoient inférieures ; nous ſommes les maîtres, & la loi du plus fort eſt toujours la meilleure. Si l'eſprit de ſervitude, auquel nous les aſſujettiſſons, ne leur permet point de s'élever au-deſſus de l'état que notre volonté leur preſcrit ; diſons cependant à leur honneur, que malgré toute notre attention à les dégrader ; elles ne laiſſent pas d'avoir leurs Héroïnes, comme nous nos Héros. Sans parler ici des Élizabeth, des Médicis, des Marie Thereſe, qui, à raiſon de leur ſexe, l'emportent ſur nos plus grands hommes ; combien de femmes illuſtres dont les noms ſont conſacrés à jamais au temple de Mémoire !

Je n'ai jamais pu refléchir ſans indignation à notre injuſtice, à l'égard de l'objet de nos hommages & de nos adorations. Eſt-il bien honorable pour nous de ravaler un ſexe au pied duquel nous ſommes tous les jours ? Que ſommes-nous donc, ſi les femmes ſont ſi mépriſables, nous qui dans l'effuſion d'un cœur qui dit ce qu'il penſe, leur jurons une obéïſſance

&

& un attachement inviolable. Ce ſont, direz-vous, des foibleſſes, mais ces foibleſſes ſont ſi générales, ſi fréquentes, ſi réïtérées, qu'elles peuvent paſſer pour un effet néceſſitant de leurs charmes. En ce cas, la nature a pris ſoin de les dédommager de notre humeur altiere. Avec combien de cruauté ne pourroient-elles pas ſe venger de nous, ſi la vengeance dont je veux parler, n'anéantiſſoit une partie de leurs plaiſirs ?

Ce que j'ai dit de notre peu d'équité, à les avilir, je le dis bien plus de la hardieſſe que nous avons de déclamer contre leur honneur, nous qui faiſons conſiſter le nôtre à les en priver. N'eſt-il pas abſurde que nous nous ſoyons imaginés être en droit de décider impérieuſement qu'elles doivent être déshonorées pour tomber une ſeule fois dans la même faute dont nous faiſons un plus grand trophée, à proportion du pouvoir que nous avons eu de la multiplier ? Je ne prétends aſſurément pas juſtifier par-là le libertinage, il eſt toujours criminel. Mais je ſoutiens qu'il n'eſt pas plus excuſable dans l'un que dans l'autre ſexe ; j'ajoûte même, en tirant une conſéquence de l'opinion que

nous avons de la femme, qu'il devroit être plus honteux & plus déshonorant pour un homme de donner des preuves de sa foiblesse, puisqu'il se prévaut d'un esprit plus élevé & d'un plus ferme courage. Qu'auroit-on à dire en notre faveur, quand après toutes ces considérations nous daignerions rentrer en nous-mêmes pour nous rendre justice sur le métier de suborneurs dont nous faisons hautement profession? Le sexe toujours craintif, & plein de candeur, quand nous ne l'avons pas corrompu, s'effarouche à notre approche, il veut nous éviter. Mais comment se dérober à nos poursuites; nous qui pour le rendre la victime de notre incontinence, savons employer tour-à-tour les attraits voluptueux de la séduction, & les armes presque toujours victorieuses de l'impudence?

Encore une fois, MONSIEUR, ne vous imaginez pas que je veuille autoriser les mauvaises mœurs, quand je semble excuser les écarts du sexe. Ce seroit, diriez-vous, indubitablement une morale de Comédien. Je cherche seulement à prouver, que rien n'est plus opposé à la raison, à la justice, & même

au ſimple ſens commun, que le droit que nous nous ſommes arrogés d'ériger en gentilleſſe pour nous, ce qui fait, à notre déciſion, l'opprobre & la honte des femmes. Concluons que ſi le libertinage eſt abſolument mépriſable dans l'un & l'autre ſexe, il faut l'éviter avec ſoin de part & d'autre.

Après cette diſgreſſion dont vous êtes la cauſe, reprenons notre ſujet. Vous avez déclamé tout à votre aiſe contre le Spectacle qui, ſelon vous, eſt nuiſible & préjudiciable à tout le monde, mais qui le ſeroit incomparablement plus à Genève que par tout ailleurs. Sachons en les raiſons : Si elles ſont juſtes, rien n'eſt plus louable que le deſſein que vous avez eu de ſervir votre Patrie, il falloit ſeulement le faire ſans léſer tout à la fois, la politeſſe, la bienſéance, la charité Chrétienne, & la vérité. Néanmoins dans le cas où je ſuppoſe vos raiſonnemens bien fondés, je vous excuſerois par le motif de votre zèle, j'en blâmerois ſeulement la véhémence mal entenduë : mais ſi au contraire le Spectacle ne peut qu'être utile & avantageux à vos concitoyens, quel eſprit vous a pu inſpirer ? c'eſt ce qu'il

faudra tâcher d'approfondir, ce ſera néceſſairement ignorance, animoſité, ou mauvaiſe foi. Quant à l'ignorance, vous êtes connu, je ne prétends pas vous faire un fade compliment en vous diſant que vous n'en pouvez être ſoupçonné. A l'égard de la mauvaiſe foi, je ne juge mal de mon prochain que le plus tard que je puis, & j'aime à le trouver innocent. Reſtera l'animoſité. Tout homme a ſes foibleſſes.

Les Spectacles, vous en convenez, peuvent être utiles dans les grandes Villes, pour diſtraire les gens oiſifs, que l'inaction peut entraîner au crime. Il eſt certain que c'eſt un des avantages qu'on en retire, mais c'eſt le moindre, par la raiſon que ceux qui en compoſent d'ordinaire le cercle ne ſont pas d'aſſez mauvaiſes mœurs pour croire que leur oiſiveté produiroit des forfaits comme vous le dites. Il faut d'autres plaiſirs que la Comédie aux ſcélérats. Ce n'eſt donc pas de ce côté qu'il faut l'enviſager pour en faire valoir le bien.

La Comédie inſtruit & amuſe tout à la fois. C'eſt une école de talens, elle fait briller l'eſprit des uns, en éclairant celui des autres;

en un mot, on peut dire qu'aujourd'hui tous les beaux Arts concourent à l'embelliſſement de ſon Théatre ; conſéquemment elle excite une noble émulation entre les Artiſtes, qui ne peut manquer d'être d'une utilité très-conſidérable pour le public. Par tout où les Arts fleuriſſent les habitans ſe multiplient, & le commerce agrandit. Si tous les hommes vivoient comme nos premiers peres, ou comme ces Montagnons dont vous nous faites une ſi brillante deſcription, je me diſpenſerois de préconiſer leur félicité ; mais je regarderois la Comédie comme quelque choſe de fort inutile pour eux. Elle pourroit peut-être leur faire appercevoir la différence qu'il y a entre l'aiſance & le ſimple néceſſaire, mais comme on ne regrette point un bonheur qu'on ne connoît pas, je penſerois qu'il leur ſeroit plus expédient de vivre dans l'ignorance d'un état plus heureux que le leur, dans la crainte qu'ils ne ſe ſerviſſent de moyens illicites pour y parvenir avec trop de promptitude & de facilité.

Vos concitoyens ſont-ils dans cette poſition ? Ne ſavent-ils pas apprécier la ſituation

d'un homme qui eſt obligé de fabriquer ſa maiſon, & de ſe tricoter des bas ? Ignorent-ils les avantages d'une noble & eſtimable induſtrie qui procure à un négociant le bien être? Non ſans doute. Or s'ils en connoiſſent les agrémens, certainement ils les déſirent, conſéquemment il leur eſt très-expédient de raſſembler chez eux tout ce qui peut contribuer à les leur procurer.

Que cet état de ſimplicité des habitans des environs de Neufchâtel ſoit le plus heureux de tous, j'en conviendrai avec vous, à la faveur de la peinture que vous nous en faites qui les rapproche du ſiécle d'or imaginaire; mais cette ſimplicité qui fait le bonheur de vos Montagnons ſeroit inſupportable à la plus grande partie du reſte de la terre & nomément à Mrs. les Genevois, ainſi ne tirons point de conſéquence des uns aux autres, puiſqu'il n'y a aucun rapport entre eux. Vos Montagnons aiment les racines qu'ils cultivent & qu'ils mangent ſans autre aprêt que leur appétit. Les Genevois aiment les truites du Lac bien cuiſinées. Il faut ſervir tout le monde à ſon goût.

Il n'eſt pas en votre pouvoir d'empêcher l'amour des richeſſes & des plaiſirs honnêtes, quiconque a vu ſes voiſins en jouir a ſenti le vuide de leur privation. Les Spectacles bien loin d'appauvrir un pays tel que Genève, le rendront ſans difficulté plus floriſſant. La raiſon en eſt fort ſimple.

Cette ville eſt très-commerçante & ſa ſituation la rend ſuſceptible d'un négoce bien plus étendu que celui qui s'y fait. Elle contient environ 24000 habitans, preſque tous aiſés, & parmi leſquels il y en a de fort riches. Ces derniers quoiqu'occupés de leur Commerce, s'ennuyent ſouvent de la trop grande ſolitude dans laquelle ils ſemblent végéter. Pour s'y dérober ils paſſent en France & y dépenſent leurs revenus dont ils privent leur Patrie. L'exemple de ces déſerteurs n'eſt pas propre à y attirer l'Étranger, au moyen de quoi la conſommation des denrées n'y eſt pas conſidérable. Petit à petit tous ceux qui ſe trouveront dans une paſſe un peu opulente s'accoûtumeront à venir jouir de la vie chez leurs voiſins, pendant cinq ou ſix mois de l'année. Quel préjudice ! on s'appercevra trop tard du

tort qu'on a eu de s'oppoſer aux plaiſirs du public, on voudra y remédier, mais on ne fera pas rentrer les ſommes qui ſeront ſorties, ni les habitans qui ſe ſeront établis ailleurs, attirés par les agrémens qu'ils y auront rencontrés.

C'eſt en vain que pour étayer vos réflexions d'un air de vérité, vous nous repréſentez les Genevois comme un peuple ſimple & laborieux, qui ſe délaſſe de ſes travaux dans le ſein de ſa famille, en careſſant ſon épouſe & ſes enfans. Sans vouloir lui diſputer les vertus domeſtiques qu'il poſſéde, nous le connoiſſons aſſez pour ne pas ignorer qu'il ne reſſemble en rien à vos Montagnons, ſi ce n'eſt par la droiture du cœur : il aime les arts, les plaiſirs, le luxe & toutes les douceurs de la vie. Si on les lui refuſe chez lui, il ira bientôt les chercher ailleurs.

Vous ne nous perſuaderez pas au ſurplus que l'amour du luxe ſoit contraire au bien de la République. Le luxe n'eſt pernicieux que pour les états qui en ſeront entichés, ſans pouvoir ſe le procurer par leur commerce, & leur induſtrie ; or il eſt inconteſtable que ſi

Genève ambitionne la grandeur & l'opulence, elle eſt à même de ſe ſatisfaire ſans ſe ruiner, puiſque tout contribue à en faire une Ville d'un négoce immenſe. Il ne faut qu'exciter l'induſtrie des habitans, & l'on n'aura pas de peine à y reuſſir. Dès l'inſtant qu'ils connoîtront tout ce qu'ils peuvent à cet égard, & qu'ils en auront quelques exemples devant les yeux, l'émulation ſe mettra de la partie; alors les tréſors que la nature a répandu ſur ce climat ne feront pas les ſeuls avantages qui le feront cherir.

L'auſtérité de votre Morale Philoſophique vous perſuade que tout le monde doit penſer comme vous, ſans en avoir les mêmes motifs. Vous voudriez réduire le genre humain à regarder toutes les délices qu'on peut gouter ici bas, comme des êtres contraires à la vertu & au bon ordre; ainſi vous nous exaltez la vie purement champêtre, à peu près comme le doit faire une églogue. Ne ſavez-vous pas qu'il y a longtems qu'on a dit que ſes douceurs ne ſe trouvoient plus que dans une idile ou un payſage? En ſuppoſant même qu'elles puiſſent ſe rencontrer dans quelques hameaux,

les mœurs du Village ne peuvent être celles d'une grande Ville.

Toute la jeuneſſe de Genève aime les Spectacles & en demande, pourquoi les lui refuſer ? Si les vieillards s'oppoſent encore à ce qu'elle ſouhaite, c'eſt moins, je crois, parcequ'ils les regardent comme dangereux, que par la crainte de rien innover, & parcequ'il ſe rencontre des eſprits turbulens qui poſſedant l'art d'en impoſer, ſe font un plaiſir de contrarier. Cela donne un air de ſingularité qui diſtingue.

La Comédie à Genève en rendra le ſéjour plus agréable & en amuſant les Citoyens les empêchera d'abandonner leur pays & d'aller diſſiper leurs revenus chez l'Étranger. Premier avantage.

L'heure des Spectacles étant toujours celle du ſoir, le travail n'en ſouffrira point. Au contraire ils raſſembleront pluſieurs fois la ſemaine des gens qui s'éloigneroient de la Ville pour aller ſe divertir ailleurs. Or cet éloignement ne peut avoir lieu ſans un notable préjudice. Le chef d'une famille ne s'abſente guere ſans qu'il en réſulte une négligence dans

ſon trafic & une trop grande diſſipation dans ſon domeſtique. La Comédie remédiera à cet inconvénient. Second avantage.

Le ſéjour de Genève, ſi gracieux par lui-même, deviendra plus agréable par l'établiſſement d'un Spectacle qui attirera la fréquentation des étrangers. La circulation des eſpeces ſera plus abondante. Troiſieme avantage.

Chacun voudra partager des plaiſirs qui, ſans être diſpendieux, couteront toujours quelque choſe. Il faudra par-conſéquent un ſurcroît d'induſtrie & d'aſſiduité au travail de la part du petit bourgeois. Les manufactures ſe perfectionneront & ſe multiplieront à meſure que les dépenſes, qui ne ſortiront pas du ſein de la République, deviendront plus conſidérables. Quatrieme avantage.

Les jeunes gens apprendront à parler la langue Françoiſe avec pureté. Les Piéces de Théatre les inciteront à la connoiſſance de la Fable & de l'Hiſtoire. La ſociété deviendra plus amicale, parce qu'on ſe raſſemblera plus ſouvent. La Peinture, la Muſique, la Poéſie, enfin les beaux Arts y fleuriront, & conſéquemment le public & le

particulier y gagneront. Cinquieme avantage.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans le détail de l'utilité que la Comédie apporteroit à cette République ſi ſage & ſi prudente. Vous nous aſſurez au reſte, que ſi quelque choſe doit fortement s'oppoſer à ſon établiſſement, c'eſt la crainte » des inconvéniens qui peuvent naître » de l'exemple des Comédiens ».

Je ne ſuis pas aſſez déraiſonnable pour nier que le mauvais exemple n'ait une force bien puiſſante ; mais s'il eſt facile de le prévenir, qu'aurez-vous à me répondre ?

Vous regardez comme une choſe impoſſible d'avoir tout à la fois des Spectacles & des mœurs. Ce ſeroit, dites-vous, une choſe à voir, car ce ſeroit la premiere fois. Il eſt très-faux que les Comédiens ſoient par-tout auſſi débordés que vous les faites, & quand cela ſeroit, le mal pourroit être ſuſceptible de reméde. Si Monſieur d'Alembert a propoſé de les contenir par la ſévérité des Loix, c'eſt qu'il a cru la choſe facile. Vous n'êtes pas de ce ſentiment. Pourquoi ? *parce que la force de la Loi ſeroit inférieure à celle des vices qu'on voudroit*

reprimer, & que d'ailleurs les choſes de mœurs ne ſe réglent pas comme celles de droit rigoureux, par des Édits & des Loix.

A vous entendre, rien ne peut arrêter la licence des Comédiens; toutes les Loix les plus ſages ne pourroient les contenir. Voilà des gens bien pernicieux. Mais, MONSIEUR, qui vous a conſtitué Juge en Iſraël? Qui vous a découvert les ſecrets les plus cachés du cœur humain, pour oſer ſoutenir que les mêmes gens à qui vous prêtez tant d'amour pour le libertinage, ne déſirent pas en ſortir? Qui vous a répondu qu'ils n'en donneroient pas les preuves les moins ſuſpectes, ſi on vouloit prendre la peine d'y faire attention? Tout le monde ſait que ce qui concerne la pureté des mœurs ne peut être réglé par des Édits, comme ce qui regarde le droit rigoureux; mais au défaut des Édits qui ſeroient inutiles pour la réforme des mœurs, n'eſt-il pas d'autres expédiens? Que les Comédiens ſoient regardés chez vous comme ils devroient l'être par tout, c'eſt-à-dire, comme des gens très-eſtimables & qu'on eſtimera quand ils feront leur devoir, & qu'ils ſe conduiront avec tou-

tes les bienſéances qu'on doit à la ſociété. Qu'ils ſoient admis dans les compagnies où l'on auroit honte du concubinage, ils ceſſeront de donner dans ce vice, il faudra donc laiſſer la liberté de ſe marier. Que les Comédiennes aient l'entrée des maiſons où les Dames honorent, aiment & reſpectent leurs maris, où enfin l'honnêteté eſt ſcrupuleuſement obſervée; elles voudront reſſembler à celles qu'elles fréquenteront. Que tout ce qui eſt du corps du Spectacle ſoit aſſujetti aux Loix ſéculieres & eccléſiaſtiques comme le bourgeois; qu'en un mot, il n'y ait d'autre différence entre les Comédiens & les habitans que celle qui ſe rencontre dans l'eſpece de la profeſſion, c'eſt-à-dire, celle qu'on trouve entre un Sculpteur & un Architecte, vous verrez ſi dès l'inſtant que l'on agira avec eux comme l'équité naturelle l'exige, ils ne ſe conduiront pas auſſi comme l'ordonne cette même équité.

Ne ſavez-vous pas, MONSIEUR, que les hommes ſont ce qu'on veut qu'ils ſoient?

L'opprobre avilit l'ame & flétrit le courage.

Répandez un vernis honteux ſur un métier quel qu'il ſoit, vous verrez bientôt ceux qui

l'auront embraſſé ſe dépouiller de cette nobleſſe de ſentimens qui entretient l'ame dans l'élévation. Si cet effet n'eſt pas abſolument général, du moins ſera-t-il bien commun. Que ſi par un barbare & ſtupide préjugé on juge chez vous les Comédiens comme l'ignorance & le fanatiſme, il vous ſera difficile d'y introduire une troupe dont les mœurs ſeront irrépréhenſibles. Il n'eſt pas difficile d'en ſentir la raiſon. La plûpart des Comédiens n'ont pas eu une merveilleuſe éducation; accoûtumés à la licence d'un état qui ne tient à rien, pour ainſi dire, du reſte de l'univers, ils éprouvent l'humiliation, & n'ont ni aſſez d'eſprit, ni aſſez d'ambition pour chercher à s'y dérober. Le plus grand nombre d'eux conſacré au Théatre dès leur enfance, parce qu'ils ſont fils de Comédiens, ne ſavent rien au-delà de leurs rôles, & preſque convaincus qu'ils doivent être néceſſairement les victimes de l'erreur qui les flétrit, ils ſubiſſent l'indignité d'un ſort qu'ils pourroient faire rougir de les outrager. Voilà l'effet de l'injuſte opinion des ſots.

Que chez vous, au contraire, MONSIEUR, par un eſprit d'humanité, de juſtice & de

raiſon, on juge les Comédiens d'après eux-mêmes, & non d'après leurs prédéceſſeurs; qu'on les mette à portée de ſécouer le joug que le menſonge leur a impoſé ; qu'ils ſoient en un mot au niveau des autres habitans, vous verrez que beaucoup d'honnêtes gens qui ſavent ſe diſtinguer dans cet état, malgré la force de l'opinion, ambitionneront l'avantage d'aller vivre parmi des ſages qui ignoreront l'art odieux de dégrader les hommes. Qu'arrivera-t-il de-là ? C'eſt que non-ſeulement vous aurez des gens à talens, & d'honnêtes gens, mais encore vous les aurez à un prix bien au-deſſous de ce qu'ils exigent par-tout ailleurs. Quel eſt le Comédien qui ne préférât pas cent louis d'appointemens à Genève, où on l'eſtimera & où on le vengera du caprice des autres Nations, à ſix mille livres dans un pays où l'on lui refuſera les conſidérations dont ſa façon de penſer & d'agir le rendent digne ? J'oſe aſſurer qu'il y auroit parmi tous les ſujets de la troupe une généreuſe émulation pour juſtifier le diſcernement de leurs protecteurs. Vos cenſeurs auroient peu à faire avec eux, je ne doute pas qu'ils ne s'en ſerviſſent les uns aux autres.

Au

Au ſurplus ſi quelqu'un d'eux ſe rendoit indigne des bontés dont la République honoreroit leur corps, je ſerois d'avis qu'on le punit ſi rigoureuſement, que la peine qu'on lui infligeroit put mettre un frein aux diſpoſitions de libertinage qui pourroient ſe rencontrer dans quelque autre. Non ſeulement il faudroit le chaſſer honteuſement de la ville, mais le faire d'une maniere à le flétrir, & à le rendre mépriſable à tout le monde. On ne ſauroit trop rigoureuſement châtier ceux qui par une conduite deshonnête s'aviliſſent, & font réjaillir leur infamie ſur des innocens.

La preuve qu'il ne ſeroit pas impoſſible de contenir les Comédiens dans une ville où on voudroit les traiter comme je le propoſe, c'eſt que dans les Cours étrangeres, où le gouvernement Eccléſiaſtique ne prodigue pas ſi généreuſement ſes foudres, où on les admet aux Sacremens de l'Egliſe, où enfin on ſuppoſe qu'on peut être honnête homme & déclamer des vers, ils s'y comportent tout autrement que dans les lieux où on les maltraite ſans raiſon.

Je ſoutiens quoiqu'on en puiſſe dire, que c'eſt provoquer le libertinage, que d'interdire aux

hommes les moyens de ſatisfaire avec honnêteté aux beſoins de la nature. Défendre à tous les boulangers de me vendre du pain, c'eſt m'obliger à en voler. Ne devroit-on pas ouvrir les yeux ſur l'inconſéquence de la conduite qu'on tient à l'égard des perſonnes de Spectacle ? Le ſouverain Pontife, le Vicaire immédiat du fils de Dieu, les admet dans le ſein de l'Egliſe, les reçoit au nombre de ſes enfans, & les fait participer à tous les tréſors de grace que la bonté divine a bien voulu accorder aux hommes ; pourquoi leur réfuſer en France ce que toute l'Italie leur accorde ; ce que preſque tous les autres Royaumes leur adjuge ? Le Dieu de Rome & celui de Paris ne ſont-ils pas les mêmes ? Que diroit un Sauvage qui ſimplement guidé par les lumieres de la droite raiſon, mais inſtruit de nos myſteres & de nos Sacremens, viendroit entendre le Prône dans l'Egliſe de St. Sulpice, où le même Prêtre excommuniera dans la même matinée les mêmes gens qu'il communiera dans celle de St. Sauveur ? (a) J'eſpere qu'on ne trouvera

(a) A Paris les Comédiens Italiens ſont admis à la participation de tous les Sacremens de l'Egliſe, ſans

pas étrange la liberté avec laquelle je fais remarquer cette contradiction, puiſqu'on ne fait nulle difficulté de donner matiere à la ſolidité de mes obſervations.

On pourroit me répondre à l'objection que je fais ſur cette conduite, que ſi l'on excommunie les Comédiens François, tandis qu'on abſout les Comédiens Italiens, c'eſt à cauſe de la différence qui ſe rencontre dans ces deux Théatres. Si la raiſon eſt bonne, je dois me taire. Le Théatre Italien plus épuré que le François ! cela eſt ſans replique.

Voilà, direz-vous au moins, des raiſonnemens ſpécieux, mais reſte à ſavoir, *ſi les loix que le gouvernement dreſſera pour en impoſer aux Comédiens, changeront l'opinion publique, car ſi cette opinion ſubſiſte toujours ils reſteront donc tels qu'ils ſont, puiſqu'en continuant à les mépriſer, ils demeureront dans l'aviliſſement qui donne lieu à leur peu de délicateſſe en matiere de bonnes mœurs.*

---

avoir, je ne dis pas abjuré, mais renoncé à leur profeſſion. C'eſt à St. Sauveur qu'ils vont ordinairement partager les dons du Ciel avec le reſte des fideles.

Pour prouver que les Loix ne changent point l'opinion publique, vous nous apportez un exemple qui n'a aucun rapport à votre ſujet. Le Prince, dites-vous, en décernant un arrêt de mort contre toute perſonne convaincue de combat aſſigné, n'a pas remédié au mal. Il a ſeulement obligé par-là à donner un autre nom à ces ſortes de combats, pour éluder ſes Ordonnances : ainſi il a compromis ſon autorité.

Quand la ſageſſe de nos Monarques a proſcrit les duels en France, elle n'a jamais imaginé réuſſir tout d'un coup à changer l'opinion, & à perſuader qu'un homme qui ſe battroit en duel ſeroit deshonoré aux yeux du public. Mais c'eſt parcequ'elle a ſenti la difficulté de vaincre le préjugé à cet égard, qu'elle a uſé des plus grandes rigueurs. Il étoit queſtion d'arrêter le cours de cette férocité. Jugeons des moyens qu'on a employé par leurs effets. L'autorité Royale en ce cas n'a point été compromiſe, car il eſt certain que rien n'eſt plus rare aujourd'hui que les duels; rien n'étoit au contraire ſi commun. Je dis plus, non ſeulement le Roi a arrêté cette fureur, mais il a même forcé en partie de changer l'opinion.

Un homme qui autrefois n'auroit pas accepté un cartel auroit été deshonoré, aujourd'hui le plus brave Officier du Royaume, peut, ſans bleſſer le point d'honneur, le refuſer, en ſe contentant de dire à celui qui le lui propoſe, mon Maître me défend le duel, je ne fuis pas difficile à rencontrer, attaquez-moi & vous verrez ſi l'honneur n'a pas autant de pouvoir ſur moi que le devoir. Un tel homme après une réponſe de cette nature agira comme il avoit coutume de faire avant la propoſition du duel. On l'attaquera, il ſe défendra avec bravoure, & n'aura pas déſobéï au Roi. L'agreſſeur, à la vérité, ſera dans le cas des rigueurs de l'Ordonnance, mais s'il s'eſt porté à cette extrémité par un motif indiſpenſable du préjugé, ces ſortes de cas deviendront d'autant plus rares qu'on ſaura en apprécier le danger.

Vous dites que ſi les duels ſont moins communs qu'autrefois, ce n'eſt pas parcequ'ils ſont punis, mais c'eſt parceque les mœurs ont changé. Pourquoi ce changement de mœurs ne peut-il s'attribuer aux impreſſions que l'Edit du Prince a fait ſur les eſprits? Il a démontré la brutalité de deux combattans

qui plus féroces que les bêtes, vont de sang froid s'arracher la vie; il a prouvé le préjudice qui en résultoit pour l'Etat en général & pour les familles des particuliers. On a admiré la sagesse de ses décrets, on a craint les peines qu'il imposoit aux coupables, & afin de ne pas être dans le cas de les subir, chacun a apporté du sien dans la societé pour en adoucir les mœurs. Les querelles ont par conséquent été moins fréquentes. & les combats presqu'abolis.

Quoique vous en puissiez dire, la force de l'autorité Royale a été bien plus efficace que ne l'auroit été *une chambre d'honneur* telle que vous nous en fournissez le projet. Pouvez-vous raisonnablement proposer l'établissement d'une juridiction, *qui dans des cas où l'honneur seroit réellement blessé, permettroit le combat singulier?* Lorsqu'un homme aura donné un soufflet à un autre, sera-t-il bienséant que pour sa satisfaction on l'envoie au combat, où peut-être il sera tué? S'il prend de lui-même la résolution de se battre, il n'aura à se plaindre que de l'opinion qu'il a attaché à l'affront qu'il a reçu, mais si pour toute réparation on lui

adjuge la voie des armes, n'aura-t-il pas lieu de murmurer de ce qu'on ne punit pas celui qui lui a ravi ſon honneur ? Tout homme qui pourra ſe déterminer à en venir aux plaintes, demande une ſatisfaction, ce n'en eſt pas une que d'obtenir la permiſſion de ſe couper la gorge, car bien des gens diront que le reméde eſt pire que le mal. Soyez d'ailleurs très-convaincu que l'humeur des François eſt telle, que ſi on leur permettoit de ſe battre en certaines occaſions, ils prendroient moins de précautions pour ne pas tomber dans le cas qui donneroit lieu au combat, qu'ils n'en apportent aujourd'hui pour ſe préſerver d'encourir l'indignation de leur Maître. La crainte de perdre ſon poſte, ſes honneurs, & les graces qu'on attend pour ſes proches, a plus de pouvoir ſur le gentilhomme François que l'appréhenſion de la mort même.

Les Loix peuvent donc, ſinon abolir entiérement & tout d'un coup le préjugé, du moins le diminuer, puiſque ſi l'Edit du Prince n'a pas changé totalement l'opinion qu'on avoit des duels, il l'a beaucoup rectifié. Je ne m'étendrai pas plus au long ſur ce ſujet, il

n'eſt de ma compétance que parceque le ſens commun & l'honneur ſont de tout état. Au reſte je vous avoue avec ſincérité, que ſi j'épluchois votre ſyſtême de la chambre d'honneur, je crois qu'il ne me ſeroit pas difficile d'apprêter à rire à vos dépens.

J'ai dit que l'exemple des duels n'avoit rien de concluant pour prouver la difficulté de faire prendre au public une opinion contraire à celle qu'il a des Comédiens. Je crois ne m'être pas trompé.

Dans l'idée que chaque homme s'eſt formé des duels, il a cru ſon honneur engagé à ne les pas regarder honteux, par la crainte d'être ſoupçonné de poltronnerie. Il eſt donc fort difficile de lui inſpirer d'autres ſentimens. Mais il n'eſt point du tout intéreſſant pour chaque particulier d'enviſager les Comédiens comme des proſcrits, au contraire, le public ſouhaiteroit peut-être qu'on l'autoriſât à lier de commerce avec des gens qu'on peut raiſonnablement rechercher pour leurs talens. On pourroit donc aiſément faire pencher la balance du côté où ſon propre poids l'entraîne déjà. Que ceux qui ont l'autorité en main

commencent par remontrer l'injuſtice qu'on fait aux perſonnes attachées aux Spectacles, qu'en conſéquence ils les mettent au rang des autres citoyens. Le menu peuple en ſera d'abord ſurpris, petit à petit il raiſonnera ſur cet évenement, comme il en entendra parler par ceux qui lui ſont ſupérieurs, enfin il penſera comme ſes maîtres. *Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

Il me ſemble vous entendre tirer de cette citation un argument contre moi. Si, direz-vous, le ſujet régle ſes jugemens ſur ceux de ſon Roi, d'où vient les Comédiens ſont-ils mépriſés en France, puiſque le Monarque les penſionne ? Cette preuve de bonté ſeroit plus que ſuffiſante pour anéantir toute prévention, ſi nos Eccléſiaſtiques n'en diminuoient l'effet par leurs cenſures. A Vienne un Comédien à talens & honnête homme a ſouvent part aux graces de la Cour, & toujours à l'eſtime & à la conſidération publique. Si le Spectacle François y avoit un établiſſement auſſi aſſuré qu'à Paris, ceux qui le compoſent ſeroient encore régardés ſur un bien meilleur ton.

J'ajouterai, pour prouver que l'opinion

qu'on auroit à Genève des Comédiens seroit telle que le Gouvernement la voudroit, qu'on est fort porté à très-bien juger d'eux. Nous en avons des certitudes par l'éloge que la troupe du sieur le Moine fait des Citoyens. Ajoutez à ce témoignage les marques de bienveillance dont toute la jeunesse de la Ville a comblé le sieur d'Auberval, Comédien de Lyon, qui fût obligé d'y passer quelque tems l'avant derniere automne. En exaltant la sagesse du Gouvernement, l'ordre de la Police, la beauté du pays, il ne cessoit à son retour de nous entretenir de l'accueil gracieux dont les jeunes gens, & même les principales maisons l'avoient favorisé. Tout le monde, dit-il, marquoit une grande envie d'avoir un Spectacle, & il n'étoit pas difficile de s'appercevoir que le sage Genevois fait assigner à chaque homme sa propre valeur.

De tout ce que j'ai dit il faut tirer cette conséquence, qu'il sera aisé d'empêcher que les Comédiens soient regardés avec mépris à Genève, & qu'ainsi n'étant plus avilis, leurs mœurs se ressentiront du dégré d'estime qu'on leur accordera.

Après avoir prouvé qu'on ſeroit porté à les conſiderer, il eſt queſtion de faire voir, s'ils pourroient mériter cette conſidération. Je ſuis certain que quelques petits ſoins de la part des Magiſtrats ſuffiroient pour les ſouſtraire à l'opprobre, reſte à ſavoir ſi la Loi ſeroit capable de leur en impoſer.

J'ai cru avoir déja ſuffiſamment démontré que ſi Genève vouloit mettre le Spectacle au niveau des autres talens, elle auroit bientôt des Comédiens de mérite. Je me ſuis ſans doute trop avancé, puiſque vous nous faites la grace de décider qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils ſoient honnêtes gens, *parceque c'eſt un état de licence & de mauvaiſes mœurs.* Cette licence & ces mauvaiſes mœurs ſont-ils abſolument & indiſpenſablement attachés à cette profeſſion ? Tous ceux qui l'exercent aujourd'hui ſont-ils des débauchés, & en laiſſant ſubſiſter cette fauſſe & outrageante ſuppoſition, n'y a-t-il pas moyen de mettre un frein à leur libertinage ? N'y aura-t-il donc que contre la Comédie que les Loix ſeront ſans force & ſans vigueur ? La Police a trouvé dans certains pays le ſecret de donner une apparence d'hon-

nêteté aux choſes les plus deshonnêtes. Ne pourra-t-on réuſſir à obliger une trentaine de perſonnes à vivre & à ſe conduire comme de bons & de paiſibles citoyens ?

Dès qu'on les aura intéreſſé à mener une vie irréprochable, ſitôt qu'ils partageront l'eſtime qu'on doit aux hommes vertueux, ils s'empreſſeront à le devenir & s'il en eſt quelqu'un qui s'égare, il ſera facile de remédier à cet abus.

Une troupe de quinze perſonnes en tout ſeroit ſuffiſante à Genève. Or j'engagerois ma tête qu'elle ſeroit bientôt telle qu'on la peut déſirer, ſi on lui accordoit les avantages dont j'ai parlé. On ſeroit, je penſe, plus occupé à refuſer de très-bons ſujets qu'à en chercher. Pour parvenir à l'exécution du plan que je m'en fais, voici, je crois, les moyens les plus aiſés.

Premierement il faudroit que ce fut le corps de Ville qui ſe chargeât de la direction. On nommeroit quatre Commiſſaires, qui mettroient à la tête du Spectacle, comme Directeur honoraire, un homme de probité. Ce ſeroit aux Commiſſaires à faire les informations néceſ-

faires à cet égard. Il ſeroit expédient qu'il fût marié.

Secondement, le Directeur honoraire propoſé pour faire contracter les engagemens ne prendroit aucun ſujet ſans le connoître. C'eſt la choſe du monde la plus aiſée. Les Comédiens à cet égard reſſemblent aux grands; ils ne peuvent faire la moindre baſſeſſe que tout le Royaume où ils ſont, & même les étrangers, n'en ſoient inſtruits.

Troiſiemement, on ne ſouffriroit pas qu'aucun Acteur vécut avec une Actrice ſans avoir de bons extraits de mariage en forme, & il faudroit ne point fermer les yeux ſur ce chapitre.

Quatriemement, il ne ſeroit pas permis aux Comédiens de différent ſexe de demeurer dans la même maiſon. Chaque hôte ſeroit tenu de ne recevoir pour locataires que ceux à qui les Commiſſaires auroient donné des billets de logement à lui adreſſés.

Cinquiemement, il ſeroit expreſſément défendu aux Comédiens & Comédiennes de porter or, argent & pierreries, excepté ſur leurs habits de Théatre. Il leur ſeroit au ſurplus

ordonné de ſe vêtir & coëffer comme les honnêtes gens du pays, & ſans aucune affectation.

Sixiemement, le Directeur honoraire ſeroit toujours obligé d'aſſiſter à toutes les aſſemblées pour prévenir les diſputes d'emploi. Il auroit le droit de prononcer & de mettre à l'amende celui ou celle qui manqueroit au devoir de la politeſſe & de la bienſéance.

Septiemement, il ſeroit publié une Ordonnance à tous les Marchands pour leur défendre de faire le moindre crédit, ſans une permiſſion ſignée des Commiſſaires qui la donneroient en certaines occaſions indiſpenſables, mais qui retiendroient ſur les appointemens de quoi payer la dette.

Huitiemement, la recette ſeroit tous les jours portée chez les Commiſſaires qui payeroient ou par mois ou par quartier. Le fonds de la Caiſſe qui excéderoit les appointemens ſeroit deſtiné à l'entretien & l'ornement de la Salle.

Avec ces précautions & quelques autres encore, il ſeroit aiſé de prévenir tous les abus que vous craignez de la part des Comédiens. Au ſurplus, je ſuis très-aſſuré que vos cenſeurs

ne ſeroient pas fort occupés avec eux, dès qu'on feroit les diligences convenables pour avoir d'honnêtes gens & qu'on les traiteroit comme tels.

Il ne me paroît pas au reſte qu'il ſoit extrêmement néceſſaire que la ville ſe charge de la direction, je le propoſe comme un plus grand bien, & voici mes raiſons.

Les ſujets perſuadés qu'ils ne courroient aucun riſque pour leurs appointemens, ſe donneroient à meilleur compte. Lorſqu'au bout de l'année les recettes ſeroient plus abondantes que les dépenſes, la Ville diſpoſeroit du reſtant en faveur des pauvres, ou ſi elle vouloit que cet argent fut uniquement conſacré au Spectacle, elle en feroit un fonds, pour donner de petites penſions aux Acteurs qui pendant dix ou quinze ans auroient contribué à ſes plaiſirs, & ſe ſeroient attiré les applaudiſſemens autant par leurs talens que par leurs mœurs. La Comédie deviendroit alors un établiſſement ſolide. Que d'honnêtes gens le rechercheroient !

Tout ce qui ſeroit du reſſort du Spectacle ſeroit de la compétance des quatre Commiſ-

ſaires, qui ordonneroient toutes les punitions qu'ils croiroient juſtes & raiſonnables, à l'exception des peines corporelles. Par ce moyen on n'occuperoit point les autres Tribunaux à des matieres étrangeres pour eux.

Je ne veux plus actuellement qu'examiner ſi la Ville pourroit ſuffire à l'entretien d'une Comédie. Sans entrer dans un calcul ennuyeux j'ai dit que quinze ſujets ſuffiroient, j'en veux payer ſix ſur le pied de mille écus, & les neuf autres ſur celui de deux mille livres, voilà qui fait en tout trente-ſix mille francs. Les Comédiens joueront quatre fois la ſemaine: Que les repréſentations, l'une portant l'autre, aillent ſeulement à deux cens francs, voilà près de quarante mille livres. Joignez-y des Bals, & ce ſera un ſurcroît de gain. C'eſt, direz-vous, un argent dont on prive la République. Point du tout. Le Spectacle étant ſtable, la conſommation s'en fera dans ſes Etats, ce qui devient pour lors une affaire de circulation. Vos concitoyens n'y perdront rien, car ce qui ſera enlevé à l'ouvrier d'une Manufacture rentrera chez le boulanger. Quel dommage peut-il en réſulter pour Genève? Qu'un

Qu'un Directeur paſſager aille s'établir dans vos Fauxbourgs, au bout de ſix mois il vous quitte & vous emporte le ſurplus de l'argent qu'il n'a pas conſommé chez vous ; mais quand vos eſpéces ne ſortiront pas de votre pays, elles ne feront que changer d'une main à l'autre. Voilà l'effet du Commerce.

S'il falloit répondre à toutes les infamies que vous vomiſſez contre les Comédiens, il faudroit être ou ſans éducation, ou s'armer d'une patience auſſi grande que celle de Job. Comment en effet demeurer dans les bornes de la modération vis-à-vis un homme qui de ſang froid, ſe fait un déteſtable plaiſir de vous déchirer avec une malice ſans exemple ? Le plus ſage ſeroit peut-être de mépriſer la calomnie, & c'eſt indubitablement le parti que je prendrois, ſi votre livre ne devoit tomber qu'entre les mains de perſonnes raiſonnables. Mais il eſt des petits eſprits, ſcrupuleux & prévenus, qui le liront, & qui s'affermiront dans leurs fauſſes oppinions par l'expoſition artificieuſe des vôtres. Il faut donc faire de généreux efforts pour les détromper. C'eſt le ſeul but que je me propoſe

en vous écrivant ; car pour les fanatiques & les bigots, je tiens toute cette eſpéce trop mépriſable pour me donner la peine de leur parler bon ſens. En ont-ils ?

Je paſſe ſous ſilence toutes vos invectives, & je viens à cet endroit de votre livre, où vous dites : » qu'à Paris même où les Comé-» diens ont plus de conſidération & une meil-» leure conduite que partout ailleurs, un » Bourgeois craindroit de fréquenter ces mê-» mes Comédiens, qu'on voit tous les jours » à la table des Grands. »

Vous imaginez-vous que je puiſſe vous ſuppoſer aſſez peu d'eſprit pour avoir voulu tirer aucune conſéquence qui nous ſoit déſavantageuſe par ce raiſonnement ? La conduite du Bourgeois eſt une ſuite du préjugé qu'il déſaprouve peut-être, mais qu'il n'oſe pas encore ſécouer tout-à-fait. J'ai ſuffiſamment montré combien il eſt injuſte en prouvant qu'il a pris ſa ſource dans la crapule des Baladins. Les Grands qui ſont faits pour donner le ton, n'ignorent pas cette vérité, ils veulent détruire par leur exemple l'erreur populaire, ils y réuſſiront ſans doute, le Bourgeois en

ſera charmé. Ne peut-on pas dire auſſi que ſi le Comédien n'eſt point lié avec le Bourgeois, c'eſt parcequ'il n'en recherche pas la fréquentation ? Accoutumé à jouir auprès des Grands des marques de diſtinction & de bienveillance que les talens méritent, il craint d'éprouver quelque petite mortification dans une maiſon où les maîtres quoique polis & très-attentifs pourront recevoir quelque compagnie qui ne leur reſſemblera pas. Je vous dirois bien, ſi je voulois, qu'il eſt abſolument faux que les Comédiens ſoient à Paris comme ailleurs ſans aucune intimité avec les Bourgeois. Mille exemples dans cette Capitale, comme dans les autres villes du Royaume, m'y autoriſeroient. Qu'auriez-vous à répondre ?

La remarque que vous faites ſur cette fameuſe Actrice que les Anglois ont inhumé à côté de leurs Rois, eſt peut-être la preuve de mauvaiſe foi la plus caractériſée qu'on puiſſe imaginer. Rapportons-la dans toute ſon étendue. J'en rougis pour vous.

» Si les Anglois ont inhumé la célébre Old-
» fied à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon
» métier, mais ſon talent qu'ils vouloient hon-

» norer. Chez eux les grands talens annobliſ-
» ſent dans les moindres états ; les petits avi-
» liſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la
» profeſſion des Comédiens, les mauvais &
» les médiocres ſont mépriſés à Londres, au-
» tant ou plus que partout ailleurs. »

En accordant la ſépulture des Rois à cette illuſtre Actrice, on honoroit ſon talent, mais non ſon métier. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il eſt poſſible d'honorer le talent du Comédien, ſans faire honneur à ſon métier, puiſque le talent en eſt l'eſſence ? D'ailleurs tout métier dont l'exercice pourra mettre celui qui l'a embraſſé à même de prétendre à un dégré de gloire auſſi éminent que celui d'être enterré parmi les Rois, ne paſſera jamais pour être honteux. Qu'ont fait les Anglois ſi la profeſſion de Comédien eſt infame ? Ils ont proportionné la grandeur de leur hommage à l'habileté de la Comédienne à faire valoir l'infamie ? Car enfin quel étoit ce talent qu'on honoroit ?

L'art de ſe contrefaire, de révétir un autre caractere que le ſien, de paroître différente de ce qu'elle étoit, de ſe paſſionner de ſang froid, de

dire autre choſe que ce quelle penſoit réellement, telle eſt mot à mot la définition que vous faites du talent du Comédien page 143, pour prouver ce que vous avez dit quatre lignes plus haut, que *cette profeſſion eſt deshonorante.* Voilà cependant quel étoit le talent pour lequel on a enterré la ſublime Oldfield parmi les Rois. Selon vous la nature de ce talent conſtitue le deshonneur de la profeſſion du Comédien, donc ce talent eſt honteux par lui-même, donc les Anglois ont aſſocié l'opprobre à la Majeſté des tombeaux de leurs Maîtres.

Continuons à examiner toute cette note que j'ai tranſcrit fidélement. *Chez eux les grands talens annobliſſent dans les moindres états ; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres.* Il faut ſuppoſer, ſans conteſtation, que les moindres états où les talens annobliſſent n'ont rien de honteux *par eux-mêmes*, or vous nous aſſurez que l'état de Comédien eſt deshonorant *par lui-même.* Comment les talens y peuvent-ils annoblir ?

Et quant à la profeſſion des Comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres autant ou plus que partout ailleurs.

S'il n'y a à Londres que les mauvais & les médiocres Comédiens qui ſoient mépriſés, ce n'eſt donc pas à raiſon de la nature de leur profeſſion, mais c'eſt parcequ'ils l'exercent mal, c'eſt parceque, comme vous le remarquez, les petits talens aviliſſent dans les plus illuſtres états. On pourroit au ſurplus vous dire que ſi l'on mépriſoit totalement les médiocres Comédiens il y auroit beaucoup d'injuſtice, puiſque les plus excellents n'ont pas toujours été tels; on ne leur accorde pas les mêmes témoignages de bienveillance & de conſidération qu'aux bons; mais comment entretiendroit-on l'émulation ſi on les jugeoit irrévocablement mauvais, lorſqu'ils commencent, & qu'en conſéquence on les mépriſât? J'aimerois autant dire qu'on ne fait aucun cas de tous les gens d'eſprit qui ne ſont pas décorés de quelque marque d'honneur, parceque le Roi donne l'ordre de St. Michel à ceux en qui il reconnoît une ſupériorité de genie extraordinaire.

» Quel eſt, demandez-vous, le métier du » Comédien? c'eſt un métier par lequel il ſe » donne en repréſentation pour de l'argent, &

» ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on » achette le droit de lui faire. » Je vous répondrai moi que le métier du Comédien eſt l'art de faire valoir ſes propres talens & ceux des autres. Que n'en avons-nous eu d'aſſez éminens pour avoir pu empêcher la chute de votre Comédie de *Narciſſe ou l'amant de lui-même !*

Si notre profeſſion eſt deshonnête, *parceque nous nous donnons en repréſentation pour de l'argent*, nous avons cela de commun avec les Auteurs *qui ſe ſoumettent auſſi à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de leur faire*, lorſqu'après nous avoir vendu leurs piéces, ils attendent le jugement qu'en portera le Parterre. Le ſiflet eſt auſſi rédoutable pour eux que pour nous, ils tirent un lucre de leurs productions, concluons que quiconque fait une Comédie partage notre honte. Vous en avez fait une mauvaiſe, *les petits talens aviliſſent dans toute ſorte d'états*, vous voilà auſſi infame que nous. Faiſons la paix, de quoi puis-je me plaindre ? Vous nous avez méſuré à votre aune.

Revenons toutefois ſur nos pas. Ne cro-

yez point que je ſerois conſolé de l'infamie parcequ'elle nous ſeroit commune. L'argument que je viens de tirer vous prouvera juſqu'à quel point on s'aveugle lorſqu'on écrit avec partialité. Je veux à préſent vous faire voir qu'il n'y a rien de deshonnête dans le métier du Comédien, conſideré même du côté que vous nous le repréſentez.

Tirer de l'argent du public & ſe ſoumettre à ſa déciſion n'eſt point du tout une choſe humiliante. Les plus habiles Peintres de l'Italie expoſoient autrefois leurs ouvrages à la cenſure du peuple, & ne ſe croyoient point avilis quand on critiquoit leurs défauts. C'eſt, ironie à part, ce que font réellement aujourd'hui tous les Auteurs, & il eſt ſi peu vrai qu'on achette le droit de faire des affronts aux Comédiens & aux Poëtes, que la ſageſſe des Ordonnances a preſcrit des punitions pour arrêter cette licence. Si elle étoit tolerée autrefois, c'étoit par une ſuite du préjugé qu'on avoit contre les Comédiens, occaſionné par les abſurdités des maudits batteleurs, avec leſquels l'ignorance les avoit confondu. Il n'y a pas plus de honte à faire payer les places à

la Comédie que les chaiſes au Sermon. Ce n'eſt pas, direz-vous, pour le Prédicateur qu'on exige cet argent, non, mais c'eſt au profit d'une Communauté dont il fait membre.

J'aurois imaginé qu'après tout ce que votre mauvaiſe humeur vous a déjà ſuggeré contre les Comédiens, vous vous ſeriez laſſé de les maltraiter. Je vous avoue que je ne m'attendois pas au trait que vous lancez ici contre eux.

Vous inſinuez d'abord qu'ils abuſeront du ton de galanterie, auquel ils ſont exercés pour ſéduire l'innocence des jeunes perſonnes, & vous ajoutez: » Ces valets filoux ſi ſubtils » de la langue & de la main ſur la Scene, dans » les beſoins d'un métier plus diſpendieux que » lucratif, n'auront-ils jamais de diſtractions » utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe » d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour » celle de Léandre ou d'Argan? » Je vous avoue qu'on ne peut plus effrontément dire aux gens en face qu'ils ſont des frippons, ou que du moins on doit le préſumer: Surtout lorſqu'on a ſoin de joindre à cette apoſ-

» trophe : » Par tout la tentation de mal faire » augmente avec la facilité. »

Il eſt trop au deſſous de moi de répondre à des groſſiéretés de cette nature. Tous ceux qui penſent en ſeront indignés, & ſi par hazard mes lecteurs trouvoient quelque choſe d'un peu trop dur dans certains endroits de mon livre, j'oſe me flater qu'ils ne croiront pas que vous ayez à vous plaindre de ma vivacité, lors qu'ils auront vu cet article.

Il me ſemble vous avoir déja dit, que je ne prétendois pas excuſer le libertinage qui n'eſt que trop commun parmi beaucoup de perſonnes attachées au Spectacle. Je ne veux que prouver qu'il eſt poſſible de l'arrêter, & qu'il n'eſt pas auſſi général que vous le dites. Le déſordre que vous reprochez aux Actrices, n'aura pas lieu à Genève, lorſqu'on leur donnera la permiſſion de paſſer pour honnêtes femmes. En France, il ſemble que ce nom d'Actrice ſoit ſynonyme à celui de débauchée, & quoiqu'il ſoit très-certain qu'il y en ait pluſieurs dont la conduite eſt irréprochable, on croit ſi peu à la poſſibilité de leur vertu, qu'on la tourne ſouvent en ridicule. Leur maintien

réſervé eſt, dit-on, l'art de ſe faire valoir, leur ſageſſe hypocriſie, & leur air de décence manége. Tout l'avantage qu'elles tirent de leur honnêteté, eſt dans le témoignage de leur conſcience. Je ſais que le peu de délicateſſe de quelques-unes autoriſent, pour ainſi dire, le public à mal juger de toutes; mais auſſi je n'ignore pas que ce jugement eſt la principale & premiere cauſe du libertinage. On a beau dire qu'il faut faire le bien pour lui-même. L'amour propre veut toujours être de la partie. Le charme de la vertu confondu avec le vice, eſt-il auſſi attrayant dans cet état d'obſcurité que lorſqu'il brille dans tout l'éclat qu'il reçoit de l'hommage public? Le préjugé déſavantageux qu'on a conçu des Comédiennes, eſt donc la premiere ſource du mal. L'impoſſibilité où elles ſont de cacher abſolument leurs foibleſſes, l'aggrave, & le ſoin de leurs amans à les divulguer, y met le comble.

Qu'une femme jeune & jolie ait une fois mis le pied ſur les planches, elle ne manquera pas de trouver des adorateurs qui joindront à l'art d'un doucereux langage, la ſéduiſante

amorce des richeſſes. Toute une ville a les yeux ouverts ſur elle, & l'on aſſure ſon deshonneur avant qu'elle ait encore mérité qu'on l'en ſoupçonne. Que ſera-ce lorſqu'elle aura eu le malheur de tomber dans une faute que toute ſon adreſſe ne peut dérober à la connoiſſance de ſes camarades, à raiſon de mille circonſtances dont le public aura le plaiſir d'entendre le récit aux caffés ? Son amant en fera trophée ; car quoiqu'il en ſoit, qui dit une Comédienne dont on prend plaiſir à parler, ſuppoſe une perſonne dans ſon printems, aimable & gentille. Il eſt du bon ton de l'afficher, on ne riſque d'ailleurs rien à le faire ; auſſi garde-t-on ſi peu de meſures, que tel qui eſt reçu clandeſtinement, & qui ne doit ſon triomphe qu'à des aſſiduités & à des ſoins multipliés, ſe fait un devoir de décrier ſa maîtreſſe par des récits de petits ſoupers & d'autres parties fines, qui n'ont rien de plus vrai que la collation, la muſique, & les feux d'artifices du Menteur. Quelle concluſion faut-il tirer de tout cela ? C'eſt que les Comédiennes pourroient faire aſſaut de vertu avec beaucoup de femmes qu'on reſpecte, ſi celles-ci n'avoient

par-deſſus celles-là, l'avantage de jouir d'une heureuſe obſcurité, à la faveur de laquelle elles mettent leur honneur à couvert.

Je parle ici des Actrices qui ſe reprochent les fautes qu'elles commettent, & auxquelles la ſéduction, le cœur, & quelquefois même la néceſſité ont part; car pour celles

Qui goûtant dans le crime une honteuſe paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais,

je déclare que je les mépriſe plus que vous-même, & ſi quelque choſe doit rebuter avec raiſon, de fréquenter le Spectacle, c'eſt ſans contredit, cette indigne enſeigne de proſtitution dont quelques-unes font parade. Au ſurplus, ſi elles ſont ſi mépriſables, doit-on beaucoup eſtimer les groſſiers adorateurs de leurs appas? Si lorſqu'une femme, à la honte de ſon ſexe, vient au milieu d'un Amphithéatre, ou dans les couliſſes étaler l'impudence & l'effronterie, parler à l'oreille de celui-ci, minauder avec celui-là, lancer des coups d'œil à l'un, éclater de rire avec l'autre, offrir enfin, lâchons le mot, à tout venant beau jeu, & attirer par-là les regards de tout un

public qui, au lieu de s'occuper des Acteurs, en détourne la vue pour la fixer ſur un objet qu'on ne conſidére qu'avec indignation ; ſi, dis-je, lorſqu'elle brave ainſi les reſpectables droits de la bienſéance, elle n'étoit payée de toutes ſes gentilleſſes que par le dédain qu'elle mérite, elle ſe laſſeroit bientôt de jouer un rôle dont elle ne ſoutient la fatigue que par les avantages pécunieux qu'elle eſpére en retirer.

Heureuſement cette eſpece de chenille de Théatre n'eſt pas commune, mais le fut-elle encore moins, elle le ſeroit toujours trop, puiſqu'on eſt aſſez injuſte pour juger du général par le particulier. Je voudrois qu'il me fut permis de nommer ici toutes les Actrices qui joignent des talens ſupérieurs à la régularité des mœurs, on verroit que ſi, malgré tous les piéges qu'on leur tend, il en reſte encore un ſi grand nombre qui ſont dignes de notre eſtime, il eſt conſéquemment indubitable qu'on réüſſiroit aiſément à former une troupe de Comédiens telle que le ſage M. d'Alembert la propoſe à la République.

Je ne vous contredirai point ſur tout ce que vous avancez pour rehauſſer le mérite de *la*

pudeur que la nature a donné en partage au beau ſexe. Je ſuis de votre ſentiment à cet égard, je la regarde comme le plus noble ornement des attraits féminins. Je ſuis perſuadé qu'elle eſt naturelle à toutes les femmes juſqu'à un certain point, quoiqu'il ſoit vrai que l'éducation y ajoûte beaucoup. Je ne doute pas que les Sauvages même, qui n'ont point de honte de leur nudité, parce qu'ils ne ſont pas aſſez corrompus pour en avoir, ne connoiſſent pourtant des bienſéances qui équivalent toutes celles où notre corruption nous aſſujettit. Tout ce que vous dites à cet égard eſt très-digne d'un homme qui penſe bien, je voudrois ſeulement que vous ne rendiſſiez pas la ſageſſe auſſi rare & auſſi auſtere que vous le faites. J'aime à la pouvoir rencontrer ſous les lambris dorés, comme ſous l'humble toit de la chaumiere.

Par exemple, n'eſt-ce pas outrer la matiere, que de ſoutenir » qu'il n'y a point de bonnes » mœurs pour les femmes hors d'une vie reti- » rée & domeſtique .... que toute femme qui » ſe montre ſe déshonore ». C'eſt refuſer la pureté des mœurs à toutes celles qui ne vivent point dans la ſolitude & dans l'exercice des

occupations domeſtiques. Combien y en a-t-il cependant, qui répandues par devoir & par état dans le grand monde, y font admirer & reſpecter leur vertu ? S'il eſt bon de remontrer aux hommes leurs obligations, il eſt très-dangereux de les rendre trop mépriſables à leurs propres yeux. » La pudeur eſt, dites-» vous, ignoble & baſſe dans les grandes » villes, c'eſt la ſeule choſe dont une femme » bien élevée auroit honte, & l'honneur d'a-» voir fait rougir un honnête homme n'appar-» tient qu'aux femmes du meilleur air ». Je ne ſais ce que vous entendez par *les femmes du meilleur air.* Je ſuis obligé de croire que vous voulez parler de celles que la Police met en lieu de sûreté, malgré l'étalage de leurs habits dorés, & les protections de leurs matrones ; car c'eſt à celles-là ſeules qu'*appartient l'honneur de faire rougir un honnête homme.* Je ne conviens pas non plus que *la ſeule choſe dont une femme bien élevée ait honte, ſoit la pudeur.* Quel fruit de la meilleure éducation ! en vérité, MONSIEUR, c'eſt être poſſédé du démon de la ſatyre.

Vantez tant qu'il vous plaira l'eſpece d'eſclavage

d'eſclavage où les Anciens retenoient leurs femmes par jalouſie peut-être, exaltez leur aſſiduité au travail, leur vigilance & leur activité dans le détail du ménage, leur exactitude à ſe lever de table après le ſervice comme les Clercs de Procureurs; mais laiſſez-nous la ſatisfaction de traiter les nôtres avec plus d'amitié, de tendreſſe, d'égard & de reſpect. Ne nous enviez pas le plaiſir de profiter des charmes de leur converſation ſur la fin du repas, & ne dites plus que ces uſages ſi doux & ſi innocens ſont cauſe *que les mœurs des Vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.* A votre façon de parler, j'oſe ſoutenir que le nombre des femmes de qualité que vous avez connu, n'eſt pas conſidérable.

Revenons aux Comédiennes; auſſi bien c'eſt pour nous prouver qu'elles ne peuvent être honnêtes femmes que vous nous avez débité toutes ces belles choſes. Vous n'imaginez pas comment, au milieu de toutes les occaſions de manquer à l'honnêteté où elles ſont expoſées, il leur ſera poſſible de reſter honnêtes. Tant qu'on ne changera pas de façon de penſer ſur leur compte, il eſt certain que le plus grand

nombre ne ſe conduira pas avec toute la retenue qui ſeroit à ſouhaiter ; mais comme il eſt poſſible de remédier au préjugé, ſur tout dans un petit État comme Genève, où la ſociété eſt tellement unie, que le ſentiment d'un ſeul fait preſque celui de tout le monde, on ne doit point déſeſpérer des ſoins qu'on pourroit prendre pour ſe procurer un Spectale auſſi peu dangereux par la morale des piéces que par l'exemple des Acteurs.

J'admire la bonté de votre cœur quand vous êtes obligé de dire du mal de votre prochain. Vous voulez bien ſuppoſer qu'il ſoit poſſible de trouver juſqu'à trois Comédiennes qu'on puiſſe excepter du déſordre général ; il ne falloit pas citer l'Épigramme de Boileau contre toutes les femmes de Paris, pour appuyer votre jugement. Ce bon mot, quoiqu'impertinent & faux, étoit peut-être pardonnable dans la bouche d'un critique affiché, mais il eſt inexcuſable dans la vôtre, parce que vous parlez ſérieuſement, & qu'on ne doit pas vous permettre les licences qui ſont tolérées dans une Satyre. J'ai tort, à la vérité, de vous en faire des reproches, il y a longtems

que vous vous êtes mis au-dessus de toutes les remontrances. Vous pensez & vous agissez pour vous seul. Puissiez-vous être satisfait de vous-même, quand tout le monde se plaint de vous! Au reste, si, pour aiguiser la pointe de l'épigramme, vous ajoutez qu'on doit regarder comme une supposition qu'il soit possible de rencontrer trois Actrices sages, *ce que vous n'avez jamais ni vû ni ouï dire;* ne vous en prenez qu'au peu de connoissance que vous avez parmi ces sortes de personnes. On vous en nommeroit en plus grand nombre sans épuiser toute la sagesse des différentes troupes du Royaume, si le nom des unes ne faisoit le procès aux autres. Elles auroient au bout du compte mauvaise grace à prendre de l'humeur contre ce petit trait de calomnie, puisque vous annoncez que votre dessein est de les décrier. Quiconque est assez hardi pour écrire que les femmes de qualité ont des mœurs de Vivandieres, doit pouvoir dire impunément du mal des Comédiennes.

Après avoir bien déclamé en général contre la Comédie & les Comédiens, vous tirez d'abord des conséquences de tout le mal que vous

en dites pour les bannir de votre patrie : vous en venez enſuite à un examen politique pour convaincre vos Citoyens que le Spectacle ſeroit auſſi ſcandaleux pour leurs mœurs, que préjudiciable à leurs intérêts.

En calculant, comme vous faites, les richeſſes des plus grandes villes du Royaume, vous décidez que Genève leur étant inférieure par le nombre des habitans & la quantité des eſpeces, il faudra que les Comédiens y meurent de faim, ou que les habitans ſe ruinent. Je vous ai déja répondu à cette objection en vous faiſant voir qu'un État ne peut pas ſe ruiner quand ſes thréſors ne ſortent point de chez lui, & qu'au contraire la circulation l'enrichit. Je vous ai dit auſſi qu'on aura les ſujets à meilleur compte que par tout ailleurs, lorſqu'on leur accordera les prérogatives dont j'ai fait mention. Les appointemens au taux que je les ai fixé, ſuffiront pour l'entretien convenable de la troupe.

Si vous ſuppoſiez qu'il fallût que tous les ſujets ſe fiſſent leur équipage de Théatre & de ville, il eſt conſtant qu'ils auroient beſoin de très-groſſes avances qui pourroient enſuite les

gêner par la retenue qu'il faudroit leur faire ; mais vous engagerez des gens qui n'étant pas au Spectacle depuis deux jours, auront tout ce qui leur eſt néceſſaire. On ſait que quand le fonds d'une garderobe eſt une fois fait, on l'entretient à peu de frais. Ils y auront d'autant plus de facilité qu'il ne leur ſera pas permis de porter des étoffes de prix à la Ville. Il faut les aſſujettir à la loi ſomptuaire. Vous ne croyez pas que cela ſoit poſſible. Pourquoi ? » C'eſt en vain, *du moins vous le dites*, qu'on » voudroit porter la réforme ſur le Théatre. » Jamais Cléopatre & Xerxès ne goûteront » notre ſimplicité. L'état des Comédiens étant » de paroître, c'eſt leur ôter le goût de leur » métier de les en empêcher. . . . . Vous vous abuſez ici bien groſſiérement de vous imaginer que les Comédiens ſeroient fâchés qu'on les contraignît à ſe vêtir comme le reſte des Citoyens. La loi étant générale, ils ſeroient au contraire flatés qu'on les comprit dans le nombre de ceux pour qui l'amour de la patrie l'a dicté. S'ils cherchent à briller dans les autres pays par la parure, c'eſt parce qu'il faut en impoſer au petit peuple, & c'eſt par les yeux

qu'on le prend ; encore ceux d'entr'eux qui pensent un peu philosophiquement, aussi peu touchés du mépris de la populace que de sa considération, se mettent au-dessus de l'obligation que quelques autres s'imposent de s'habiller superbement. C'est sans doute une nécessité pour les Comédiens qui vont à la Cour, d'être mis d'une maniere un peu distinguée ; mais c'est par une raison toute contraire à celle des Acteurs de Province ; car c'est précisément pour ne se point faire regarder. Qu'un Comédien ordinaire du Roi aille à Versailles avec un habit galonné, il sera vêtu comme il doit l'être, parce que tout est or & azur dans ce pays-là ; à Genève il ne porteroit que du drap, & se trouveroit tout aussi bien habillé, parce qu'il auroit l'uniforme de ceux avec qui il seroit obligé de vivre.

Il seroit d'autant plus aisé de les soumettre chez vous à la loi somptuaire que vous auriez certainement des gens raisonnables ; ils vous auroient même obligation ; car vous leur faciliteriez des épargnes dont ils se feroient un sort. Leur état est à la vérité de paroître, mais c'est en public, & non dans le particulier. Vous les

gêneriez beaucoup ſi vous prétendiez les obliger à faire parade d'une honnête ſimplicité ſur la Scene ; paſſez cela, vous leur rendriez un très-grand ſervice.

Pour donner plus de poids à la proſcription que vous faites du Spectacle, vous y intéreſſez la ſûreté publique. *Il y auroit du danger à retarder à la clôture des portes, & il le faudroit, parce que le Genevois aime à aller reſpirer l'air le plus pur dans ſa petite retraite.* Mais quand aime-t-il à aller reſpirer cet air ? L'été ſans doute. Obligez les Comédiens à finir leurs repréſentations avant huit heures dans la belle ſaiſon, fermez vos portes à huit heures & un quart, vous n'immolerez pas alors votre ſûreté à vos plaiſirs. En hyver, où tout le monde réſide en ville, vous ne changerez rien à vos coûtumes. Voilà tout obſtacle levé ; on ira à la Comédie, & on reſpirera l'air pur des petites retraites.

Quel incident ferez-vous naître encore pour faire valoir votre cauſe ? Le voici : » Ce ſont » les généreux Citoyens qui verront avec in» dignation ce monument du luxe & de la mol» leſſe, s'élever ſur les ruines de l'antique ſim-

» plicité, & menacer de loin la liberté publi-» que ». Qu'a donc de commun la Comédie avec la liberté publique ? Chacun des Genevois chérira-t-il moins ſa patrie quand il ira voir la repréſentation d'une bonne piéce où on lui donnera même des leçons de patriotiſme, que quand il ira à la chaſſe ? A l'égard du *monument du luxe & de la molleſſe*, les ſages réglemens que nous ſuppoſons devoir accompagner l'établiſſement du Spectacle, empêcheront le triomphe outré de ce monument. Soyez convaincu, MONSIEUR, que le nombre des *généreux Citoyens*, dont vous parlez ici, ne ſera pas ſi conſidérable que vous nous ne le faites entendre. Premierement tout le monde ſait que le goût de la Comédie eſt général parmi vos compatriotes. Secondement on n'ignore pas que ceux qui y paroiſſent encore oppoſés, ne ſeroient point fâchés qu'on leur arrachât un conſentement que la bienſéance ne leur permet pas d'offrir, ou de donner même avec facilité, pour ne pas marquer trop peu d'attachement aux anciens uſages. Enfin les femmes & les filles profiteront avec plaiſir d'un amuſement pour lequel on a lieu de croire qu'elles ont un

goût décidé. Malgré tous les inconvéniens qu'elles ont rencontré ces dernieres années dans la fréquentation d'un Spectacle qu'il faut aller chercher hors la ville, elles n'ont pas laiſſé de l'honorer de leur préſence, dans les tems même d'une chaleur exceſſive.

Vous vous retranchez toujours ſur la pauvreté de votre République ; mais cette pauvreté n'a pas paru, au dire des Directeurs qui vous ont conduit leurs troupes : ils ont très-bien fait leurs affaires, & ſi on les en croit, ils ont preſque gagné en quatre à cinq mois ce qui ſeroit ſuffiſant pour ſolder celle que je vous propoſe pendant tout le courant d'une année. Il ne ſera donc pas néceſſaire, comme vous le craignez, » de lever des impôts, de réformer » votre petite garniſon, & de garder vous-» mêmes vos portes. Il ne faudra point réduire » les foibles honoraires de vos Magiſtrats, ni » aſſembler vos Citoyens & Bourgeois en Con-» ſeil général dans le Temple de St. Pierre, &c. En mettant les choſes au pire, quand vos richards ſe cotiſeroient pour aider cet établiſſement, ſa perpétuelle ſtabilité dans vos États empêcheroit qu'il n'en put réſulter

aucun dommage pour le bien général & particulier.

Enfin vous ſuppoſez qu'il ſoit poſſible qu'on trouve quelque expédient propre à lever toutes difficultés, & vous ne laiſſez pas de dire qu'il s'enſuivra une révolution dans vos uſages, qui en produira néceſſairement une dans vos mœurs. Il eſt vrai que vous ne décidez pas ſur le champ ſi elle ſera bonne ou mauvaiſe. Vous vous mettez en devoir de l'examiner. Nous verrons quelle ſera la conſéquence que vous tirerez de vos remarques. Je commence toujours par vous dire, qu'il eſt abſolument faux qu'il doive s'enſuivre *une révolution dans vos mœurs.* Elle eſt déja toute faite, puiſque, quoique la Comédie n'ait pas été encore admiſe dans l'enceinte de vos murailles, elle a été jouée pendant fort longtems les années paſſées & celle-ci dans vos Fauxbourgs. Son effet, quant aux mœurs, ſera-t-il différent parce qu'on n'aura pas la peine de ſortir de la ville pour y aſſiſter?

J'ai lu avec beaucoup d'attention, MONSIEUR, l'eſpece de révolution que vous prétendez devoir être produite par l'introduction

d'une Comédie dans votre Ville ; elle se réduit à faire perdre aux Genevois le goût des coteries dont vous faites la description. Je ne m'éleverai point contre ces sociétés, je les crois très-estimables, parce qu'elles sont composées de Républicains dignes d'estime, mais j'avouerai de bonne foi, que malgré l'art avec lequel vous prétendez dérober leurs inconvéniens, ils ne laissent pas d'être très-aisés à appercevoir.

La plus grande utilité que vous y remarquez, est de rassembler les deux sexes séparément. Les hommes, par ce moyen, ne contractent pas des mœurs efféminées. Je vais avec votre permission transcrire ce que vous dites sur ce sujet :

» Cet inconvénient qui dégrade l'homme, est » très-grand par tout, mais c'est sur-tout dans » les états comme le nôtre, qu'il importe de » le prévenir. Qu'un Monarque gouverne » des hommes ou des femmes, cela lui doit » être assez indifférent, pourvu qu'il soit obéi ; » mais dans une République il faut des hommes..... / On me dira qu'il en faut aux » Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu

» de trente mille hommes, ils n'ont, par » exemple, qu'à lever cent mille femmes .... » elles ſe battent bien.... Le ſecret eſt donc » d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut » pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux au- » tres tiers aux maladies & à la mortalité ».

Voilà un projet dont vous pouvez certainement vous faire les honneurs. S'il n'eſt pas goûté, du moins fera-t-il rire. Je voudrois bien que vous m'expliquaſſiez clairement pourquoi votre République a plus de beſoin d'hommes qu'une Monarchie. Eſt-ce parce que le nombre des femmes y eſt trop petit pour pouvoir les enrôler à deux tiers de perte, comme vous le propoſez, inſpiré ſans doute par un eſprit d'humanité. Mais tous vos hommes & toutes vos femmes enſemble ne ſeroient point capables de s'oppoſer à une uſurpation, ſi une puiſſance ſupérieure armoit contre vous. Votre République ſubſiſte à l'abri de la juſtice, de la bonne foi, du droit des gens, elle ſubſiſte en un mot, telle qu'elle eſt, parce qu'on n'a rien à prétendre dans ſes États, & que quiconque voudroit vous inquiéter, trouveroit de grands obſtacles dans les ſecours que l'équité des

autres Monarques vous prêteroit. Ne me faites donc plus un pompeux étalage de la néceſſité d'entretenir chez vos Citoyens l'humeur martiale, la force & la vigueur des Athlétes. Ne diroit-on pas que vous vous deſtinez à la conquête du monde, ou que ſemblables aux Romains, vous allez diſpoſer des Couronnes? Que le Genevois continue ſes exercices de la chaſſe & de tout ce qui eſt capable de le rendre adroit, fort & robuſte, ſa ſanté & ſes travaux y ſont intéreſſés. Mais n'allez pas lui faire enviſager pour cela d'autres motifs que ceux qu'il adopte, il eſt trop ſage & trop ami de la raiſon pour n'en pas plaiſanter.

Si vos coteries ſont auſſi utiles, & auſſi agréables que vous nous le dites, je ne vois pas pourquoi la Comédie vous obligera de les interrompre. Vous profiterez de leurs avantages les jours qu'on ne jouera pas, la diverſité des amuſemens vous rendra la vie plus gracieuſe. Vous craignez qu'on en perde tout-à-fait le goût. Pourquoi? On ne quitte pas aiſément une douce habitude. Suppoſons toutefois que cela arrive, je ne vois pas que le malheur ſoit bien grand; je crois au contraire

que vous y gagneriez. Vous n'êtes pas ſans doute de mon ſentiment, la raiſon en eſt fort naturelle; vous préférez les vices les plus à craindre dans la ſociété à l'établiſſement d'une Comédie.

N'eſt-il pas honteux que vous deveniez, pour ainſi dire, l'apologiſte de l'yvrognerie, pour nous prouver que ſes effets ſont moins pernicieux que ceux qui réſultent du Spectacle?

Je ſerois au déſeſpoir que les Genevois que je reſpecte, que j'eſtime & que j'aime, priſſent en mauvaiſe part ce que j'ai à dire ſur ce ſujet. Je déclare avec toute la ſincérité d'un honnête homme, que je ſuis bien éloigné de ſoupçonner leurs cercles auſſi ſujets à l'intempérance du vin que vous donnez lieu de le conjecturer. J'écris en conſéquence de ce que vous dites, & non en conſéquence de ce qu'ils ſont. Voyons comment vous nous les repréſentez.

» Les cercles d'hommes ont leurs inconvé-
» niens, ſans doute; quoi d'humain n'a pas
» les ſiens? On joue, on boit, on s'enyvre,
» on paſſe les nuits; tout cela peut être vrai,
» tout cela peut être exagéré..... Laiſſons,

» s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, » sans cela, la passeroient peut-être à faire » pis..... L'excès du vin dégrade l'homme, » aliéne au moins la raison pour un tems, & » l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du » vin n'est pas un crime, il en fait rarement » commettre (*rarement!*) Il rend l'homme » stupide & non pas méchant. Pour une qué- » relle passagére qu'il cause, il forme cent » attachemens durables..... En Suisse, l'y- » vresse est presqu'en estime..... Jamais » peuple n'a péri par l'excès du vin..... Ce » vice détourne des autres, &c. » Que le bon homme Silene eut ainsi parlé, il n'y auroit rien d'extraordinaire; mais que M. Rousseau, qui se targue de philosophie, cherche à excuser un vice tel que l'yvrognerie, voilà ce qui me fait écrier avec justice : *O stultas hominum mentes & pectora cœca!*

Tout le monde est trop prévenu contre cet abrutissement de la nature humaine, on en connoît trop les funestes effets, on a trop d'exemples des fausſetés, des viols, des inceſtes, des incendies, des meurtres, & de tous les désordres auxquels le vin a souvent

donné lieu pour en entreprendre l'odieux détail. Je dirai ſeulement que s'il eſt vrai que les coteries des hommes ſoient ſujettes à ce mal funeſte ; il eſt à ſouhaiter qu'un Peuple ſi eſtimable par mille beaux endroits, aboliſſe des ſociétés qui tôt ou tard le priveroient de l'eſtime générale qu'on a pour ſes vertus.

Le jeu eſt encore un des abus que vous reprochez aux cercles, mais vous nous aſſurez que dès qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les dez & les cartes tomberont infailliblement. J'en doute ; d'ailleurs il faut commencer par mettre en honneur ces jeux d'exercice. Conſiderez auſſi qu'il ne fait pas toujours un tems ni une ſaiſon propre aux jeux d'adreſſe. Les cartes & les dez ſont de tout tems & de toute ſaiſon, comme les coteries.

Je compte pour rien les groſſiéretés qui, dites-vous, ſont excuſables parmi ceux qui diſputent ſans ménagement. » L'eſprit ac-» quiert par-là de la juſteſſe & de la vigueur, » & ce langage un peu ruſtaut eſt préférable „ encore à ce ſtyle, &c.

Je

Je ne ſais pas ſi vos Concitoyens, même les plus contraires au Spectacle, ne le préféreroient pas à vos cercles, ſi par une ſuppoſition que je crois fauſſe, ils ſont ſujets à tous les déſagrémens de l'yvreſſe, du jeu, & de la groſſiéreté.

Parlons maintenant des coteries entre les femmes. Vous êtes obligé d'avouer » qu'on » accuſe ces ſociétés d'un défaut, c'eſt de les » rendre médiſantes & ſatyriques.... Les » anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à » ces comités féminins..... Les maris abſens » y ſont peu ménagés..... Toute femme » jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle » de ſa voiſine. Je ſens que dans une compagnie compoſée de femmes ſeulement, il faut bien chaſſer l'ennui aux dépens de la réputation du prochain, toutefois vous trouvez » qu'il y » a dans cet inconvénient plus de bien que de » mal, & qu'il eſt toujours inconteſtablement » moindre que ceux dont il tient la place; car, » *demandez-vous*, lequel vaut mieux, qu'une „ femme diſe avec ſes amies du mal de ſon „ mari, ou que, tête-à-tête avec un homme, „ elle lui en faſſe, qu'elle critique le déſordre

„ de ſa voiſine ou qu'elle l'imite ? » Eſt-il donc néceſſaire qu'une femme diſe du mal ſi elle n'en fait pas ? Ce ſexe eſt-il ſi fort enclin à la malice qu'il ne trouve point de milieu entre faire ou dire du mal ? Si cela eſt, croyez-moi, MONSIEUR, joignez-vous à ceux qui veulent introduire la Comédie chez vous, elle y ſervira de paſſe-tems, & quand les Dames Genevoiſes n'auront rien de mieux à faire, on les entendra raiſonner ſur les Piéces, ou ſur les Comédiens. L'honneur des maris ſera en ſûreté comme auparavant, & la médiſance n'aura plus lieu.

La langue, dit le Sage, *a fait plus de meurtres que le glaive.* C'eſt le fleau de l'amitié fraternelle, c'eſt une ſource de querelles & de diſſentions, je ne connois rien qui ſoit ſi fort à craindre. Les maux qu'elle cauſe ſont d'autant plus grands qu'ils ſont ſans reméde, & qu'avec la meilleure volonté du monde pour réparer les torts qu'on cauſe au prochain, il eſt de toute impoſſibilité d'en arrêter le cours. Je ne parle pas de la calomnie, il s'agit ici de la médiſance. Cette derniere eſt ſouvent plus à craindre que l'autre, par la raiſon qu'il eſt plus facile de détruire une accuſation inten-

tée fauſſement que de ſe laver de celle qui dévoile une véritable turpitude. Si vous aviez fait toutes les réflexions qui ſe préſentent en foule ſur cette matiere, vous vous ſeriez bien gardé d'autoriſer un vice ſi contraire à l'union & à la paix, en diſant : » Qu'on ne s'allarme » donc point tant du caquet des femmes. » Qu'elles médiſent tant qu'elles voudront, » pourvu qu'elles médiſent entre elles. » Croyez-vous de bonne foi que la médiſance mourra dans ſon berceau ? Ne vous y trompez pas, ſi dans leurs ſocietés il ne s'y rencontre point d'hommes, elles en voyent en rentrant dans leurs maiſons, & leur premier ſoin ſera de réjouir leurs maris des bons mots que l'hiſtoire du jour aura fourni. J'ignore ſi les aſſemblées dont nous parlons ſont fréquentes, mais je ſuis bien aſſuré que ſi c'eſt avec raiſon qu'on peut y reprocher l'habitude d'y ſatyriſer, on verra à la fin la diſcorde & la haine ſuccéder aux liaiſons d'amitié & de tendreſſe qui doivent unir des cœurs républicains.

Que diriez-vous encore, MONSIEUR, ſi j'oſois vous repréſenter qu'un ſentiment

preſque général, autoriſe à croire que les femmes ſe corrompent ordinairement les unes par les autres; que les petites confidences de foibleſſes, de caprices, de mécontentemens qu'on a du mari, des hommages de tel Cavalier, que toutes ces ouvertures de cœur mettent une bonne amie dans la néceſſité de plaindre ou de complimenter, & qu'elle le fait toujours de la maniere qu'elle imagine devoir être agréable à celle qui lui donne ſa confiance ?

Qu'une femme ſage & vertueuſe commence à ſentir quelque inclination pour un homme qui a trouvé le chemin du cœur, elle ſe condamne intérieurement, & cherche à ſe diſtraire pour couper court à une paſſion qu'elle connoît dangereuſe. Elle va chez ſa tendre amie qui s'appercevant d'une eſpéce d'inquiétude toujours inſéparable de l'amour, y prend part, interroge, & apprend le ſecret. Si par hazard celle-ci a quelque choſe à ſe reprocher elle ne ſera pas fâchée de faire enrôler le mari de ſa compagne ſous les étendarts du ſien, parceque, comme l'on ſait, la ſageſſe de l'une fait rougir l'autre. Elle flatera donc adroitement

le penchant dont on vient de lui donner connoiſſance. Qu'en arrivera-t-il ? Cette perſonne qui en entrant chez ſa voiſine n'avoit pas encore oſé permettre à ſon imagination de s'entretenir d'un objet trop cher, en ſortira pour oſer ſe permettre un tête-à-tête avec ce nouvel amant. Ce que je dis à cet égard pourroit s'appliquer à mille autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler ; elles ſe ſentent aiſément. J'en reviens à ma propoſition, & je crois pouvoir affirmer qu'à moins d'une vertu à toute épreuve entre des femmes qui ſont habitude journaliere de ſe fréquenter, il eſt à préſumer que les mœurs de l'une pervertiront celles de l'autre. Combien de perſonnes ſeront dans le cas de convenir avec elles-mêmes de cette vérité !

N'allez pas au reſte me faire un crime de la liberté que je prends, lorſque je fais enviſager les abus dont vos cercles ſont ſuſceptibles. Vous y avez donné lieu en voulant les pallier. On ſe reſſouviendra d'ailleurs de ce que j'ai hautement déclaré ; mon intention n'eſt pas de les critiquer tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils peuvent être, & tels enfin que vous les faites.

La cauſe que je défends ne me permet pas de garder le ſilence ſur des faits qui prouvent évidemment que la Comédie ſeroit utile, & néceſſaire même dans une Ville où certains amuſemens oiſifs peuvent tirer à conſéquence.

Vous me direz à cela que ma prévoyance eſt trop étendue, que le mal n'eſt pas auſſi grand que je le fais, que le Gouvernement ſaura y mettre ordre quand il s'y croira obligé; & que tout au plus on apperçoit le germe du vice, je vous répondrai moi :

Principiis obſta, ſerò medicina paratur
Cum mala per longas invaluere moras.

C'eſt, me ripoſterez-vous, perdre à l'échange que de ſubſtituer la Comédie aux coteries. Vous ſavez bien que je n'en conviendrai pas, parcequ'en vérité je ne crois pas le devoir. Je puis me tromper, mais j'imagine avoir ſuffiſamment rempli la tâche que je m'étois preſcrite, quand j'ai mis la main à la plume pour convaincre mes lecteurs que la Comédie eſt honnête, utile, néceſſaire même. Si je me ſuis étendu ſur les fruits que votre Patrie en recueilleroit, *hæc ſcripſi non otii abundantiâ, ſed amoris erga te.* C.

Il ne me ſeroit pas impoſſible de faire encore de plus grandes diſſertations, & de pointiller ſur toutes les raiſons que vous faites valoir contre les Spectacles dans les dernieres feuilles de votre Ouvrage; mais elles ſont détruites dans le courant du mien, & je ſerois obligé de me répéter. Toutes vos objections roulent ſur l'impoſſibilité qu'il y a d'avoir une troupe d'honnêtes gens, ſur le danger de la mauvaiſe morale des Piéces, ſur le goût de parure qui ſe communiqueroit du Comédien au Citoyen, ſur la pauvreté de la République, ſur la crainte de voir attenter à la liberté, ſur le changement des gouts & des uſages, ſur ce que le métier de Comédien eſt deshonnête par lui-même, & enfin ſur le peu de convenance qu'il y auroit à mettre cet état au niveau des autres. Aucune de ces choſes ne m'a échappé, & j'oſe dire, qu'excepté les eſprits prévenus, on me rendra peut-être aſſez de juſtice pour avouer que la vérité ſeule m'a inſpiré.

En interdiſant la Comédie, vous voulez multiplier les fêtes publiques. Ces ſortes de réjouiſſances, telles que vous les indiquez

ſont fort à mon gré, & je ſouhaiterois qu'elles fuſſent à celui de tout le monde; mais malheureuſement elles ne plairont pas univerſellement. Il faut plier au tems. Si le Genevois conſerve une eſpéce d'attachement à ſes anciennes coutumes, s'il aime à ſe raſſembler pour aſſiſter au prix du Canon ou de l'Arquebuſe, c'eſt parceque ces ſortes de parties de plaiſir ne ſont pas fréquentes. Multipliez-les, elles engendreront l'ennui, & bientôt le dégout. Il faudroit pour ſe contenter de ces Spectacles n'en avoir jamais vu d'autres. Je mets en fait que ſi on donnoit ſeulement une fois par mois un Carrouſel, & qu'on fut que cet établiſſement dût être durable, on s'appercevroit dès le ſixieme, par le peu d'affluence des ſpectateurs, de l'inutilité de cette tentative, quelque varieté même qu'on eut ſoin d'y apporter. Il n'eſt pas ſurprenant que dans la belle ſaiſon on ſe faſſe un plaiſir d'aller deux ou trois fois à une promenade que le concours du peuple rend vivante & agréable; mais cela peut-il ſuffire pour tenir lieu des amuſemens qu'on recherchera pendant l'eſpace d'une année?

Obſervez encore que ces divertiſſemens expoſent les mœurs à une partie du déréglement que vous attribuez aux repréſentations des piéces Théatrales. Ils raſſembleront l'un & l'autre ſexe, c'eſt ce que vous ne voulez pas. Vous n'empêcherez point » l'expoſition des » Dames & Demoiſelles parées tout de leur » mieux & miſes en étalage ; l'affluence de la » belle jeuneſſe viendra de ſon côté s'offrir en » montre. » Si cela vous a paru très-pernicieux quand il a été queſtion de la Comédie, je trouverai un ſurcroît de danger dans ces promenades trop réitérées, par la facilité qu'elles procureront aux jeunes perſonnes de faire des échappées à la faveur des excuſes que la foule pourra leur fournir. Croyez-vous en outre que l'aſſemblée ſe ſéparera ſans quelques unes de ces querelles qui quelquefois vont juſqu'à l'effuſion du ſang, car enfin on y boira, & le vin fait à Genève le même effet que partout ailleurs ? On ſaura, me direz-vous, contenir le peuple, vous aurez beſoin alors d'avoir recours à une garde, voilà des Soldats armés, voilà conſéquemment *une affligeante image de la ſervitude & de l'inéga-*

lité, contre laquelle vous vous êtes récrié, lorſque vous avez mis au nombre des déſagrémens de la Comédie, celui d'y voir quelques ſentinelles que la Police oblige d'y placer.

Peut-être ſeroit-il encore à propos de mettre en ligne de compte l'eſprit de diſſipation que le peuple rapporte de ces *vogues*. Je ne ſais s'il faut juger de vos Concitoyens par les autres nations, mais on remarque que le lendemain & même pluſieurs jours après ces réjouiſſances tumultueuſes, l'ouvrier réprend ſon travail avec répugnance. La machine eſt pour ainſi dire ébranlée, elle ſe remet avec peine. Cette obſervation mérite certainement plus d'attention qu'on ne s'imagine.

Ce que vous dites des Bals me donneroit lieu de croire que pourvu qu'on veuille exclure la Comédie de chez vous, peu vous importe quelle eſpéce de Spectacle on y admette. Je ſuis partiſan de tous les plaiſirs honnêtes, & je condamne l'auſtérité des cenſeurs qui veulent faire d'une Ville un antre de bêtes farouches. Vous concevez par conſéquent que je ne m'éleverai point contre les Bals qui vous plaiſent ſi fort, ils ont leur uti-

lité, & ne duſſent-ils ſervir qu'à entretenir le gout d'un Art ſi propre à déployer & faire reſſortir les graces que la nature a donné à l'un & à l'autre ſexe, c'en ſeroit aſſez pour les faire adopter par tous ceux qui ne regardent point avec indifférence tout ce qui peut contribuer à l'utilité & au plaiſir du plus parfait ouvrage du Créateur.

La danſe n'eſt aſſurément pas condamnable en elle-même, & ſi elle a produit quelquefois de funeſtes effets, tels que le meurtre de Jean-Baptiſte & d'autres forfaits, il n'en faut pas conclure comme les ignorans cagots qu'elle ſoit criminelle. Les meilleures choſes peuvent devenir pernicieuſes. Le plus excellent vin pris avec intempérance a ſouvent donné la mort comme le poiſon. Faut-il pour cela arracher les vignes? Qu'on crie tant qu'on voudra contre les abus, & qu'on cherche à y remédier, voilà qui eſt le mieux du monde; mais qu'un zèle fanatique ne s'applaudiſſe pas de ſes extravagances, quand il armera l'enfer contre des arts, qui n'ont rien que de très-eſtimable en eux-mêmes.

Le premier uſage qu'on a fait de la danſe

a été pour rendre hommage au Créateur. La Loi Judaïque l'avoit ordonné dans les fêtes solemnelles. Les Hébreux dans les tranſports de leur reconnoiſſance ſe mirent à danſer pour remercier Dieu qui les avoit délivré du joug des Egyptiens en leur faiſant un paſſage au milieu de la mer Rouge, Moïſe & ſa ſœur donnoient l'exemple. David danſa devant l'Arche d'Alliance. Les Prêtres & les Lévites danſoient toutes les fois que le peuple de Dieu avoit reçu de lui quelque bienfait ſignalé. C'eſt par cette raiſon qu'une partie des Temples Juifs étoit conſtruite en forme de Théatre. Les Chrétiens de la primitive Egliſe au milieu des perſécutions, qui faiſoient tomber des milliers de Martyrs ſous le glaive des bourreaux, étoient obligés pour ſe ſouſtraire à la mort, de s'éloigner des Villes & d'aller ſe cacher dans les montagnes & les déſerts, d'où ils ſe donnoient des rendez-vous pour ſe raſſembler les jours de fêtes, & cette pieuſe Confrairie danſoit en chantant les louanges du Dieu, dont on vouloit abolir le culte.

Quand le calme fut rendu à la Religion, on éleva des Théatres dans les Egliſes, comme

l'avoient fait les Juifs, on voit encore aujourd'hui la vérité de ce que j'écris dans celles de St. Clément & de St. Pancrace à Rome. (*a*)

On appelloit autrefois les Évêques *Præſules*, & le docte Scaliger prétend que ce nom ne leur avoit été donné, que parcequ'ils menoient la danſe dans les feſtivités. Il eſt certain que l'étymologie du mot ſemble le marquer. *A præſiliendo.*

J'aurois trop à faire s'il falloit citer tout ce que les Auteurs ſacrés & profanes écrivent en faveur de la danſe, il ſuffit d'ajouter que dans le Rouſſillon on exécute encore des danſes pieuſes en l'honneur de nos Myſteres, que

---

(*a*) La remarque des Théatres élevés dans les Egliſes Chrétiennes me donne lieu de citer ici un fait aſſez ſingulier, rapporté au Tome I. des recherches pour ſervir à l'Hiſtoire de Lyon, page 148. le voici mot à mot.

Quelques années auparavant, le Conſulat avoit accordé aux Auguſtins la permiſſion de faire bâtir un grand Théatre aux Terreaux, ſur les Foſſés de la Porte de la Lanterne, pour y jouer la vie de St. Nicolas, de Tolentin. C'étoit alors une œuvre ſi méritoire dans l'opinion commune, que l'Egliſe de Lyon avoit aſſigné une ſomme de 60 livres pour être partagée entre ceux qui repréſenteroient devant le public les Myſteres de la Paſſion de Nôtre Seigneur.

le Cardinal Ximenés rétablit à Tolède l'uſage de danſer dans les Egliſes, & qu'il n'y a pas ſoixante ou quatre-vingts ans que les Prêtres & le Peuple danſoient dans le chœur de St. Léonard à Limoges. Ceux de mes Lecteurs qui voudront être plus particulierement inſtruits ſur l'origine & les progrès de la danſe, peuvent avoir recours au Traité de Mr. de Cahuſac, dont j'ai tiré ces Anecdotes. On voit clairement qu'elle n'a rien dans ſon principe qui doive la rendre mépriſable. Comme tout dégénere, on a été obligé d'abolir ce genre de Cérémonie dans nos Temples, mais ce qui devenoit peu ſéant dans le lieu ſaint, peut être & eſt effectivement très-honnête dans nos Salles.

Vous avez donc raiſon de conſeiller les Bals aux Genevois, cependant comment avez-vous pu le faire? Ne craignez-vous pas la licence des rendez-vous nocturnes? Que de maux prétendus n'auriez-vous pas fait enviſager, ſi d'autres que vous avoient fait cette propoſition! Galanterie, eſprit de coquetterie, attitudes indécentes, deſir de voir & d'être vû, matiere à jalouſie, innovation, tout cela nous

auroit fourni un autre Volume. Heureuſement c'eſt de vous que le conſeil eſt parti, nous en ſerons quittes pour la peur. J'aurois un triomphe bien complet ſi je voulois abuſer en cette circonſtance de la priſe que vous me donnez ſur vous, je n'en ferai rien. Savez-vous pourquoi? Il ſeroit trop facile. Il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe à ce dernier trait que l'animoſité, l'humeur & l'eſprit de contradiction ont été vos guides.

Il ne vous a pas été poſſible d'étouffer le témoignage de votre conſcience, & vous avez juſtement préſumé qu'on vous feroit ce reproche. Comment cela auroit-il pu être autrement? Vous ſentiez bien que vous le méritiez. Une note vous a ſemblé un ſubterfuge honnête & ſuffiſant. Voyons-la.

» Il me paroît plaiſant d'imaginer quelque-
» fois les jugemens que pluſieurs porteront de
» mes gouts ſur mes écrits. Sur celui-ci l'on
» ne manquera pas de dire : cet homme eſt fou
» de la danſe, je m'ennuye à voir danſer : il
» ne peut ſouffrir la Comédie, j'aime la Co-
» médie à la paſſion : il a de l'averſion pour les
» femmes, je ne ſerai que trop bien juſtifié

» là-deſſus : il eſt mécontent des Comédiens, » j'ai tout ſujet de m'en louer, & l'amitié du » ſeul d'entr'eux que j'ai connu particuliere- » ment ne peut qu'honorer un honnête homme..

Si je juge de vous par vos écrits celui-ci m'apprendra qui vous êtes à préſent, & quel vous avez été autrefois. Je ne vous crois point *fou de la danſe*, nous ſavons bien pourquoi vous l'autoriſez. Il ſe peut faire que vous ayez aimé la Comédie *à la paſſion*, mais,

Autres tems, autres lieux, tout a changé de face.

Depuis la déplorable chute de l'Amant de lui-même que vous aviez fait & qui fut donné pour la premiere & derniere fois au Théatre François le 18 Décembre 1752. les Comédiens ont ceſſé d'être vos amis. Quelqu'injuſte que ſoit votre courroux, voilà ſa cauſe. Il ſeroit peut-être plus glorieux pour vous de n'avoir pas marqué une ſi grande ſenſibilité pour Narciſſe; je vous excuſe cependant. Quel pere n'eſt pas idolâtre de ſes enfans ? Vous auriez dû encore obſerver qu'un Philoſophe doit être conſéquent, & c'eſt aſſurément manquer à l'être que d'écrire aujourd hui comme vous faites contre la Comédie, & le Comédien,

Comédien après avoir travaillé pour l'un & pour l'autre. Je vous accorde qu'*il ne vous ſoit que trop aiſé de vous juſtifier de l'averſion qu'on pourroit ſoupçonner que vous avez pour les femmes.* Vous prouverez tout au plus que vous les avez aimé autrefois. Les pourriez-vous aimer au moment que vous écrivez ? Je m'en rapporte à vous-même. Voici la derniere phraſe de votre Préface : *Lecteur ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence vous accueillirez mon ombre : car pour moi, je ne ſuis plus.* Eſt-il étonnant que vous diſiez du mal des femmes, la reconnoiſſance pourroit peut-être vous y engager ; ſavoir comment elles vous ont traité.

Vous n'êtes point, aſſurez-vous, *mécontent des Comédiens, & l'amitié du ſeul d'entr'eux que vous avez connu ne peut qu'honorer un honnête homme.* Si cela eſt, quelle injuſtice eſt la vôtre, de vilipender autant qu'il eſt en vous tout un Corps qui ne vous a donné que des ſujets de vous louer de lui ! Vous êtes donc bien condamnable d'en avoir dit tant d'horreurs, n'ayant connu qu'un ſeul de ſes membres, dont l'amitié pouvoit honorer un honnête homme.

Pourquoi n'avoir pas ſuppoſé que celui que vous fréquentiez n'étoit point ſeul d'un ſi eſtimable commerce? Vous deviez au contraire augurer favorablement du tout par la partie. C'eut été du moins le propre d'un eſprit bienfait, & d'un bon cœur; mais à vous en croire ſur votre parole, » l'amour du bien » public eſt la ſeule paſſion qui vous fait parler » au public, vous ſavez alors vous oublier » vous-même, & ſi quelqu'un vous offenſe, » vous vous taiſez ſur ſon compte, de peur » que la colere ne vous rende injuſte. Cette » maxime eſt bonne à vos ennemis en ce qu'ils » vous nuiſent à leur aiſe & ſans crainte de » repréſailles; elle eſt bonne aux Lecteurs qui » ne craignent point que votre haine leur en » impoſe, & ſur-tout à vous, qui reſtant en » paix tandis qu'on vous outrage, n'avez du » moins que le mal qu'on vous fait, & non » celui que vous éprouveriez encore à le » rendre.....

Ces ſentimens ſont beaux, la théorie en eſt admirable, la pratique en ſeroit adorée. Faut-il ſe donner en matiere de conduite des démentis auſſi marqués que vous le faites?

L'amour du bien public vous a inſpiré ſans doute lorſque vous avez fait l'énumeration de tous les riſques qu'on courroit à hanter les Spectacles. Ils étoient capables d'introduire la molleſſe, ils auroient raſſemblés les hommes & les femmes; & le ton *ruſtaud* que vous préferez à celui de la bonne compagnie auroit pu ſe perdre. C'eſt aſſurément pour perpétuer des mœurs dures, pour éloigner une fréquentation trop ſenſuelle des deux ſexes, & pour conſerver ce ton *ruſtaud* que vous indiquez les Bals. Si j'oſois douter que vous ſoyez digne des louanges que vous vous prodiguez dans cette note, je ſerois du moins convaincu de la vérité de ces mots : *je ſais m'oublier moi-même.*

Votre modération vis-à-vis vos ennemis eſt ſans contredit la marque d'une belle ame, mais n'en ſeroit-ce pas une preuve bien plus grande de ne s'en point faire ? Quoi vous ne retirerez d'autre ſalaire de vos talens que celui de vous faire haïr ? La vérité, me répondrez-vous, fait des ennemis. Cette maxime auroit beſoin d'être développée, on peut parler & écrire vrai, ſans choquer perſonne. Vous

aimez à donner des leçons de morale, faites-le, c'eſt un ſervice que vous rendez aux hommes, ils en ont beſoin, mais que le fiel n'infecte pas vos écrits. Chacun a ſa façon de penſer. Les Spectacles ne ſont point de votre gout, dites-le, prouvez même ſi vous le pouvez qu'ils ſont pernicieux, du moins n'héſitez pas à déclarer que c'eſt votre ſentiment, mais gardez-vous de rendre odieux ceux qui ne ſont pas de votre avis. N'accablez point d'injures les plus atroces, les victimes d'un préjugé faux & inhumain, qui peut-être gémiſſent que la fortune les ait réduit à embraſſer un état que l'ignorance & la cabale proſtituent, qui voudroient par leurs exemples faire revenir de l'injuſte opinion qu'on a ſi déraiſonnablement conçu d'elles, qui peut-être enfin vous eſtiment, & que vous forcez de vous déteſter.

Croyez-vous que vos préceptes & vos remontrances euſſent fait moins d'effet ſur l'eſprit de vos Lecteurs, ſi vous vous êtiez privé de l'ignoble ſatisfaction d'apoſtropher ſi indignement les Comédiens, lorſque vous inſinuez que ceux qui tiennent l'emploi des

valets, ſeront facilement enclins à couper la bourſe ? Je ne rapporte pas ici vos propres termes, je l'ai déjà fait. Vous imaginez-vous que votre livre auroit eu moins de poids quand vous n'auriez pas dit que vous n'avez jamais vu ni oui dire qu'il y eut trois Actrices vertueuſes ? Au contraire on y auroit cherché la raiſon, & l'on eſt perſuadé qu'on n'y rencontrera que déloyauté. *Si mes écrits*, dites-vous, *m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte.* Ha, MONSIEUR ! n'oubliez jamais cette utile & ſublime ſentence de Ciceron, que le Spectateur a mis à la tête de ſon article de la médiſance. *Plus vous êtes éloigné du vice, plus vous devez être retenu dans vos paroles.* (a) Ce n'eſt point en révoltant l'eſprit qu'on touche le cœur. La conviction emprunte toute ſa force de la douceur & de la modération. Quiconque en attaquant les vices ſe complait à déchirer impitoyablement les vicieux ne paſſera jamais que pour un vil délateur. Quel jugement portera-t-on de celui

(a) Quantùm à rerum turpitudine abes, tantùm te à verborum libertate ſejungas. *C.*

qui moleſte également l'innocent & le coupable ?

Vous finiſſez le livre qui a donné matiere à mes repliques, par un ſouhait digne d'un bon Citoyen. Vous voudriez qu'on rappellât au ſein de la patrie tous ceux qu'elle a vu naître & qui habitent les pays étrangers. Ils ont ſans doute contracté un genre de vie bien différent de celui qui vous leur propoſez ; en ſont-ils moins bons ? A en juger par l'eſtime qu'ils ont acquis dans les lieux qu'ils ont adopté, ils ont conſervé la pureté des mœurs & la bonté de cœur qui fait l'appanage des Genevois ; ils y ont ajouté peut-être une délicateſſe un peu recherchée dans le commerce habituel. Je ne vois pas qu'ils ſoient à blâmer. Ils jouiſſent des agrémens d'une vie délicieuſe ; procurez-leur ces mêmes avantages, ils reviendront bientôt reſpirer l'air natal ; mais ne vous imaginez pas pouvoir y réuſſir en entretenant une auſtérité qui n'eſt plus de ſaiſon. L'amour de la patrie quelque fort qu'il puiſſe être ne l'emportera jamais ſur l'habitude qu'ils ſe ſont faite d'écarter d'eux tout ce qui ſe reſſent de la rudeſſe. Au ſurplus commencez par leur

montrer l'exemple, vous qui cheriſſez ſi tendrement au milieu de la France les innocents plaiſirs de votre patrie. Rendez-lui un témoignage authentique de votre amour & de vos reſpects, en lui reſtituant un Citoyen qui lui fait honneur, & qui lui en feroit encore plus s'il vouloit. N'alléguez point pour lui ravir les hommages qui lui ſont dûs, *que vous y êtes inutile.* Ce trait de modeſtie ne s'accorde pas avec tous les éloges que vous croyez mériter & que vous vous prodiguez. Vous y prêcherez d'exemple, & cette façon de préconiſer la vertu l'emporte de beaucoup ſur les plus beaux diſcours & les meilleurs écrits. Qui ſera donc utile dans votre pays, ſi vous ne le pouvez être? Une République comme la vôtre tirera un bien plus grand avantage du modéle que vous lui fournirez, qu'un Royaume immenſe, où il eſt preſqu'impoſſible de ne pas être confondu. Chacun de vos exilés volontaires peut ſe prévaloir du même prétexte d'inutilité dont vous faites uſage; perſonne ne reviendra donc pour revoir ſes Dieux penates? Rendez-vous, croyez-moi, à des raiſons auſſi ſolides que celles-ci, & puiſſent Mrs.

les Genevois en profitant de vos lumieres, vous communiquer leur aménité.

Il eſt tems de finir, je ne le puis mieux qu'en confirmant tout ce que j'ai dit par l'autorité d'un homme de condition qui joignant les lauriers de Mars à ceux d'Apollon, a laiſſé un monument à la poſtérité de l'eſtime qu'il faiſoit des Comédiens, & du deſir qu'il avoit de les voir jouir de la conſidération que beaucoup d'entre eux méritent. C'eſt Mr. de Vaure qui s'explique ainſi dans ſa Préface du faux Savant.

» Le François ſi éclairé en tant de choſes » ſeroit-il le ſeul qui n'oſeroit faire uſage de ſa » raiſon ? Pourquoi déſaprouvons-nous l'état » de Comédien ? Qu'a-t-il de deshonorant, » de condamnable ? Quoi ! peindre les paſ- » ſions, exciter l'admiration, émouvoir, atten- » drir, étonner, corriger, inſtruire ſon ſiécle, » amuſer, divertir les honnêtes gens, ſeroit » une baſſeſſe ? Confondrons-nous toujours » nos idées. Diſtinguons les ſiecles, les motifs.»

» Lorſque dans les premiers tems on s'eſt » ſoulevé contre les Spectacles, la Comédie » faiſoit partie du culte des faux Dieux ; elle

» perpétuoit l'idolâtrie ; ſon langage étoit obſ-
» cene, les actions des Mimes, des Pantomi-
» mes, des Sauteurs, des Bâteleurs, con-
» fondus mal-à-propos avec les Comédiens,
» étoient des farces également groſſieres, &
» indécentes ; les poſtures laſcives y attiroient
» la foule. Il devoit conſéquemment réjaillir
» de la honte ſur ceux qui donnoient au peuple
» ces images de turpitude. »

» Ces mêmes raiſons ont autrefois animé
» nos légiſlateurs. Mais aujourd'hui, le Théa-
» tre devenu le fleau du ridicule, des folies,
» des vices, l'école de la vertu, rendons notre
» eſtime & notre amitié à ceux & à celles qui
» ſe diſtinguent dans un Art, où pour exceller
» il faut réunir toutes les qualités du corps,
» du l'eſprit, & du cœur ; ne voyons-nous
» pas les perſonnes les plus auguſtes par leur
» naiſſance, trouver un plaiſir bien vif à repré-
» ſenter ſur la Scéne ? Mais, dit-on, ils s'en
» amuſent, ils n'en reçoivent aucun produit ;
» c'eſt au contraire une dépenſe pour eux. Si
» les Comédiens étoient nés avec de la fortune,
» ils agiroient de même. Je demande quelle
» eſt la profeſſion dans le monde où le ſalaire

» n'eſt pas joint à la gloire ? Pourquoi donc » ſera-t-il deshonnête d'être payé en exerçant » un Art pénible, utile, & glorieux ? La » faculté de penſer eſt-elle incompatible avec » la vivacité Françoiſe ? »

» Si je voulois fortifier mon raiſonnement „ par des exemples, la Gréce entiere, Athé- „ nes, où tout l'eſprit Attique ſembloit s'être „ retiré, me fourniroit une infinité de gens „ de qualité, Ambaſſadeurs, Généraux, Ma- „ giſtrats & Comédiens. (*) Quand la forme du „ Gouvernement de ces fameux Républicains „ changea, les Rois répandirent à pleines „ mains les honneurs & les récompenſes ſur „ les Acteurs.

„ Les Romains les chérirent, les enrichi- „ rent. (**) Si le Sénat fit quelquefois des „ décrets contr'eux, la dépravation de leurs „ mœurs les occaſionna, & non le vice de „ leur profeſſion. Dans d'autres circonſtances, „ les maximes d'État les condamnerent, comme

(*) Ariſtodemus fut Ambaſſadeur, Archias Général, Eſchius & Ariſtonicus Sénateurs, &c.

(**) Eſope laiſſa à ſon fils près de deux millions. Roſcius avoit par an 6500 écus. Lucullus donna ſouvent à tous les Acteurs des robes de pourpre.

„ ayant eu trop de part à la confidence de „ certains Empereurs proscrits. La tranquillité „ rétablie, les Césars abolirent les Loix faites contr'eux, & en firent de nouvelles en „ leur faveur.

„ L'art de la déclamation étoit si considéré à „ Rome, que les jeunes gens de la plus haute „ naissance, se mêloient parmi les Comédiens, „ récitoient avec eux devant le peuple ; & ces „ mêmes peres qui condamnoient à la mort „ leurs enfans, pour avoir vaincu sans leurs „ ordres, les accabloient de caresses & de „ présens quand ils avoient mérité des applaudissemens. Ces graves Romains étoient liés „ avec les Acteurs d'un commerce étroit ; Ciceron, ce pere de la Patrie, étant Consul, „ passoit une partie du tems que ses importantes occupations lui laissoient, avec Esope & „ Roscius ses amis ; il publie que c'est d'eux „ qu'il a appris l'art de parler en public. Ce „ même Roscius obtint l'anneau d'or, & le „ rang de Chevalier Romain, sans abandonner le Théatre. (*Sans abandonner le Théatre !*)

„ Mais devons-nous chercher des exemples

„ dans les ſiécles éloignés ? Le nôtre en pro-
„ duit de très-dignes d'imitation ; les Anglois
„ que j'ai déja cités : peut-on trop citer les
„ bons modéles ? Cette nation profonde, ſi
„ reſpectable, auſſi ſavante que guerriere,
„ fait non-ſeulement ſentir les effets de ſa bien-
„ veillance & de ſa généroſité aux Acteurs &
„ aux Actrices célébres pendant leur vie, mais
„ encore après leur mort ; les gens qualifiés
„ les accompagnent au tombeau ; on décore
„ leur ſépulture, on les honore de regrets &
„ d'éloges publics.

„ Regardons un bon Comédien qui a des
„ mœurs, comme un perſonnage eſtimable,
„ auſſi agréable que néceſſaire à la ſociété ».

Cette apologie eſt, je crois, plus que ſuffiſante pour contrebalancer le poids de votre ſatyre. Si j'ai paſſé ſous ſilence dans le cours de ce petit Ouvrage les citations favorables dont Mr. de Vaure fait uſage, c'étoit pour ne leur rien ôter de leur force & de leur valeur dans les écrits d'un homme auſſi recommandable. J'ignore quel jugement on portera du motif qui m'a mis la plume à la main, & de la maniere dont j'ai défendu un état que je n'ai pas

regardé du même œil que vous ; mais je ſuis très-intimément perſuadé qu'on mettra toujours cette différence entre nous deux, ſavoir, que vous avez abuſé de vos talens pour dire & faire, de propos délibéré, toute ſorte de mal à votre prochain, ſans qu'il ſe le ſoit attiré, ſur-tout de votre part, & que moi au contraire, ſi dans la vivacité d'une imagination juſtement indignée, j'ai cherché à repouſſer à mon corps défendant les traits dont vous vouliez nous accabler, on s'apperçoit aiſément que je ne vous ripoſte qu'à regret, & que mon plus grand chagrin actuellement eſt d'avoir eu à démaſquer un homme que j'aurois voulu pouvoir eſtimer, aimer & louer tout à la fois.

F I N.

ERRATA.

Page 25. ligne 5. les ſujets, *liſez* ces ſujets
P. 36. l. 5. ces ſortes des gens, *liſez* ces ſortes de gens.
P. 45. l. 7. les exemples, *liſez* ces exemples
P. 58. l. 17. les tems péramens, *liſez* les tempéramens
P. 78. l. 20. content, *liſez* contens
P. 82. l. 14. tout Miſantrope qu'il, eſt, *liſez* qu'il eſt,
P. 132. l. 1. les grands talens aviliſſent, *liſez* annobliſſent
P. 147. l. 10. qu'au peu de connoiſſance, *liſez* connoiſſances
P. 151. l. 8. retarder à la clôture, liſez *retarder la clôture*